

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

SOUVENIRS, MÉMOIRE ET
PSYCHOTHÉRAPIE

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE

PAR
NIKOLAS PARÉ

JUILLET 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENT	I
RÉSUMÉ	VIII
PRÉSENTATION DE LA THÈSE	IX
1. INTRODUCTION	1
2. CONCEPTUALISATIONS PSYCHANALYTIQUES DE LA PROBLÉMATIQUE DES SOUVENIRS ET DE LEUR REMÉMORATION	5
<i>L'apport et la complémentarité des conceptions théoriques de Freud : l'ambiguïté inhérente à sa démarche.....</i>	<i>5</i>
2.1 L'APPROCHE PSYCHANALYTIQUE CLASSIQUE	6
<i>La notion de réminiscence.....</i>	<i>7</i>
<i>Le concept de refoulement et le lien qu'il entretient avec la mémoire.....</i>	<i>8</i>
<i>Les particularités cliniques et théoriques de l'approche psychanalytique classique.....</i>	<i>9</i>
<i>Les méthodes psychanalytiques visant à la récupération des souvenirs infantiles</i>	<i>11</i>
La méthode cathartique.....	11
L'hypnose	12
La suggestion et la méthode de l'imposition des mains	14
La méthode de la libre association	14
L'écoute en égal suspens	16
La neutralité.....	16
La règle d'abstinence.....	17
<i>La répétition en tant que mémoire</i>	<i>17</i>
<i>Le transfert.....</i>	<i>18</i>
2.2 LES REMANIEMENTS THÉORIQUES ET CLINIQUES AYANT CONDUIT À L'ÉMERGENCE DE L'APPROCHE CONSTRUCTIVISTE	21
<i>L'abandon de la théorie de la séduction et l'émergence de la notion de réalité psychique.....</i>	<i>22</i>
<i>L'esquisse d'une psychologie scientifique</i>	<i>22</i>
<i>La lettre 112 et la notion de retranscription mnésique</i>	<i>24</i>
<i>Les conséquences cliniques rattachées à la notion d' « après-coup »</i>	<i>26</i>
<i>Les souvenirs-écrans.....</i>	<i>27</i>
<i>Le cas de l'homme aux loups.....</i>	<i>28</i>

<i>Constructions dans l'analyse</i>	29
<i>Conclusion de la contribution freudienne</i>	31
2.3 LES APPORTS SUBSÉQUENTS AYANT CONTRIBUÉ À L'ÉVOLUTION DE L'APPROCHE CONSTRUCTIVISTE	31
<i>La variété et la complémentarité des contributions apportées par les tenants de l'approche constructiviste</i>	32
<i>Le point de vue du mouvement de la psychologie du moi</i>	34
<i>Le point de vue de Schafer : le concept de langage d'action</i>	35
<i>Le point de vue de Spence : la prépondérance de la vérité narrative</i>	36
2.4 LES APPROCHES INTERMÉDIAIRES	38
<i>Le point de vue de Laplanche : la théorie généralisée de la séduction</i>	39
La nature et la portée du message énigmatique.....	40
La situation originaire	41
<i>Le point de vue de Stolorow : la théorie de l'intersubjectivité</i>	42
<i>L'hypothèse des reconstructions-écrans</i>	43
<i>L'analogie avec les points de vue d'Adler et de Jung</i>	46
<i>Le caractère imprécis et incomplet des moyens de corroboration et des preuves utilisées dans les rapports d'abus sexuels et physiques</i>	47
<i>Conclusion</i>	48
3. LA CONTRIBUTION DE LA PSYCHOLOGIE ET DE LA PSYCHIATRIE : ÉTAT DES CONNAISSANCES ACTUELLES	50
3.1 LA PROBLÉMATIQUE DE LA VALEUR ACCORDÉE AUX SOUVENIRS RÉCUPÉRÉS DANS LE CONTEXTE PSYCHOTHÉRAPEUTIQUE SELON LE POINT DE VUE DE LA PSYCHOLOGIE ET DE LA PSYCHIATRIE	50
<i>Les arguments en faveur de la position des souvenirs retrouvés</i>	53
Le concept de dissociation	53
La notion d'apprentissage dépendant du contexte (state-dependant learning)	56
<i>Les arguments en faveur de la position des faux souvenirs</i>	57
Les traits de personnalité liés à la suggestibilité.....	58
3.2 LES TRAVAUX CONSACRÉS À L'ÉTUDE DES FACTEURS INFLUENÇANT LA FORMATION DES SOUVENIRS	59
<i>Les facteurs influençant la formation des souvenirs</i>	59
Le rôle de l'influence sociale.....	60
Le rôle des informations trompeuses.....	60

La mémoire d'événements à caractère traumatique : les données conduisant à l'hypothèse d'une amélioration plutôt qu'une détérioration de la mémoire	63
3.3 LES ÉTUDES SUR LES PREMIERS SOUVENIRS	64
<i>La contribution de Mayman</i>	<i>64</i>
<i>L'utilisation des premiers souvenirs comme méthode d'investigation psychologique.....</i>	<i>65</i>
<i>Les études cliniques réalisées auprès de patients présentant diverses affections psychiatriques et psychologiques</i>	<i>66</i>
<i>L'aspect temporel des premiers souvenirs</i>	<i>67</i>
<i>Les instruments de mesure destinés à l'évaluation des premiers souvenirs.....</i>	<i>68</i>
4. SYNTHÈSE CONTEMPORAINE ET PERSPECTIVES D'AVENIR : LA THÈSE DE LA MÉMOIRE IMPLICITE ET DE SES CONSÉQUENCES SUR LE BUT POURSUIVI PAR LE PROCESSUS PSYCHOTHÉRAPEUTIQUE.....	51
Les buts poursuivis par la psychothérapie et le problème de l'authenticité des souvenirs	72
<i>La problématique entourant la conception du but poursuivi par le processus psychothérapeutique et du lien que ce dernier entretient avec la mémoire.</i>	<i>74</i>
<i>La contribution de la théorie de Stern sur l'attachement : le concept de savoir relationnel implicite</i>	<i>75</i>
<i>La distinction entre mémoire explicite et mémoire implicite.....</i>	<i>76</i>
<i>Les conséquences psychanalytiques de la distinction entre les différents types de mémoire : l'importance des interventions destinées à opérer des changements sur les modes relationnels</i>	<i>78</i>
<i>Conclusion</i>	<i>80</i>
5. ÉTUDES DE TYPE QUALITATIF SUR LE LIEN ENTRE LA REMÉMORATION DES SOUVENIRS ET LE PROCESSUS PSYCHOTHÉRAPEUTIQUE	82
5.1 LES FONDEMENTS ÉPISTÉMOLOGIQUES DE LA MÉTHODOLOGIE QUALITATIVE DE RECHERCHE ..	84
<i>Le paradigme compréhensif.....</i>	<i>86</i>
<i>La démarche inductive</i>	<i>86</i>
<i>Les critères d'objectivité et la prise en compte de la subjectivité en recherche qualitative.....</i>	<i>87</i>
<i>Les critères de validité en recherche qualitative.....</i>	<i>88</i>
5.2 ÉTUDE I	90
<i>Objectif.....</i>	<i>90</i>
<i>Les sujets</i>	<i>90</i>
Le type de psychothérapie.....	91
La fréquence des séances, la durée du traitement et la présence ou non de traitement antérieur.....	92
Le recrutement des sujets	93

Les critères d'inclusion.....	93
Les critères d'exclusion	93
<i>L'entretien de type qualitatif</i>	<i>98</i>
Le schéma d'entrevue	99
<i>La méthode d'analyse des résultats.....</i>	<i>101</i>
L'analyse des souvenirs	101
L'analyse des entrevues	101
Le choix et la définition des unités de classification.....	102
L'unité de sens	103
Le processus de catégorisation et de classification	103
Le choix des catégories.....	105
L'analyse thématique individuelle	106
L'analyse comparative	106
Les notes prises en cours de recherche.....	107
<i>La procédure</i>	<i>107</i>
Les considérations éthiques.....	108
L'échantillon et le nombre d'entrevues	109
<i>Les résultats</i>	<i>110</i>
L'analyse thématique individuelle	110
Sujet 1.....	111
Sujet 2.....	117
Sujet 3.....	124
Sujet 4.....	129
Sujet 5.....	134
L'analyse comparative	138
Les réponses à la question principale	139
Les liens généraux établis par les sujets eux-mêmes entre leurs souvenirs et d'autres éléments et dimensions de leur propre expérience	140
La prise en considération du recours fait par les sujets à leurs souvenirs.....	142
Sujet 1.....	142
Sujet 2.....	143
Sujet 3.....	144
Sujet 4.....	144
Sujet 5.....	145
La différence entre les souvenirs se rapportant à des rêves et ceux référant à des événements vécus.....	145
<i>Conclusion</i>	<i>146</i>

5.3	ÉTUDE II	147
	<i>Objectif</i>	148
	<i>Le nombre d'entrevues</i>	149
	<i>Le schéma d'entrevue</i>	149
	<i>La méthode d'analyse</i>	151
	<i>Le transfert et le contre-transfert</i>	153
	<i>Le sujet</i>	153
	Antécédents personnels et familiaux.....	154
	<i>La psychothérapie</i>	158
	Première partie.....	158
	Deuxième partie.....	159
	Motif de consultation et contexte de la deuxième partie.....	160
	Anticipation de la fin de la psychothérapie.....	163
	<i>Le processus psychothérapeutique</i>	163
	<i>Les souvenirs</i>	167
	<i>Les liens entre les souvenirs et le processus psychothérapeutique</i>	176
	<i>Les thèmes dégagés à partir de l'analyse</i>	181
	Le caractère subjectif des souvenirs et les facteurs influençant leur choix.....	182
	Les différents types de souvenirs en fonction de leur origine.....	184
	Le changement de sens accordé aux souvenirs en fonction du niveau de conscience qui leur est associé	186
	Le registre sensoriel des souvenirs.....	187
	Le primat des sensations en tant que fil conducteur des souvenirs	187
	La prépondérance du ressenti dans l'encodage et le rappel des souvenirs	188
	L'absence de mots pour rendre compte des souvenirs dans leur totalité.....	189
	La primauté du registre sensoriel comme condition favorisant l'évocation des souvenirs rapportés pendant la psychothérapie.....	190
	La primauté du registre sensoriel dans le contenu des derniers souvenirs rapportés.....	191
	L'importance du message contenu dans les souvenirs et de ses conséquences sur le rappel ultérieur	191
	Le code et les bienfaits associés à son utilisation.....	193
	Le recours au code	194
	Les bienfaits associés à l'utilisation du code	194
	L'effet de réparation.....	194
	<i>Discussion</i>	195

6. DISCUSSION	199
<i>Originalité de la recherche</i>	<i>199</i>
<i>Commentaires critiques sur la méthode de recherche utilisée.....</i>	<i>200</i>
Le choix du type d'entrevue utilisé pour recueillir les données.....	201
Les moyens pris pour déterminer les catégories servant à organiser le matériel recueilli	203
<i>Commentaires critiques sur les résultats</i>	<i>205</i>
Le degré de profondeur du refoulé.....	206
Les facteurs méthodologiques pouvant expliquer les résultats obtenus	207
<i>Conclusions sur les aspects cliniques et théoriques.....</i>	<i>208</i>
Les études sur la formation des souvenirs.....	208
Les enseignements de la théorie psychanalytique	210
L'intérêt d'établir des ponts avec d'autres disciplines	210
Les buts poursuivis par le processus psychothérapeutique.....	211
<i>Retombées cliniques</i>	<i>213</i>
<i>Recommandations</i>	<i>214</i>
<i>Conclusion</i>	<i>216</i>
RÉFÉRENCES.....	217
ANNEXES.....	238
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT	239
CONSENTEMENT ÉCLAIRÉ	240
SCHÉMA D'ENTREVUE.....	241
MÉTHODE D'ANALYSE DES ENTREVUES	243
TABLEAUX SYNTHÈSE DES RÉSULTATS	246

RÉSUMÉ

La première partie de ce travail consiste en l'étude psychanalytique des souvenirs. Elle présente le premier point de vue proposé par Freud (1895a, 1937), différents points de vue constructiviste ou herméneutique (Freud, 1937 ; Ricœur, 1965; Viderman, 1973, 1974; Schafer, 1976, 1980, 1982, 1983; Spence, 1982, 1987) et celui plus spécifique de Laplanche (1986, 1987, 1997a, 1997b, 1998). La deuxième partie reprend la question des souvenirs et de leur remémoration en empruntant des points de vue associés à la psychiatrie et à la psychologie. Elle expose les faits marquants du débat opposant les tenants des faux souvenirs (*false memory syndrome*) à ceux des souvenirs retrouvés (*recovered memory syndrome*) en insistant sur les arguments auxquels les uns et les autres recourent pour défendre leurs positions respectives (Albert, 1994; Brenner, 1994, 1996; Viderman, 1995; Friedman, 1997; Ganaway, 1989; Loftus, 1993; Nash, 1994; Good, 1994, 1998; Brenneis, 1994, 1996, 1997, 1999). Elle présente également les principales études réalisées à ce jour sur les divers facteurs, psychologiques ou autres, pouvant influencer la formation des souvenirs (Lotus et Loftus, 1980; Loftus, 1993) et celles, plus spécifiques, sur la nature et la portée des souvenirs récupérés auprès de sujets poursuivant ou non un traitement psychothérapeutique. La troisième partie est consacrée à la mémoire implicite et à ses conséquences sur le but poursuivi par le processus psychothérapeutique. La quatrième partie présente deux études de type qualitatif élaborées à partir des concepts exposés dans les deux premières parties de la thèse. Le but poursuivi par la première étude est d'explorer en quoi et comment le rappel d'événements antérieurs, tels que rapportés dans les souvenirs de sujets engagés dans un processus psychothérapeutique, peut refléter autant, sinon davantage la dynamique d'une situation psychothérapeutique actuelle que celle d'un passé plus ou moins éloigné dans le temps. Le but de la deuxième étude est de combler les lacunes identifiées suite à l'analyse des résultats de la première étude en se centrant davantage sur la place qu'occupent les souvenirs rapportés dans la psychothérapie que sur la nécessité d'établir le lien spécifique recherché dans la première étude. La discussion est consacrée à la présentation de diverses considérations théoriques et méthodologiques qui peuvent être examinées suite à l'analyse des résultats.

Mots clés : psychothérapie, théorie de l'après-coup, théorie de la séduction, recherche qualitative, psychanalyse, faux souvenirs, souvenirs retrouvés, mémoire implicite.

PRÉSENTATION DE LA THÈSE

Cette thèse est divisée en six chapitres qui ont tous pour point commun de s'intéresser à la question des souvenirs et des liens qu'ils entretiennent avec le processus psychothérapeutique. Ils participent donc tous à la recherche et à la réflexion d'une question d'importance pour toute discipline qui a pour objectif et comme intérêt de mieux comprendre les différents aspects reliés à cette dimension de la psychologie clinique.

Le premier chapitre de la thèse est consacré à l'introduction de cette question. Le deuxième chapitre porte le nom « Conceptualisations psychanalytiques de la problématique des souvenirs et de leur remémoration ». Il expose et intègre de façon aussi claire et concise que possible les principales contributions psychanalytiques faites à ce jour dans ce domaine. Son but est multiple. Il est : a) de définir et de clarifier la problématique à l'étude, soit de préciser la problématique entourant la présence des souvenirs dans le contexte analytique, la façon dont ils apparaissent et le sens à leur accorder ; b) de résumer les contributions antérieures et actuelles, c'est-à-dire de présenter un aperçu des théories et des concepts qui y sont rattachés jusqu'à présent de manière à faire le point sur l'état actuel des connaissances dans ce domaine ; c) d'identifier et d'examiner les relations, les contradictions, les lacunes et les incohérences mises en relief suite à une analyse attentive et approfondie de la littérature psychanalytique et enfin d) de suggérer des étapes, ou plutôt des pistes à suivre pour mieux comprendre les différents problèmes soulevés par cette question.

Le troisième chapitre s'intitule « La contribution de la psychologie et de la psychiatrie : état des connaissances actuelles ». Il dresse un état des lieux des connaissances actuelles propres à ces champs de savoir en présentant différents concepts et résultats de recherche liés à l'étude des souvenirs en général et des

premiers souvenirs en particulier. En étant par ailleurs axé autant sur la présentation de considérations théoriques et cliniques que sur celle de travaux de recherche à caractère empirique, ce chapitre tient compte d'une large variété d'apports et de perspectives pour montrer ce qui fait maintenant l'objet de consensus et de désaccord.

Le dernier volet du relevé de la littérature présente des travaux qui se sont consacrés à l'étude de la mémoire implicite et de ses conséquences sur le but poursuivi par le processus psychothérapeutique. En particulier, il montre comment certains auteurs ont proposé, pour sortir cette problématique de son impasse, que les expériences qui contribuent aux représentations de relations d'objet se produisent trop tôt pour être rappelées à la mémoire d'une manière qui puisse se faire sous une forme consciente et explicite.

Le cinquième chapitre consiste en la réalisation de deux études de type qualitatif sur les thèmes discutés dans les parties précédentes. Il présente les objectifs qu'elles poursuivent, les éléments essentiels de la méthodologie qu'elles utilisent (formulation et mise en contexte des questions de recherche, description des sujets et du schéma d'entrevue, description de la méthode d'analyse des résultats, etc.) et les résultats qu'elles obtiennent. Ce volet accorde par ailleurs une attention particulière à la description et à la justification du type de méthode de recherche retenue, à savoir la méthode de recherche qualitative (analyse comparative constante), afin de rendre compte de la pertinence et du bien-fondé du choix dont elle fait l'objet.

Le sixième et dernier chapitre est consacré à la discussion de la thèse dans son ensemble. Il reprend les notions principales discutées dans les trois premières parties en les examinant à la lumière des connaissances acquises suite à l'analyse des résultats obtenus dans la troisième partie. De plus, cette partie de la thèse procède à un examen critique de la méthodologie en vue de lui apporter d'éventuelles améliorations. Enfin, elle propose des avenues de recherche futures en envisageant de nouvelles questions de recherche et de nouveaux éléments de réflexion.

1. INTRODUCTION

Le thème de la relation entre le phénomène de la remémoration des souvenirs et celui du processus psychothérapeutique n'est pas sans poser des problèmes sur lesquels la recherche est appelée à se pencher. Ce thème est en fait non seulement au cœur de considérations cliniques et théoriques importantes mais aussi à l'origine d'un vaste ensemble de recherches qui mobilisent des chercheurs de toutes sortes et de toutes origines. C'est donc dire qu'il occupe une place déterminante dans tout effort de compréhension visant à définir la nature et la portée des facteurs susceptibles de rendre un traitement psychothérapeutique à la fois plus utile, plus efficace et plus bénéfique. La nature énigmatique des souvenirs, en particulier celle des premiers souvenirs, suscite, elle aussi, depuis plus d'un siècle un grand intérêt dans la communauté scientifique. En fait, elle a toujours alimenté la réalisation de travaux cliniques et empiriques sur la question du rôle joué par les souvenirs dans le cadre d'un traitement psychologique.

Un premier facteur expliquant l'intérêt porté à ce champ d'étude tient au fait que la prise en considération des souvenirs constitue pour plusieurs un moyen psychothérapeutique efficace et utile pour comprendre et aider une personne souffrant de difficultés psychologiques. Un deuxième facteur provient de l'importance accordée à la question de la détermination de la validité et du bien-fondé des souvenirs récupérés dans le cadre d'un traitement psychologique et des allégations d'abus de toutes sortes, vraies ou fausses, qui en découlent parfois, sinon souvent.

Les questions que soulève cette problématique sont nombreuses et variées. Toutefois, elles peuvent, de façon schématique, être regroupées en deux principales catégories. Il s'agit des suivantes :

Une première catégorie de questions s'intéresse au rôle que devraient en principe jouer les souvenirs dans le cadre d'un suivi psychothérapeutique. En cela, elle relève explicitement du type de fonction que les souvenirs sont appelés à remplir dans ce contexte particulier. Par exemple, une personne qui s'engage dans un processus psychothérapeutique doit-elle évoquer, à un moment ou un autre de son déroulement, que ce soit de façon spontanée ou progressive, des bribes plus ou moins importantes de son histoire personnelle en communiquant les souvenirs ou les traces mnésiques qui lui en restent ? En quoi est-il ou serait-il nécessaire à ce moment-là pour elle de se souvenir de faits ou d'événements, marquants ou non, de son passé, ou plutôt de fragments de celui-ci, pour surmonter ses difficultés psychologiques ? Ou bien encore, est-il juste et réaliste de s'attendre à ce que la personne en psychothérapie dévoile un événement unique, ou encore quelques faits précis de son histoire pour rendre compte des raisons de son état psychologique et à ce qu'elle puisse fournir, par la même occasion, les éléments psychothérapeutiques essentiels qui conduiront à sa guérison psychique ? Par ailleurs, doit-on penser que cette attente est celle du psychothérapeute ou, au contraire, doit-on plutôt croire qu'il s'agit de celle du patient ? Les patients qui accordent de l'importance à la remémoration de leurs souvenirs infantiles le font-ils pour se conformer à ce qu'ils imaginent ou supposent être les attentes du psychothérapeute (Fenichel, 1953; Reider, 1953; Blum, 1994) ?

Les questions typiques de la deuxième catégorie se divisent en deux volets. Elles renvoient d'une part à la valeur et la portée que l'on doit accorder ou devrait accorder aux souvenirs qui font surface pendant un traitement psychologique. D'autre part, elles se rapportent aux différents types d'attitudes et de conduites qui sont susceptibles d'être observés, tant du côté du psychothérapeute que de celui du patient, en lien avec les particularités des souvenirs. Est-il justifié par exemple d'attribuer au psychothérapeute le rôle d'aider le patient à récupérer et à raconter, tant avec ses

interventions que ses interprétations, les souvenirs refoulés nécessaires à sa guérison psychique ? Le psychothérapeute doit-il plutôt baser sa pratique sur le point de vue contraire selon lequel seule la valeur narrative ou herméneutique d'un souvenir a véritablement de l'importance dans le contexte d'un tel traitement ? Le psychothérapeute est-il contraint de reconnaître qu'il est préférable, voire indispensable, pour lui de remettre en question non seulement la possibilité d'accéder, de façon intégrale et objective, à de tels souvenirs mais aussi et surtout l'utilité clinique de recourir à ce moyen pour mener à bien tout processus psychothérapeutique dans lequel il s'engage avec ses patients ? Autant de questions qui, bien entendu, génèrent des avis contrastés mais qui, sur le plan de la recherche clinique, constituent néanmoins une source indéniable et riche de réflexion comme nous aurons maintenant l'occasion de le montrer.

Trois points de vue distincts mais complémentaires sont examinés à tour de rôle dans le but répondre à ces questions. Selon le premier, la remémoration des souvenirs d'enfance, à caractère traumatique ou non, a pour particularité d'avoir été l'un des principaux piliers sur lequel a reposé la méthode psychanalytique au point de départ. Il montre en cela qu'elle a été dès ses tout premiers débuts à la base de son action psychothérapeutique. De même, la prise en compte de ce premier point de vue nous indique que l'examen des différents fondements théoriques et cliniques sur lesquels la remémoration s'est appuyée a toujours mis en évidence le besoin d'en justifier le bien-fondé et que, pour cette raison, nous ne disposons toujours pas d'éléments de compréhension suffisamment convaincants pour y apporter des réponses définitives.

Deuxièmement, cette problématique donne lieu à d'autres questions qui rendent compte de la richesse et de la complexité des enjeux qu'elles soulèvent et des énigmes qu'elles comportent. Plus récemment, ces questions sont apparues, comme nous le verrons plus loin, au cœur d'un débat qui a opposé les tenants de deux positions adverses, soit les tenants de la position des faux souvenirs (*false memories syndrome*)

et ceux des souvenirs retrouvés (*recovered memories syndrome*). Encore ici, l'insistance avec laquelle cet intérêt se manifeste rappelle que nous ne disposons pas d'éléments de compréhension simples et faciles pour apporter des réponses définitives aux questions qui lui sont généralement associées.

Enfin, notons que dans le but de proposer de nouvelles perspectives, des travaux se consacrent actuellement à l'étude de la mémoire implicite et de ses conséquences sur le but poursuivi par le processus psychothérapeutique. En particulier, des études accordent à ce type de mémoire une fonction déterminante dans l'atteinte des objectifs qu'il poursuit. Par exemple, Fonagy (1997) s'intéresse à la façon dont toute personne se relie à l'autre en mettant l'accent sur les parties de ses souvenirs qui relèvent de la mémoire implicite et qui montrent en quoi et comment il peut être opportun de comprendre les changements thérapeutiques en fonction de la manière dont peuvent être encodés et récupérés les contenus propres à ce type de mémoire.

2. CONCEPTUALISATIONS PSYCHANALYTIQUES DE LA PROBLÉMATIQUE DES SOUVENIRS ET DE LEUR REMÉMORATION

La présence des souvenirs dans le processus analytique confronte inévitablement l'analyste à la nécessité de prendre position quant à la valeur qu'il doit leur accorder et à l'emploi qu'il peut en faire. Mais plus encore, elle l'amène à se situer par rapport à une question encore plus vaste et encore plus complexe qui consiste à déterminer si le matériel psychique contenu dans ces souvenirs repose sur des faits authentiques et incontestables pouvant être vérifiés ou plutôt sur une fiction narrative (ou herméneutique) ne pouvant faire l'objet d'aucune vérification objective.

En cela, l'analyste se retrouve malgré lui devant la nécessité de reconnaître l'existence du débat qui oppose depuis déjà très longtemps en psychanalyse les tenants de deux approches extrêmes et contradictoires qu'il est convenu de résumer par les termes de « construction » et de « reconstruction » dans l'analyse (Laplanche, 1997a, 1997b). L'analyste peut également être appelé à y prendre part en optant pour une autre position que Laplanche qualifie de position intermédiaire.

L'apport et la complémentarité des conceptions théoriques de Freud : l'ambiguïté inhérente à sa démarche

Le thème de la mémoire apparaît très tôt dans l'œuvre de Freud, soit dès les premiers textes qu'il consacre à la question de l'hystérie (1895a, 1895b). Il y recourt en fait dès le point de départ pour comprendre les patients qui souffraient selon lui de réminiscences associées à des souvenirs traumatiques. L'intérêt qu'il lui porte ne sera par la suite jamais démenti, si bien que l'on peut dire qu'il parcourt tout le développement de sa pensée. Toutefois, sa contribution en cette matière ne peut être réduite à un seul modèle puisqu'il faut, si l'on veut bien en comprendre l'essentiel,

tenir compte d'un ensemble de théories qui sont à la fois complémentaires et contradictoires. De plus, l'attitude de Freud face aux deux positions contrastées, soit la position classique et la position herméneutique ou constructiviste, n'a pas toujours été aussi définitive qu'il l'aurait lui-même souhaité ou qu'il l'a lui-même prétendu. À vrai dire, une lecture attentive de ses travaux indique qu'il a souvent hésité entre la nécessité de mettre en suspens la réalité matérielle et celle de rechercher, à la manière d'un détective, des faits ou des indices précis de la vie du patient pour reconstituer la trame de son histoire personnelle ou encore celle de sa maladie.

2.1 L'APPROCHE PSYCHANALYTIQUE CLASSIQUE

La première approche, c'est-à-dire celle que l'on qualifie habituellement d'approche classique renvoie à la toute première théorie proposée par Freud pour comprendre et pour traiter les symptômes présentés par les patients névrotiques. Plus exactement, elle correspond à celle qu'il présente pour la première fois le 21 septembre 1896 quand il expose devant ses collègues de la Société viennoise de neurologie et de psychiatrie les formulations théoriques qui correspondent à ce qui est maintenant appelé la « théorie de la séduction ».

Deux points sont déterminants dans l'élaboration et la pratique de la théorie de la séduction. Avec le premier, Freud prétend avoir découvert la « source du Nil » (*Caput Nili*) de la psychopathologie en affirmant que l'étiologie de l'hystérie réside dans le fait que les personnes qui en souffrent ont subi, au cours de leur enfance, au moins un abus sexuel perpétré par un ou plusieurs adultes. Avec le second, il soutient que leur guérison ne peut être obtenue que grâce à la remémoration des souvenirs à caractère pathogène qui y seraient associés. Ainsi, cette théorie se base sur l'hypothèse voulant que la récupération mnésique de l'histoire réelle du sujet, que ce soit par une reconstruction des faits ou par une levée de l'amnésie infantile, constitue le seul

véritable moyen efficace d'atteindre les objectifs de guérison psychique que l'analyse poursuit.

Le concept de traumatisme qui est directement associé à cette théorie repose sur le point de vue économique selon lequel un excès d'excitation qui ne peut être déchargé de façon pleinement satisfaisante, par la voie de la motricité ou par celle que favorise l'intégration des associations, est destiné à créer dans le psychisme une effraction que la personne ressentira comme un débordement de sa capacité à l'assimiler.

En 1896, Freud abandonne la théorie de la séduction après avoir conclu que ce qui était le plus souvent refoulé chez ses patients correspondait moins à de véritables événements qu'à des fantaisies sexuelles qui, au moment de leur formation, pouvaient être comprises comme l'équivalent symbolique de désirs sexuels interdits et réprouvés. Toutefois, Freud n'a en réalité jamais complètement renoncé à sa première théorie bien qu'il ait pu, au moment où il a proposé la seconde (c'est-à-dire celle voulant justement qu'il s'agisse avant tout de fantasmes), croire qu'il valait mieux la mettre de côté pour être fidèle à ce qui se produisait réellement dans les faits.

La notion de réminiscence

Pour bien situer les principes qui sont à la base de l'approche classique telle qu'elle vient d'être décrite, il importe de bien comprendre deux autres concepts clés qui y sont directement rattachés. Il s'agit de celui de réminiscence et de celui de refoulement.

Dans le premier chapitre des « Études sur l'hystérie » (Communication préliminaire), Freud et Breuer exposent pour la première fois la formule voulant que « les hystériques souffrent de réminiscences » (1895). Par là, ils veulent traduire deux

idées fondamentales et complémentaires qui sont déjà, chacune à leur façon, étroitement liées au principe même de la théorie de la séduction.

La première de ces idées repose sur la prémisse selon laquelle les patientes hystériques maintiennent à l'écart de leur conscience leurs souvenirs traumatiques dans le seul but d'éviter de ressentir de la douleur psychique (ou déplaisir). La deuxième idée qu'ils présentent est davantage reliée aux manifestations cliniques qui accompagneraient selon eux un tel fonctionnement psychique. Premièrement, elle montre que les symptômes hystériques (paralysie, cécité psychogène, toux nerveuse, convulsions, etc.) ne seraient rien d'autre que des réminiscences, c'est-à-dire qu'ils ne seraient rien d'autre que des souvenirs coupés de leur origine et dont le sens symbolique et dissimulé échapperait aux patients.

Deuxièmement, cette idée illustre le fait que ces symptômes ont été, dès cette époque, compris par Freud et Breuer comme de véritables compromis. En d'autres mots, elle montre qu'ils les interprétaient comme étant l'expression d'une opposition entre le désir de se souvenir (manifestations neurologiques et somatiques des patients souffrant d'hystérie de conversion) et celui contraire de les refouler en raison de l'injonction (ou de la crainte) de ne pas garder conscients certains d'entre eux (atteinte aux codes moraux et aux idéaux de la personne).

Le concept de refoulement et le lien qu'il entretient avec la mémoire

Le concept de refoulement, tel qu'il est compris par Freud à cette époque, est directement rattaché à l'étiologie des névroses au sens où il correspondait pour lui à une forme de dissociation psychologique qui conduisait au développement de ces dernières. Par ailleurs, Freud soutenait fermement, pendant cette période, l'idée selon laquelle la dissociation dont il est question ici était étroitement reliée à la présence réelle dans l'enfance de la personne d'expériences sexuelles à caractère traumatique. Plus exactement, il défendait le point de vue selon lequel la reviviscence, à l'âge

adulte, de désirs associés à de telles expériences pouvait conduire la personne à les refouler pour éviter les sentiments de honte et de culpabilité qui étaient susceptibles de leur être associés.

La mise en place du modèle topique (L'interprétation des rêves, 1900) divisant l'esprit humain en trois instances distinctes a subséquentement fait du refoulement un mécanisme qui pouvait, selon les circonstances, être considéré comme étant sain ou pathologique. De plus, le rôle que Freud lui a attribué à l'intérieur de ce modèle le rendait responsable du maintien de l'équilibre psychique de la personne dans la mesure où il était au cœur des processus qui donnaient lieu à la censure qui séparait le système inconscient du système préconscient et conscient. Dans ce modèle, le système inconscient est conçu comme un réservoir qui contient des pulsions dont une particularité essentielle est de pouvoir créer des conflits quand elles font effraction dans le système conscient. La censure y est perçue, quant à elle, comme étant à l'origine de l'amnésie infantile au sens où elle explique pourquoi les personnes conservent en général peu de souvenirs remontant à une époque antérieure à celle où ils avaient l'âge de cinq ans. En cela, elle explique pourquoi les expériences survenues (par ex. les agressions sexuelles) avant cet âge ne peuvent être récupérées de façon consciente qu'à travers un mécanisme de reconstruction du passé que le retrait du refoulement rendrait possible et que Freud faisait correspondre à ce qu'il appelait une levée de l'amnésie infantile.

Les particularités cliniques et théoriques de l'approche psychanalytique classique

Cette approche est dans son essence relativement simple. D'une part, elle fait de l'être humain un organisme vivant doté d'une capacité de rétention mnésique illimitée. D'autre part, elle lui reconnaît le pouvoir d'accéder, en n'importe quel temps, à ses traces mnésiques, tant dans leur forme originale que dans leur intégralité.

D'un point de vue pratique, cette approche accorde à la remémoration fidèle du passé un rôle essentiel en soutenant que cette dernière est absolument indispensable pour accéder à la vérité des événements du passé tels qu'ils seraient véritablement advenus dans la vie du sujet. Ainsi, elle montre que tout se passe dans la cure analytique comme s'il suffisait d'aider le patient à trouver la clé d'accès à des « archives tenues dans un ordre parfait » (1895) pour l'amener à se libérer de sa souffrance psychique. De même, elle tient pour essentiel le précepte fondamental selon lequel les souvenirs sont tous à la portée du sujet à la condition qu'il fournisse l'effort conscient nécessaire pour les récupérer.

Dans cette approche, le but du travail analytique est déterminé par la volonté d'expliquer les symptômes névrotiques en fonction de traces mnésiques qui leur auraient donné naissance. Dans la première partie du texte « Construction dans l'analyse » (1937), Freud l'explique notamment en affirmant que ce but consiste idéalement à obtenir du patient qu'il se souvienne de ce qu'il a oublié. Plus exactement, il le présente en soutenant que l'intention de la cure est :

« [...] d'amener le patient à lever les refoulements des débuts de son développement (le refoulement étant pris ici dans le sens le plus large), pour le remplacer par des réactions qui correspondent à un état de maturité psychique. À cet effet il doit se souvenir de certaines expériences et des motions affectives suscitées par elles, les unes et les autres se trouvant oubliées à présent. »

Ce résultat est, poursuit Freud, obtenu grâce à un travail que l'analyste et le patient effectuent conjointement. De son côté, le patient doit être amené à se souvenir de ce qu'il a vécu et refoulé, tant pour pouvoir en prendre conscience que pour en faire part à son analyste. L'analyste, quant à lui, ne peut rien se remémorer de ce dont il s'agit puisqu'il n'y a aucunement pris part. En fait, ce dernier a essentiellement pour tâche de deviner ou plutôt de construire à partir du matériel psychique qu'il met à sa disposition ou lui soumet (rêves, associations, répétitions, lapsus, représentations,

symptômes, etc.) ce que le patient a pu oublier ou refouler. Ce ne serait en conséquence, selon ce tout premier point de vue théorique, qu'en reconstituant ainsi la trame de l'histoire de son patient que l'analyste parviendrait peu à peu à accéder au noyau de son organisation pathogène et à lui redonner, en le délivrant de la contrainte qu'il constituerait pour lui, les moyens de parvenir à une plus grande liberté d'action et de pensée.

Les méthodes psychanalytiques visant à la récupération des souvenirs infantiles

Dans le cadre de la première approche, plusieurs moyens sont successivement pris en considération par Freud dans le but de reconstituer l'histoire des symptômes de ses patients. En fait, les diverses méthodes qu'il a tour à tour proposées et utilisées pour récupérer les souvenirs de ces derniers rendent compte d'un long cheminement qui l'a conduit à recourir à des procédés thérapeutiques variés comme la méthode cathartique, l'hypnose, la suggestion (technique de l'imposition des mains) et la méthode de la libre association.

La méthode cathartique

La méthode cathartique est celle que Freud et Breuer utilisent pendant la période pré-psychanalytique pour atteindre les objectifs psychothérapeutiques qu'ils poursuivaient dans le traitement de leurs patients hystériques (1895). Elle constitue donc le premier véritable moyen qu'ils ont proposé pour neutraliser les conséquences nuisibles et pathologiques qu'ils associaient aux souvenirs refoulés.

Selon cette méthode, les affects qui ne réussissent pas à trouver une décharge satisfaisante et adéquate exercent inévitablement des effets pathogènes en empêchant qu'une élaboration consciente plus complète et nécessaire soit accomplie. C'est d'ailleurs pourquoi son but est de favoriser une décharge émotionnelle en vue d'aider

le patient à se libérer des affects qui seraient rattachés au souvenir d'un événement traumatique qu'il aurait vécu plus tôt au cours de sa vie.

En pratique, la méthode cathartique consiste à placer le sujet sous hypnose pour pouvoir lui demander de récupérer les souvenirs prétendument liés à l'apparition de ses symptômes. En clair, elle nécessite que ce dernier se remémore dans les moindres détails les événements en question pour pouvoir les abrégier subséquemment (catharsis émotive).

L'hypnose

Initialement, l'hypnose est étroitement liée à la méthode cathartique parce qu'elle lui fournit les conditions psychologiques nécessaires à son application. Quand ensuite elle s'en sépare, elle s'en inspire néanmoins en conservant deux de ses particularités fondamentales. D'un côté, l'hypnose demeure, à partir de ce moment-là, un procédé destiné à provoquer directement la suppression des symptômes du patient en lui suggérant que ceux-ci n'existent plus ou encore qu'ils n'ont jamais existé. De l'autre, elle reste un procédé servant à induire la remémoration de souvenirs pathogènes, soit un moyen pour introduire dans le champ de la conscience des expériences oubliées. En cela, l'hypnose visait, encore là, à fournir au patient une nouvelle occasion d'exprimer et de décharger les affects originellement liés à une expérience traumatisante, soit à l'aider à abrégier les affects qu'il n'aurait pas pu adéquatement ressentir et symboliser en raison du refoulement dont ils auraient fait d'emblée l'objet.

L'état hypnotique proprement dit, tel qu'il est habituellement observé en clinique, a d'abord été décrit par Berhneim (1886) comme suit :

« Provoquer par l'hypnotisme cet état psychique spécial et exploité dans un but de guérison ou de soulagement la suggestibilité ainsi

artificiellement exaltée, tel est le rôle de la psychothérapie hypnotique. »

De nos jours, l'hypnose est considérée comme une méthode de traitement psychothérapeutique que le clinicien peut ajouter, en tant qu'adjuvant, aux autres moyens d'intervention qu'il utilise habituellement dans la conduite de son activité psychothérapeutique régulière. Elle se définit comme un phénomène mental complexe qui, en induisant un état altéré de conscience chez le sujet, le conduit généralement à modifier ses capacités de concentration et à accroître sa réceptivité à la suggestibilité. Plus précisément, elle correspondrait selon Kihlstrom (1985) à :

« [...] une interaction sociale dans laquelle une personne, le sujet, répond aux suggestions d'une autre personne, l'hypnotiseur, suggestions visant des expériences subjectives qui impliquent des altérations de la perception, de la mémoire et de l'action volontaire. Dans le cas classique, ces expériences et les comportements qui s'y rattachent sont associés à une conviction subjective qui s'apparente au délire, et revêtent un caractère involontaire qui s'apparente à la compulsion. (cité dans Lavoie, 1988, p. 386) »

Les caractéristiques de l'hypnose sont encore aujourd'hui peu claires en raison des variations observées dans la distribution de la capacité à être hypnotisés des individus et des différents degrés de profondeur auquel ceux-ci peuvent l'être. De plus, rien n'indique jusqu'à maintenant qu'il s'agit d'un état de conscience doté de caractéristiques psychologiques et physiologiques spécifiques et prévisibles.

Il est par ailleurs encore considéré que l'hypnose clinique ou ce qui est autrement appelé transe thérapeutique peut être compris comme une extension de processus normaux de la vie quotidienne. Par exemple, les rêveries diurnes ou bien encore les préoccupations internes, comme celles qui surviennent lorsqu'une personne agit comme un automate, seraient des manifestations typiques de phénomènes similaires à ceux observés dans les états hypnotiques.

La suggestion et la méthode de l'imposition des mains

Quand Freud se résigne à ne plus utiliser l'hypnose, il lui substitue la méthode de la suggestion, soit la méthode que lui enseigne Bernheim en 1899 pendant son séjour à Nancy. Le but poursuivi par cette dernière est sensiblement le même. En fait, seule la façon d'y parvenir est changée. Contrairement à l'hypnose, la suggestion vise autant à vaincre les résistances liées aux défenses qu'à extraire de l'inconscient le souvenir pathogène soupçonné être à l'origine des symptômes du patient. En exerçant une pression de la main sur le front du patient de manière à lui suggérer un contenu psychique, l'intention n'était autrement dit pas seulement celle de mettre à jour un contenu psychique jusque-là inaccessible mais aussi celle de lui faire prendre conscience des obstacles l'empêchant d'y avoir accès.

Soulignons enfin, d'un point de vue essentiellement historique, que c'est suite aux commentaires d'une patiente connue sous le nom de Frau Emmy von N que Freud aurait progressivement décidé de laisser tomber cette méthode. En effet, il y aurait renoncé après que celle-ci lui ait clairement demandé pendant une séance de la laisser parler librement en ne l'interrompant pas pour orienter le cours de sa pensée et de son discours.

La méthode de la libre association

En mettant définitivement de côté toutes les méthodes pré-analytiques pour adopter la méthode dite de la libre association, Freud met au point le moyen de prédilection qui, par la suite, lui permettra de découvrir dans le discours de ses patients les éléments utiles à la reconstruction de leur histoire. Deux conséquences majeures sont associées à ce changement à partir de ce moment-là. La première a été d'avoir reconnu qu'il n'était pas absolument nécessaire d'hypnotiser le patient ou d'exercer sur lui une pression (autorité, suggestion) pour accéder au matériel psychique jugé inconscient. La deuxième a été de se rendre compte progressivement de la nécessité de

se fier aux associations libres des patients et à leur interprétation dans le contexte spécifique du transfert pour mieux les comprendre.

La méthode de la libre association est maintenant reconnue comme étant la règle qui structure et régit la situation analytique. Pour être utilisée correctement, la méthode de la libre association requière la contribution et le travail conjugués des deux protagonistes en présence. Du côté du patient, la méthode de la libre association requiert qu'il dise tout ce qu'il pense et ressent sans se censurer et sans rien omettre de ce qui lui vient à l'esprit, même si cela lui paraît désagréable, ridicule, compromettant ou sans importance. De même, elle nécessite de la part de ce dernier la capacité à osciller entre une régression momentanée (processus primaires de pensée) et le rétablissement subséquent des fonctions du moi plus avancées (processus secondaires de pensée), tant pour comprendre les interventions du thérapeute que pour faciliter l'élaboration psychique du contenu de ce qu'il lui communique.

Du côté de l'analyste, la méthode de la libre association nécessite qu'il adopte une attitude de neutralité bienveillante et qu'il s'astreigne à la règle d'abstinence. De même, elle requiert de sa part qu'il privilégie une forme d'écoute qui accorde une importance égale à tout ce que lui dit le patient (écoute en égal suspens) et qu'il mette de côté de façon aussi complète que possible tout ce qui en temps normal mobilise ses intérêts (préjugés, valeurs personnelles, présupposés théoriques, résistances personnelles, etc.). Précisons toutefois que chacun de ces aspects qualifie moins la personne réelle de l'analyste que la fonction qu'il doit remplir auprès de son patient étant donné que les conditions qui prévalent dans le cadre de la cure font que le respect de cette règle doit constituer davantage une ligne de conduite à maintenir qu'un idéal à atteindre.

Enfin, notons que les divers motifs (scrupules, culpabilité, refus narcissique, honte, etc.) qui contribuent à ce que le patient ne respecte qu'imparfaitement cette méthode apparaissent non seulement comme étant le propre de tout processus

psychothérapeutique, tel qu'il est compris dans une perspective analytique, mais aussi comme l'objet d'une résistance que le travail analytique doit s'employer à mettre à jour pour la vaincre.

L'écoute en égal suspens

L'écoute en égal suspens, ou l'écoute dite flottante, consiste à accorder la même importance à chacun des aspects du discours du patient, c'est-à-dire qu'elle a pour visée de ne pas privilégier *a priori* un aspect particulier de celui-ci. Théoriquement, elle repose sur l'hypothèse voulant que l'analyste puisse mieux conserver dans sa mémoire, en y souscrivant, les éléments susceptibles d'avoir une portée thérapeutique déterminante même s'ils peuvent, au point de départ, lui apparaître anodins et sans importance (en vertu du principe selon lequel se dissimulent derrière les éléments les plus insignifiants en apparence les représentations inconscientes les plus importantes). De plus, l'écoute en égal suspens nécessite, d'un point de vue pratique, que le psychothérapeute doive par moments relâcher sa concentration pour se questionner sur ce qu'il ressent ou sur les liens qu'il peut faire entre les différentes associations que le patient soumet à son attention.

La neutralité

Le psychothérapeute est neutre au sens où il doit rester au centre des préoccupations du patient sans jamais prendre parti. Le terme de neutralité rend ainsi compte de la nécessité pour le psychothérapeute de ne pas influencer les décisions du patient en se prononçant directement sur ce qu'il en connaît et sur ce qu'il en comprend. En conséquence, le psychothérapeute doit s'abstenir de donner tout conseil ou toute suggestion. De la même façon, il ne doit pas donner de directives concernant le déroulement des séances (par exemple, demander au patient de parler de certains thèmes plutôt que d'autres) ni donner des opinions sur des choix importants que le patient serait appelé à faire. Toutefois, dans les faits, les choses ne se passent pas tout à

fait ainsi puisque l'analyste n'arrive que partiellement à satisfaire à cette règle. En réalité, il est considéré que cette recommandation constitue davantage un idéal qu'il ne peut pas atteindre, que ce soit en raison de motifs thérapeutiques particuliers ou de limites personnelles spécifiques, qu'une contrainte à laquelle il doit s'astreindre de façon absolue.

La règle d'abstinence

En vertu de la règle d'abstinence, « la cure doit être menée de telle façon que le patient trouve le moins possible de satisfaction substitutive à ses symptômes » (Laplanche et Pontalis, 1967). Ainsi, les conditions de son établissement et de son évolution reposent sur le précepte selon lequel il est nécessaire pour l'analyste de ne pas répondre à la demande manifeste du patient. La règle d'abstinence a pour objectif de s'assurer que le patient n'ait pas de satisfactions substitutives à ses symptômes en obtenant du thérapeute qu'il satisfasse à ses demandes (par exemple en répondant aux questions suivantes : posez-moi des questions, donnez-moi des conseils, parlez-moi de vous) en jouant les rôles qu'il tend à lui imposer. Elle se justifie, d'un point de vue psychanalytique, en affirmant que c'est à cette condition seulement que ces dernières peuvent être véritablement analysées. En clair, cette règle vise moins à frustrer le patient qu'à établir les conditions sur lesquelles repose la relation avec le psychothérapeute.

La répétition en tant que mémoire

Plus tard, Freud a défendu l'idée que l'analyse du transfert devait occuper, par rapport à l'exigence de remémoration, une place importante en lui reconnaissant le pouvoir de mettre à jour des pans dissimulés mais déterminants de l'histoire du patient. En fait, cette analyse a été jugée utile par lui parce qu'il la faisait reposer sur le principe selon lequel la répétition qu'elle contribuerait à mettre en relief serait

toujours, en vertu de la notion de compulsion de répétition qui lui serait directement associée, une résistance à la remémoration.

D'un point de vue psychopathologique, cette résistance est définie comme :

« [...] un processus incoercible et d'origine inconsciente, par lequel le sujet se place activement dans des situations pénibles, répétant ainsi des expériences anciennes sans se soucier du prototype et avec au contraire l'impression très vive qu'il s'agit de quelque chose qui est pleinement motivé par l'actuel » (Laplanche et Pontalis, 1967).

Pour Freud, l'analyse du transfert pouvait mieux que toute autre moyen donner accès à une forme de mémoire qui ne se manifeste pas par la voie du souvenir mais par celle de l'action. Par exemple, il a soutenu dans « Remémoration, répétition et perlaboration » (1914) qu'elle était nécessaire pour faire apparaître les souvenirs en affirmant que les contenus psychiques de ces derniers ne refont pas toujours surface sous forme de souvenirs conscients et sous-jacents à l'apparition d'un symptôme névrotique, mais aussi sous forme de comportements spécifiques et répétitifs variés qui en trahissent l'existence. Il existerait ainsi, comme il le fait alors remarquer, des individus qui n'ont aucun souvenir de ce qu'ils ont oublié et dont la mémoire se déploie dans des actes et des gestes qui seraient une répétition de certains prototypes infantiles. Dans leur cas, il n'y aurait pas de représentations qui se substitueraient, dans leur mémoire, tant consciente que préconsciente, à celles qui auraient été refoulées. Ainsi, comme le souligne Freud dans ce texte : « [...] ce n'est pas sous forme de souvenir que réapparaît la mémoire, mais sous forme d'action. Le malade répète évidemment cet acte sans savoir qu'il s'agit d'une répétition. »

Le transfert

Le transfert rend compte de la prédisposition de tout individu à réactiver dans le cadre de la relation psychothérapeutique des bribes de son histoire en empruntant une

voie qui les dissimule plutôt qu'une voie qui les laisse se dévoiler d'elles-mêmes. De même, il peut être compris comme le terrain privilégié où se joue, dans une actualité irrécusable, la problématique singulière du sujet et tout ce qui peut se présenter chez lui comme une résistance, ou inversement comme un moyen de mettre à jour les éléments du conflit infantile.

Dans « Ma vie et la psychanalyse » (1937), Freud affirme que la cure analytique ne crée pas le transfert. Bien au contraire, il fait remarquer qu'elle ne lui est exclusive en rien et qu'elle ne fait, en réalité, qu'en reconnaître l'existence, comme c'est d'ailleurs le cas pour bien d'autres phénomènes psychiques qu'elle s'emploie à mettre au jour pour en faire l'analyse. Quant à la définition qu'il réserve au transfert, il la formule de la façon suivante dans son travail sur le cas de Dora (1905) :

« Que sont ces transferts ? Ce sont de nouvelles éditions, des copies des tendances et des fantasmes qui doivent être éveillés et rendus conscients par le progrès de l'analyse, et dont le trait caractéristique est de remplacer une personne antérieurement connue par la personne du médecin. Autrement dit, un nombre considérable d'états psychiques antérieurs sont vécus, non pas comme états passés, mais comme autant de rapports actuels avec la personne du médecin. »

Plus loin encore, il enchaîne sur la nécessité de combattre le transfert en affirmant ce qui suit :

« On ne se rend pas compte que le transfert en découle nécessairement. Pratiquement du moins, on se rend à l'évidence qu'on ne peut pas éviter le transfert par aucun moyen et qu'il faut combattre cette nouvelle création de la maladie comme toutes les précédentes. »

Mais plus encore, le transfert désigne pour Freud autant ce qui, dans la cure analytique, peut faire obstruction à son bon déroulement que ce qui peut le favoriser. Il

précise son rôle dans « Fragments d'une analyse d'hystérie : Dora » (1905) en affirmant que :

« le transfert, destiné à être le plus grand obstacle à la psychanalyse, devient son plus puissant auxiliaire, si l'on réussit à le deviner chaque fois et à en traduire le sens au malade ».

En somme, le transfert figure d'un côté parmi les obstacles majeurs qui s'opposent à la remémoration du matériel refoulé quand il n'est pas adéquatement analysé et interprété alors qu'il offre, de l'autre, la possibilité d'accéder au contenu psychique refoulé lorsque le patient prend conscience qu'il agit son passé plutôt que de s'en rappeler (arrêt de la compulsion de répétition).

La manifestation la plus évidente du transfert correspond à ce qui est associé à la formation d'une névrose de transfert. La formation d'une telle névrose permet de transformer, grâce à l'instauration du transfert et à son déploiement, la névrose symptomatique en une névrose plus accessible et plus facilement traitable. Quant à sa résolution elle serait obtenue, du moins théoriquement, en faisant prendre conscience de sa présence au patient, c'est-à-dire en lui démontrant qu'il constitue un obstacle au traitement. Plus exactement, la résolution du transfert serait selon Greenson (1967), obtenue, a) en faisant prendre conscience de sa présence au patient; b) en lui démontrant qu'il constitue un obstacle au traitement; c) en retraçant son origine dans son histoire. Toutefois, on sait, en pratique, qu'il est plutôt irréaliste et utopique de s'attendre à ce qu'un tel résultat puisse survenir, du moins dans une forme aussi absolue et idéalisée. En fait, il apparaît plus sensé et plus réaliste d'affirmer que l'important est de rechercher à créer dans la cure les conditions qui favorisent l'interprétation de la névrose de transfert sans nécessairement viser à le liquider totalement pour autant.

2.2 LES REMANIEMENTS THEORIQUES ET CLINIQUES AYANT CONDUIT A L'EMERGENCE DE L'APPROCHE CONSTRUCTIVISTE

La compréhension des diverses étapes qui ont présidé à l'abandon de la théorie de la séduction est nécessaire pour mieux appréhender la série de changements que Freud a opérés dans sa façon de concevoir le rôle de la mémoire, autant dans le fonctionnement psychique que dans le processus analytique.

Freud renonce à la théorie de la séduction près d'un an seulement après l'avoir présentée pour la première fois devant les membres de la Société viennoise de neurologie et de psychiatrie. Plus précisément, il l'abandonne en septembre 1897 au moment précis où il écrit ce qui suit dans une lettre qu'il adresse à son ami et confident Fliess (1895a) :

« Il faut que je te confie tout de suite le secret qui au cours des derniers mois s'est lentement révélé. Je ne crois plus à ma neurotica... ».

Ce changement est déterminant à plus d'un point de vue. Il l'est tout particulièrement parce qu'il a pour effet d'amener Freud à laisser tomber la thèse attribuant au souvenir de scènes réelles un rôle décisif dans l'étiologie des psychonévroses. Toutefois, il ne signifie pas que Freud ait nié complètement, à partir de ce moment-là, la possibilité que des individus puissent véritablement avoir été victimes de sévices (abus et négligence de toutes sortes) et qu'il ait refusé d'en considérer les conséquences néfastes potentielles. Il a en réalité plutôt pour conséquence de l'amener à montrer que la méthode analytique ne dispose pas de moyens pratiques pour attester de la véracité d'un fait vécu pendant l'enfance et à juger, pour cette raison, qu'il faut renoncer à toute tentative, ou à toute velléité visant à en valider ou en prouver l'authenticité.

L'abandon de la théorie de la séduction et l'émergence de la notion de réalité psychique

L'abandon de la théorie de la séduction est pour Freud l'occasion de mettre, pour la première fois, en relief la nécessité de tenir compte de la notion de «réalité psychique ».

La réalité psychique désigne tout ce qui dans le psychisme humain renvoie aux désirs inconscients et aux fantasmes connexes. Elle ne repose donc pas sur des événements réels au sens matériel du terme. Toutefois, elle prend néanmoins pour le sujet une valeur comparable à celle que l'on attribue habituellement aux faits concrets et tangibles de l'existence. Enfin, le changement dont il est question ici est directement lié aux premières formulations de l'hypothèse touchant à la prédominance des processus inconscients. En effet, il préside à la reconnaissance du rôle essentiel et fondamental de l'inconscient dynamique, des fantasmes et du refoulement dans la formation des symptômes (rejetons du refoulé) observés chez les patients.

L'esquisse d'une psychologie scientifique

Trois références peuvent être jugées essentielles pour mieux comprendre le déroulement des événements qui ont contribué à modifier la façon dont Freud a développé sa pensée en matière de mémoire, de souvenirs et de psychopathologie. Il s'agit des textes suivants. Le premier est « Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895b). Le deuxième est la lettre 112 que Freud a écrite à Fliess alors que le dernier est l'article intitulé « Des souvenirs-écrans » (1899).

Le texte « Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895b) que Freud rédige au cours des mois de septembre et octobre 1895 ne sera pas publié de son vivant puisqu'il ne lui aurait pas accordé suffisamment d'importance pour en faire l'objet d'une publication officielle. Ce texte demeure néanmoins une autre référence essentielle pour comprendre le déroulement des événements qui ont contribué à modifier sa façon de

penser en matière de mémoire, de souvenirs et de psychopathologie. En fait, ce texte revêt un caractère très important parce qu'il fournit, lui aussi, les premiers arguments qui conduisent Freud à remettre en question près d'un an plus tard et de façon définitive, le bien-fondé et la pertinence de la « théorie de la séduction » pour expliquer l'étiologie des psychonévroses.

L'intérêt que représente ce texte tient à la percée théorique qui en découle et qu'il est convenu d'appeler dans le milieu psychanalytique la théorie de *l'après-coup*. Pour l'essentiel, cette théorie montre qu'un symptôme névrotique ne peut être le résultat d'un événement isolé en stipulant qu'un tel symptôme ne peut être la conséquence d'une seule et unique expérience. Ainsi, cette dernière met en évidence que deux expériences ou deux événements séparés l'un de l'autre dans le temps par des périodes plus ou moins longues sont indispensables pour qu'un traumatisme se produise ou, comme le souligne Laplanche (1997a), elle a pour intention de montrer que :

« [...] rien ne s'inscrit dans l'inconscient humain sinon dans la relation d'au moins deux événements, séparés l'un de l'autre dans le temps par un moment de mutation permettant au sujet de réagir autrement qu'à la première expérience, où plutôt de réagir autrement au souvenir de la première expérience qu'il n'a réagi à l'expérience elle-même. »

Cette théorie explique également en quoi le trauma d'origine externe (par exemple la séduction de l'enfant par un adulte) n'aurait d'action que parce qu'il deviendrait auto-traumatique dans l'après-coup, c'est-à-dire dans sa reviviscence interne, à l'occasion d'une seconde expérience qui aurait pour particularité essentielle de raviver les traces mnésiques laissées par la première expérience.

Le cas d'Emma, présenté dans ce texte et analysé à partir de cette théorie, rend compte de l'aspect temporel de la constitution en deux temps d'un traumatisme. Les deux événements auxquels cette jeune patiente est exposée peuvent être résumés de la

façon suivante. Dans le premier, elle subit un attentat sexuel réel au moment où en entrant dans une boutique un marchand porte la main sous l'étoffe de sa robe. Cet événement n'a toutefois pas, sur le coup, d'effet traumatisant sur elle puisqu'il s'agirait plutôt, comme le fait remarquer Laplanche (1997), d'une scène :

« [...] qui n'a pas d'effet sexuel immédiat, qui ne produit pas d'excitation, qui ne provoque pas de défense; et le terme que Freud emploie pour la caractériser traduit ce caractère ambigu ou même contradictoire: c'est une scène *sexuelle-présexuelle*. »

Le deuxième événement survient au moment de la puberté de la jeune fille. Il correspond à une scène précise où elle aperçoit deux commis d'une boutique rire ensemble, ce qui, contrairement au premier événement, déclenche chez elle une réaction de panique et de détresse importante. En réactivant le souvenir de la première expérience, soit celle du premier attentat, ce deuxième événement crée autrement dit une situation dans laquelle c'est le souvenir qui lui est associé qui devient traumatique et non seulement l'événement proprement dit. En somme, le traumatisme résulte, dans ce cas-ci, d'une série d'événements, ou de situations, dont ni l'un ni l'autre n'a en tant que tel de valeur traumatique au sens où il peut être compris comme étant le résultat d'une séquence de scènes qui, à partir du moment où elles sont liées l'une à l'autre, acquièrent un sens inédit ainsi qu'une efficacité nouvelle.

La lettre 112 et la notion de retranscription mnésique

La lettre 112 que Freud écrit à Fliess le 6 décembre 1896 constitue la véritable charnière théorique entre les deux positions contrastées de mai 1896 et de septembre 1897. La place qu'occupe cette lettre dans la révolution qui survient pendant cette période est donc, elle aussi, d'une importance capitale pour mieux comprendre le phénomène de la mémoire tel qu'il est compris dans la perspective freudienne. Dans cette lettre, Freud montre en quoi le matériel psychique des traces mnésiques ferait l'objet de traductions successives en différents langages psychiques. Il explique

également pourquoi le refoulement pourrait être défini comme un défaut partiel de traduction.

Le modèle traductif qu'on associe à cette lettre n'admet plus l'idée proposée dans les « Études sur l'hystérie » (1895a), c'est-à-dire qu'il ne reconnaît ni ne soutient le précepte initial selon lequel la mémoire constitue un entrepôt où sont consignés, de façon intacte et intégrale, les souvenirs du passé. Ce modèle en fait, au contraire, un système vivant, constamment remanié et transformé, où s'opèrent des retranscriptions successives de ses contenus en fonction de circonstances variables et infinies (Scarfone, 1999). Ce modèle traductif demeure néanmoins solidaire de la dimension temporelle en après-coup (modèle présenté dans l'« Esquisse d'une psychologie scientifique ») au sens où le second temps de l'après-coup serait précisément le moment traductif d'un message qui au premier temps aurait été enregistré mais non traduit. Un passage de cette lettre rend compte de la dimension innovatrice et originale de cette autre position théorique :

« Tu sais que dans mes travaux je pars de l'hypothèse que notre mécanisme psychique s'est établi par un processus de stratification : les matériaux présents sous forme de traces mnémoniques se trouvent de temps en temps *remaniés* suivant des circonstances nouvelles. Ce qu'il y a d'essentiellement nouveau dans ma théorie, c'est l'idée que la mémoire est présente non pas une seule fois mais plusieurs fois et qu'elle se comporte de plusieurs sortes de signes. (...) J'ignore le nombre de ces enregistrements. Ils sont au moins trois et probablement davantage. »

Puis, un peu plus loin, Freud précise que les enregistrements représentent la production d'époques successives de la vie et que :

« [...] c'est à la limite de deux époques que doit s'effectuer la traduction des matériaux psychiques. Je m'explique les particularités des psychonévroses en supposant que la traduction de certains matériaux ne s'est pas réalisée (...) C'est le défaut de traduction que nous appelons, en clinique, *refoulement*. Le motif en est toujours la

production de déplaisir qui résulterait d'une traduction : tout se passe comme si ce déplaisir perturbait la pensée en entravant le processus de traduction. »

Cet éclairage nouveau contribue à approfondir la compréhension du cas d'Emma mentionné plus haut en permettant d'expliquer autrement, comme le souligne Laplanche (1997), la raison pour laquelle :

« [...] la jeune fille de l'Esquisse, devenue pubère, peut s'angoisser devant une situation qui, au moment de l'enfance - bien que le sexuel y fût manifestement présent - ne l'avait pas, en apparence, troublée outre mesure. »

Il montre en fait, d'un point de vue pratique, en quoi les rires des jeunes commis qu'elle entend quand elle rentre dans la boutique peut représenter aussi bien la projection de sa propre culpabilité vis-à-vis la première scène de séduction (avec l'épicier du premier événement) que la crainte de ses propres émois sexuels que ces derniers seraient susceptibles de raviver si jamais elle s'accordait la liberté d'en prendre pleinement conscience.

Les conséquences cliniques rattachées à la notion d' « après-coup »

Pour Freud, le recours au concept d'« après-coup » (ou *Nachträglichkeit*) a pour conséquence de conduire aux observations suivantes même s'il n'en a jamais donné de définition rigoureuse et encore moins de théorie d'ensemble précise. Premièrement, il contribue à soutenir l'idée que ce n'est pas tellement le vécu en général qui est remanié en après-coup, mais plutôt ce qui dans l'événement n'a pu prendre sens au moment où il a eu lieu, faute d'une maturation psychique adéquate. Deuxièmement, il désigne le fait que le remaniement psychique auquel il est directement associé est précipité par la survenue d'événements qui, grâce à la maturation organique du sujet, vont lui permettre d'accéder à leur signification. Troisièmement, il conduit à l'instauration du principe voulant que l'évolution de la

sexualité en différentes étapes favorise le phénomène de l' « *après-coup* ». Quatrièmement, il montre en quoi et comment le sujet ne parvient à saisir le sens sexuel d'une expérience vécue qu'après qu'il ait donné à une scène vécue dans son passé une signification qui jusque-là lui était inconnue. En cela, la notion d'« *après-coup* » peut être comprise comme étant liée au résultat d'une transformation de la mémoire qui non seulement se fait en fonction de nouvelles expériences vécues à un stade ultérieur du développement psychique mais qui aussi peut prendre un sens nouveau.

Les souvenirs-écrans

Un autre texte de Freud publié en 1899 s'inspire directement des principes énoncés dans la lettre 112. Il s'agit de celui qu'il intitule « Des souvenirs-écrans » (1899). En substance, ce texte illustre les principes du modèle des retranscriptions successives en démontrant que la formation des souvenirs peut être influencée par une logique qui en compromet autant l'objectivité que la fiabilité.

L'intention de Freud étant par ailleurs d'exposer en quoi le contenu des souvenirs peut se rapporter à une époque spécifique sans en être nécessairement issu, il fait valoir leur relativisme et leur caractère incertain. Ainsi, il se demande, dans cet article, s'il ne serait pas plus juste d'affirmer que nous avons des souvenirs qui se rapportent à l'enfance plutôt que d'en provenir en écrivant ce qui suit:

« [...] les souvenirs d'enfance nous montrent les premières années de la vie, non comme elles étaient, mais comme elles sont apparues à des époques d'évocation ultérieures. À ces époques d'évocation, des souvenirs d'enfance n'ont pas *émergé*, comme on a coutume de le dire, *mais ils ont été alors formés*, et toute une série de motifs, bien éloignés de viser à la vérité historique, ont influencé cette formation aussi bien que la sélection des souvenirs. »

Les remaniements théoriques mis de l'avant dans ce texte sont à l'origine de trois changements de perspective importants dans la pensée freudienne. Premièrement, ils conduisent Freud à avancer l'hypothèse selon laquelle la formation de certains souvenirs s'appuie à la fois sur de véritables traces mnésiques de l'enfance et sur des fantaisies d'époques ultérieures, toutes organisées, comme le souligne Scarfone (1999), autour d'un certain nombre de désirs que la scène du souvenir se prête fort bien à représenter. Deuxièmement, ils lui fournissent les arguments justifiant le fait qu'il n'est pas toujours réaliste et nécessaire de substituer aux souvenirs anodins d'autres plus complets et plus représentatifs, bien que dans certains cas, cela puisse être possible et utile. En cela, les remaniements théoriques mis de l'avant par Freud dans ce texte montrent que ce n'est pas tant la possibilité de récupérer, à partir d'un souvenir précis, un souvenir plus ancien qui compte mais bien celle de reconnaître comment ce dernier est tout autant, sinon davantage, le véhicule de désirs et de fantasmes inconscients sous-jacents et refoulés. Enfin, le concept de souvenirs-écrans préside à des changements théoriques qui amènent Freud à proposer progressivement l'existence de la *réalité psychique* (réalité se distinguant à la fois de la *réalité matérielle* et de celle des fantaisies psychologiques).

Le cas de l'homme aux loups

Deux autres textes rendent compte des hésitations qui ont parcouru la pensée de Freud relativement à la question des souvenirs et de leurs impacts sur le déroulement de l'analyse. Le premier remonte à 1918 et il correspond au compte rendu qu'il a rédigé suite à l'analyse qu'il a fait de l'« homme aux loups ». Le deuxième a été écrit à la fin de sa vie et il s'intitule « Construction dans l'analyse ».

La démarche que Freud emprunte dans l'analyse qu'il fait du cas de l'« homme aux loups » (1918) est l'un des exemples les plus typiques et les plus frappants de son ambiguïté car elle illustre mieux que tout autre comment il demeure ambivalent et

incertain face à la question de l'objectivité des souvenirs. Elle montre en fait comment il est partagé entre deux attitudes contradictoires. D'un côté, Freud défend l'idée suivant laquelle l'homme aux loups a pu lui-même construire la « scène primitive » alors que de l'autre, il soutient celle, en principe opposée, selon laquelle la perception de faits réels perçus a dû au moins lui fournir des indices de réalité (comme ceux qui relèvent par exemple de la copulation entre animaux).

Par ailleurs, un passage de ce texte montre que Freud n'aurait pas été insensible à la thèse jungienne du fantasme rétroactif (*zurückphantasieren*) selon laquelle de tels fantasmes peuvent être compris comme le résultat d'une reconstruction rétrospective, même s'il n'en maintenait pas moins avec insistance, là encore, que la perception d'indices extérieurs était absolument nécessaire pour les voir apparaître.

Freud propose également dans ce texte de recourir à l'explication phylogénétique pour expliquer l'origine de ces fantasmes. Plus exactement, il suggère la possibilité de les relier à des faits antérieurs de l'histoire individuelle en faisant valoir que :

« il est possible que tous les fantasmes qu'on nous raconte aujourd'hui dans l'analyse [...] aient été jadis, réalité aux temps originaires de la famille humaine ».

Ce faisant, il soutient le principe voulant que ce qui se présente d'abord comme une réalité de fait peut ensuite devenir une réalité psychique et, par voie de conséquence, celui selon lequel l'enfant peut créer des fantasmes à l'aide de vérité préhistorique pour combler les lacunes de sa propre vérité individuelle.

Constructions dans l'analyse

L'article « Construction dans l'analyse » (1937) paru à la toute fin de la vie de Freud est lui aussi marqué par une importante ambiguïté en raison des contradictions et

des paradoxes qu'il comporte. En effet, Freud présente successivement dans ce texte deux positions qui sont en apparence diamétralement opposées.

Au début, il insiste sur la nécessité de récupérer les événements passés du patient, tel qu'ils se seraient réellement produits dans la réalité, pour atteindre les objectifs psychothérapeutiques de l'analyse. Il est autrement dit convaincu à ce moment-là que le travail analytique vise essentiellement à reconstituer ces événements, à partir du matériel psychique (répétitions, associations, souvenirs, rêves, symptômes etc.) que fournit le sujet. Freud se ravise cependant presque aussitôt en faisant état, dans les pages subséquentes, de situations thérapeutiques où la construction peut conduire à la conviction du patient sans le détour jusque-là obligé de la remémoration. En effet, dans la deuxième partie de ce texte, tout se passe comme s'il se rétractait en affirmant exactement le contraire de ce qu'il avançait jusque-là. Le passage suivant permet de mieux comprendre ce dont il est question ici :

« [...] un seul point exige recherche et éclaircissement. Le chemin qui part de la construction de l'analyste devait aboutir au souvenir de l'analysé; il ne conduit pas toujours aussi loin. Assez souvent on ne réussit pas à mener le patient jusqu'au souvenir du refoulé. Au lieu de cela, on obtient chez lui, par une conduite correcte de l'analyse, une conviction assurée de la vérité de la construction qui fournit thérapeutiquement la même chose qu'un souvenir reconquis. Dans quelle circonstance cela arrive et comment est-il possible qu'un substitut apparemment imparfait (c'est-à-dire la construction) produise pourtant le plein effet, cela reste une matière pour une recherche ultérieure (1937). »

En d'autres termes, Freud explique dans ce passage que l'efficacité thérapeutique de la méthode analytique ne serait en rien affectée par l'absence d'une remémoration fidèle d'événements passés après avoir soutenu quelques pages plus tôt le principe inverse voulant qu'il soit absolument nécessaire de récupérer la totalité des souvenirs rattachés à une expérience pour libérer un patient de son emprise.

Conclusion de la contribution freudienne

En dépit de ce qui s'est initialement présenté à lui comme un engagement indéfectible envers le passé de ses patients, Freud a toujours reconnu l'inéluctabilité d'aller au-delà de ce qu'il en récupérait. De cette façon, il s'est prémuni contre le danger de reconstituer le passé dans ses moindres détails en remettant en question la possibilité d'y accéder dans son intégralité. De plus, il n'a jamais cessé de soutenir que la mémoire consciente de tout individu rendait peu justice aux faits qu'elle s'emploie généralement à représenter en raison de ce qu'il estimait être son caractère imprécis, imparfait et peu fidèle. D'ailleurs, il n'est pas sans intérêt de noter à cet égard qu'il a conclu vers la fin de sa vie que :

« It has not been possible to demonstrate... that human intellect has a particular fine flair for the truth or that the human mind shows any special inclination for recognizing the truth. We have found, on the contrary, that our mind intellect very easily goes astray without any warning, and that nothing is more easily believed by us than what, without reference to the truth - comes to meet our wishful illusions (Moses and monotheism, 1937, p. 129). »

Cela ne signifie pas que Freud se soit résigné à l'idée que le passé ne devait pas avoir l'importance qu'il lui a initialement accordée dans la « théorie de la séduction ». Tout au plus, peut-on affirmer à partir de là qu'il a progressivement accordé au passé, au fil des nombreuses remises en question dont il a fait l'objet dans le cadre des différents modèles qu'il a proposés, la fonction d'explorer la vérité plutôt que celle de l'incarner ou de la découvrir.

2.3 LES APPORTS SUBSEQUENTS AYANT CONTRIBUE A L'EVOLUTION DE L'APPROCHE CONSTRUCTIVISTE

La deuxième position réfère traditionnellement à ce qui correspond à l'approche constructiviste ou herméneutique (Bouchard, 1995; Laplanche, 1997, 1998). Elle prend

acte du fait que tout objet est construit par sa visée et que l'objet historique ne saurait lui non plus échapper à ce relativisme (Ricoeur, 1965; Schafer, 1976, 1982; Viderman, 1973, 1974, 1982; Spence, 1982, 1987). De ce fait, elle soutient que la mémoire constitue un phénomène psychique changeant, fluide et malléable qui peut être influencé par différents facteurs psychologiques ou encore par le contexte, spécifique ou général, dans lequel il s'inscrit. De même, cette approche privilégie par rapport à une remémoration objective du passé, ou à une reconstruction véridique de celui-ci, la construction d'une histoire cohérente et plausible pouvant rendre compte d'une certaine réalité telle que le sujet a pu ou aurait pu la vivre.

Les auteurs qui se réclament de cette position s'opposent ainsi au déterminisme sur lequel repose la thèse plus orthodoxe et plus classique des tenants de la reconstruction fidèle du passé (Jung, 1944; Silberer, 1955; Viderman, 1973, 1974, 1982; Kris, 1954, 1956; Schafer, 1976, 1982, 1983; Spence, 1982, 1987). En fait, ils critiquent explicitement toute considération visant à défendre l'authenticité des souvenirs et à atténuer le rôle de la suggestion dans leur récupération en mettant plutôt l'accent sur l'aspect créatif et inventif (narratif) des récits rapportés par les patients.

La variété et la complémentarité des contributions apportées par les tenants de l'approche constructiviste

Plusieurs auteurs d'origines diverses et d'allégeances théoriques variées ont contribué, après Freud, à élaborer et à préciser les prémisses épistémologiques à la base de ce point de vue. Ils se sont tous regroupés autour de ce que l'on peut considérer être la nécessité de remettre en question les fondements qui sous-tendent le point de vue classique de la psychanalyse, que ce soit en le récusant complètement ou en lui apportant des modifications substantielles.

Jung (1944) et Silberer (1955) peuvent être, à juste titre, considérés comme étant les tout premiers à avoir introduit la tradition herméneutique dans le domaine de

la psychanalyse étant donné l'intérêt qu'ils ont manifesté pour l'interprétation anagogique. Le livre de Ricœur intitulé « De l'interprétation » (1965) a lui aussi contribué à favoriser son introduction au sein de la psychanalyse. En effet, sa parution dans les années 60 a constitué la première véritable tentative d'adjoindre à la psychanalyse cette manière de comprendre la réalité du sujet en consacrant, comme le souligne Laplanche (1997), « son retour en force au cœur de la problématique freudienne de l'interprétation. »

Quelques années plus tard, Viderman (1982) a proposé autour de cette problématique, un ensemble de formulations cliniques et théoriques dont l'un des principaux résultats a été d'engendrer d'importantes controverses dans la communauté psychanalytique. Non seulement il a fait valoir dans son livre « La construction de l'espace analytique » (1973) que toute interprétation est inévitablement influencée par les préconceptions et les présupposés théoriques de l'analyste qui la propose mais aussi il a contribué à créer une vive polémique en montrant que l'appréhension du passé de l'individu ne saurait échapper au relativisme de la construction d'une histoire dont l'objectivité peut être compromise de diverses manières. En cela, il a soutenu que les histoires rapportées par les patients peuvent très bien n'avoir aucun lien avec les faits de la réalité tels qu'ils se seraient véritablement produits à une époque antérieure de leur vie. Un commentaire qu'il fait au sujet du texte de Freud intitulé « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci » (1910) rend compte de ce qu'il veut illustrer par cette affirmation. Il s'énonce comme suit :

« [...] peu importe ce qu'a vu ou dit Léonard, ce qui importe c'est que l'analyste sans égard à la réalité, ajuste et assemble ces matériaux pour construire un tout cohérent qui ne reproduit pas un fantasme préexistant dans l'inconscient du sujet, mais le fait exister en le disant. »

En somme, Viderman a ébranlé un bon nombre de certitudes qui prévalaient avant lui en jetant les bases de ce qui a ensuite contribué à mettre en place une

nouvelle manière de concevoir et de comprendre la façon dont se construit l'espace analytique.

Le point de vue du mouvement de la psychologie du moi

Du côté anglo-saxon, le mouvement de la psychologie du moi qui voit le jour aux États-Unis au début des années 50 avec l'immigration d'analystes venus d'Europe, tels que Hartman, Loweinstein et Kris, n'accorde, lui aussi, que peu d'importance à la remémoration des souvenirs en tant que moyen psychothérapeutique. En fait, il remet en question la nécessité d'axer la cure analytique sur le rappel de souvenirs enfouis en montrant qu'il faut plutôt insister sur l'analyse de facteurs environnementaux et constitutionnels susceptibles d'influencer le développement et l'adaptation de l'individu. La conception de l'analyse que ces auteurs proposent rend ainsi nettement moins utile toute considération reliée à l'exigence de récupérer ou de reconstituer les souvenirs d'enfance dans leur intégralité.

Pour Kris (1954, 1956) les souvenirs autobiographiques se rapportant à des événements de l'enfance ou encore à ce qu'il qualifie de mythes personnels sont nécessairement soumis à des transformations que la formation de schéma dynamique (*dynamic pattern*) rend inéluctable. Ainsi, il affirme dans un commentaire bien connu de la littérature psychanalytique de son époque que :

« [...] we are mislead if we believe that we are, except in rare instances, able to find the events of the afternoon on the staircase when the seduction happened... »

Kris met également l'accent sur l'importance de comprendre l'émergence de souvenirs infantiles dans le contexte de la relation transférentielle en insistant sur la nécessité de les examiner en fonction du phénomène de la résistance. Par là, il montre qu'il peut être utile de les analyser en fonction de tout ce qui fait obstacle aux processus de l'analyse que ce soit en entravant l'association libre du patient ou en

contrariant ses tentatives de remémoration. Par exemple, il émet, à partir de l'étude du cas d'une jeune patiente qui le consulte, des mises en garde contre la possibilité que de tels souvenirs puissent être compris comme étant le résultat de mécanismes défensifs visant à protéger l'individu contre des conflits intrapsychiques sous-jacents. Ainsi, il montre que les souvenirs de cette patiente peuvent remplir deux fonctions. Premièrement, ils peuvent être un moyen de substituer à un passé éprouvant et menaçant des éléments plus réconfortants du présent. Deuxièmement, ils peuvent permettre d'obtenir par voie de réminiscence un plaisir libidinal lié au désir de se rapprocher de personnes disparues de son enfance.

En dépit des observations et des recommandations faites par Kris, l'histoire a montré que des analystes issus du mouvement de la psychologie du moi ont continué à mettre l'accent sur la récupération des souvenirs, tant pour des raisons cliniques que théoriques (Blum, 1980; Schimek, 1897). Par exemple, Greenacre (1956) a dénoncé la négligence dont faisait l'objet la nécessité de récupérer des souvenirs anciens et pathogènes en raison de l'importance qui aurait selon elle été progressivement et indûment accordée à l'analyse, à la confrontation et à l'interprétation des conflits intrapsychiques, des désirs et des mécanismes de défense.

Le point de vue de Schafer : le concept de langage d'action

Plus récemment, Schafer (1976, 1982, 1983) et Spence (1982, 1987), deux auteurs psychanalytiques contemporains, ont adopté un point de vue analogue, bien que différent, en remettant en question, chacun à sa façon, la théorie classique de l'interprétation psychanalytique. En effet, ils ont tous les deux proposé une théorie nouvelle de l'interprétation, soit une théorie voulant que le contenu de toute interprétation soit nécessairement arbitraire au sens où cette dernière serait inévitablement le résultat d'une construction venant avant tout des présupposés théoriques de l'analyste.

La contribution de Schafer s'articule autour de trois points majeurs. Premièrement, elle propose une vision différente de la psychanalyse en redéfinissant certains de ses concepts fondamentaux à partir des thèses du philosophe analytique Wittgenstein (1966). Par exemple, elle remplace la notion d'instance de la personnalité et celle de conflit intrapsychique par celles d'herméneutique, d'intention et d'action de manière à rendre compte du caractère essentiellement actif de tout individu. Aussi, elle insiste sur l'importance des conséquences que peut avoir un tel changement de perspective sur la façon dont se construit et se déroule la relation psychothérapeutique.

Deuxièmement, Schafer recourt au concept de narration pour montrer en quoi la manière dont est racontée ou narrée une histoire constitue l'aspect central sur lequel repose son action. De même, il soutient que le dialogue entre l'analyste et son patient doit être analysé et interprété en tenant compte du fait que la personne est d'abord et avant tout un agent actif de ce qui lui arrive et surtout de tout ce dont elle se souvient.

Troisièmement, Schafer apporte une contribution supplémentaire en accordant au langage, en particulier à ce qu'il appelle le langage d'action (*action language*), un rôle prépondérant. En effet, il considère que ce dernier influence et détermine non seulement la manière de communiquer une expérience mais aussi la façon dont elle est vécue ou a pu être vécue. Enfin, il estime que toute interprétation doit être comprise comme étant le résultat d'une création, au sens où elle crée une signification nouvelle ou plutôt, des actions nouvelles.

Le point de vue de Spence : la prépondérance de la vérité narrative

L'intérêt de la contribution de Spence tient à la démonstration qu'il fait du caractère inadéquat de ce qu'il appelle la doctrine de la « perception immaculée ». Plus exactement, il tient à la critique qu'il en fait pour montrer que l'analyste ne peut aucunement être considéré comme un évaluateur objectif des contenus psychiques qu'il interprète.

Pour Spence, la logique inhérente au modèle hypothético-déductif ne peut pas s'appliquer à la situation psychothérapeutique parce que, croit-il, les faits que cette dernière permet de mettre au jour ne sont en réalité que des pseudo faits qui ne peuvent aspirer à aucune vérification. Par ailleurs, il fait remarquer que le besoin dans lequel se retrouveraient l'analyste et le patient de constituer des histoires respectant des critères de cohérence et de continuité serait tellement important qu'il compromettrait la possibilité de récupérer de façon factuelle les expériences sur lesquelles elles reposeraient. En d'autres mots, il soutient que les histoires que l'analyste et le patient construisent ensemble correspondent moins à des répliques fidèles du passé qu'à des mythes des origines qui n'ont pas à être jugés en fonction de leur valeur objective mais bien en fonction de leurs qualités esthétiques et rhétoriques.

Spence fait reposer son argumentation sur un ensemble de considérations qui lui font dire que la parole qui se déploie dans le contexte psychanalytique ne peut pas rendre compte des expériences humaines telles qu'elles ont pu être originalement vécues. D'un côté, il soutient qu'une expérience perceptuelle est nécessairement modifiée dès l'instant où elle est formulée sous forme de langage parlé dans la mesure où ce dernier transforme inévitablement toute expérience qui est introduite dans le cours d'une narration. De l'autre, il fait valoir que le processus de verbalisation inhérent à toute méthode psychothérapeutique altère inévitablement l'expérience en l'exprimant.

Enfin et surtout, Spence (1982) envisage une autre façon de poser le problème en opposant deux types de réalité sur lesquels la psychanalyse serait appelée à porter son attention. Le premier type de réalité dont il parle est celui qui est habituellement reconnu. Il renvoie à la « vérité historique » au sens où il correspond à ce que l'on relie à la réalité externe ou matérielle telle qu'elle se présente communément sous sa forme la plus traditionnellement admise. De même, ce premier type de réalité fait allusion, d'un point de vue strictement historique, à celui auquel Freud devait penser quand il

croyait pouvoir extraire des souvenirs de ses patients des faits historiques irréfutables et authentiques. Par opposition, le deuxième type de réalité auquel Spence réfère comporte un caractère plus difficilement vérifiable. Il est désigné par le terme de « vérité narrative » et il se rapporte principalement à tout ce que le patient est amené, selon lui, à construire et à créer, avec la complicité de l'analyste dans l'analyse. Pour l'essentiel, il définit ce type de réalité comme suit :

« Narrative truth can be defined as the criterion we use to decide when a certain experience has been captured to our satisfaction ; it depends on continuity and closure and the extent to which the fit of the pieces takes on anaesthetic finality. Narrative truth is what we have in mind when we say that such and such is a good story, that a given explanation carries conviction, that one solution to a mystery must be true. Once a given construction has acquired narrative truth, it becomes just as real as any other kind of truth; this new reality becomes part of the psychoanalysis. »

En somme, la pensée de Spence repose sur la conviction que le travail analytique ne peut aspirer à aucune remémoration fidèle et objective du passé en montrant que son rôle n'est pas tellement de reconstituer des histoires véridiques au sens strict du terme mais bien, comme on vient de l'exposer, de créer des histoires cohérentes qui peuvent, selon les cas, être exactes ou pas.

2.4 LES APPROCHES INTERMEDIARES

D'autres auteurs contemporains, dont Laplanche (1986, 1987, 1992a, 1992b, 1998) et Stolorow (1978, 1983, 1987) ont pris part activement à ce débat en proposant des idées qui peuvent être regroupées sous le terme d'approches intermédiaires. En fait, chacun d'eux a présenté en fonction de modèles cliniques originaux et à partir de considérations théoriques différentes, un point de vue qui non seulement ajoute à la complexité de cette problématique mais aussi, lui apporte des nuances qui rendent plus évident le caractère fondamentalement multidimensionnel qu'elle revêt. Voici donc

maintenant, de façon succincte et schématique, une description présentant l'essentiel de chacune de ces deux contributions.

Le point de vue de Laplanche : la théorie généralisée de la séduction

Laplanche (1986, 1987, 1992a, 1992b, 1998) prend part activement à ce débat en voulant apporter des remaniements théoriques majeurs à la théorie freudienne de la séduction. Plus particulièrement, il fait valoir la nécessité de redonner au concept de séduction une signification plus large en accordant une importance accrue à ce qu'il tient pour l'originare en psychanalyse, c'est-à-dire à tout ce qui renverrait à la confrontation de l'enfant au monde des adultes.

La théorie de Laplanche s'intéresse au rôle qui revient à l'autre en tant qu'émetteur de messages énigmatiques ou « compromis » plutôt que sur celui des événements proprement dits (c'est-à-dire sur ce qui correspond à l'événementiel pur et strict tel qu'il peut généralement être conçu dans une perspective où l'on tient compte avant tout de la réalité objective).

En un sens, les travaux de Laplanche font suite à ceux de Ferenczi (1949). En particulier, ils s'inspirent du texte « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant » dans lequel Ferenczi montre que la sexualité de l'adulte (le langage de la passion) fait effraction dans le monde de l'enfant (le langage de la tendresse) en raison du décalage qu'elle instaure en faisant, de façon massive mais insidieuse, irruption dans la relation unissant ces deux protagonistes.

Pour Ferenczi, l'écart qui oppose l'univers de l'enfant à celui de l'adulte crée les conditions nécessaires pour que puissent être générés des traumatismes dont les effets peuvent être durables. En cela, l'adulte peut selon lui générer des traumatismes chez l'enfant à partir du moment où il détient par rapport à lui le pouvoir de lui imposer

ses propres significations, non seulement sur l'événement traumatique lui-même mais aussi sur sa vie dans son ensemble.

La nature et la portée du message énigmatique

Laplanche soutient que la construction analytique se rattache moins à des faits historiques au sens où on l'entend habituellement qu'aux messages, inconscients ou non, qu'ils véhiculeraient. Les événements n'auraient en ce sens pour lui de l'importance que dans la mesure où ils livreraient des messages énigmatiques que le sujet serait appelé à traduire plutôt qu'à interpréter.

Le caractère énigmatique de ce type de message reposerait sur une énigme au double sens où l'émetteur, c'est-à-dire l'adulte, ignorerait la plus grande partie de ce qu'il voudrait dire ou transmettre et où l'enfant à qui il serait adressé ne disposerait pas de moyens suffisants et adéquats pour se représenter ce qui lui serait communiqué. Deux principales conséquences sont associées à ce message. Premièrement, le caractère énigmatique de ce message crée une dissymétrie essentielle et inéluctable entre les deux protagonistes en présence. Deuxièmement, il donne lieu à un décalage qui impose à l'enfant une tâche de maîtrise et de symbolisation qui l'amène à rechercher continuellement des significations et un sens à ce qui lui est ainsi communiqué.

En outre, Laplanche associe à ce message énigmatique une exigence de *traduction* qui, bien qu'étant l'objet d'un travail psychique constant, ne pourrait jamais être complètement intégrée et achevée. Le caractère incomplet de toute traduction laisserait donc toujours, au sens où il l'entend, des restes qui exigeraient un travail pour l'activité symbolisante de l'enfant. C'est d'ailleurs ce phénomène qui donnerait lieu à ce qu'il associe à la séduction généralisée, par opposition à ce qu'il identifie comme étant la séduction restreinte (au sens psychopathologique du terme).

La situation originare

La relation que Laplanche qualifie d'originare, soit celle qui donnerait lieu à la séduction généralisée, n'est pas celle qui relève essentiellement du complexe d'œdipe. Elle n'est pas non plus celle qui renvoie directement à la relation duelle ou anaclitique. En fait, cette relation met en scène deux protagonistes dont les rôles et les fonctions sont à la fois différents et complémentaires.

Le premier de ces protagonistes, c'est-à-dire l'enfant ou bien encore le nourrisson, est décrit par Laplanche comme un individu bio-psychique qui, bien qu'il soit d'emblée ouvert sur le monde qui l'entoure, ne dispose pas de tous les moyens suffisants pour s'y adapter seul. Il y est donc représenté comme un être désadapté et vulnérable qui est incapable d'assurer par lui-même sa propre auto-conservation en dépit de la présence chez lui de mécanismes psychophysiologiques qui visent, en principe, à maintenir l'homéostasie de son organisme. Cet enfant est aussi, sinon davantage désadapté sur le plan sexuel au sens où il ne serait pas suffisamment préparé et équipé pour faire face de façon adéquate et autonome à cet aspect particulier et incontournable de son existence. Le deuxième protagoniste de cette situation est incarné par l'adulte tel qu'il est communément représenté. Il est donc défini en fonction du sens que l'on attribue généralement à ce terme. En même temps, cet adulte est également pour Laplanche caractérisé par la dimension inconsciente et énigmatique de certains des gestes qu'il pose en présence de l'enfant. Il s'agit donc d'un individu qui n'est pas toujours apte à rendre compte de la signification de ses actions et qui, pour cette raison, est susceptible d'émettre plus de messages qu'il ne le croit ou ne le veut.

En somme, Laplanche montre, en poursuivant l'objectif de sortir la théorie de la séduction de l'impasse dans laquelle elle s'est retrouvée selon lui, que Freud a réduit considérablement la portée de la séduction en la limitant à des considérations uniquement pathologiques. Ainsi, il remet en question la nécessité de l'associer

exclusivement à des attentats sexuels perpétrés par des adultes pervers en montrant qu'elle est tout autant, sinon davantage, le résultat du langage de l'adulte, ou plutôt de son incapacité de rendre compte du sens de certains des messages qu'il transmet.

Le point de vue de Stolorow : la théorie de l'intersubjectivité

Stolorow (1978, 1983, 1987) adopte, dans le champ de la psychanalyse un point de vue différent à plus d'un égard. Plus spécifiquement, la théorie qu'il propose se distingue de celles des autres en ne prenant en considération qu'un seul type de réalité, soit une réalité qui a pour particularité essentielle d'être subjective. C'est donc dire que son point de vue s'inscrit dans le mouvement actuel qui s'intéresse surtout à la dimension intersubjective de la relation psychothérapeutique. Cet auteur s'inspire par ailleurs des travaux de Kohut pour faire valoir qu'un des caractères spécifiques du moi est d'intégrer l'ensemble des expériences subjectives dans le Soi. Par conséquent, il met l'accent sur les relations externes (environnement et objets réels) de l'individu pour comprendre comment elles contribuent au maintien ou non de son intégrité et de sa cohésion psychique.

La réalité historique telle qu'elle est par exemple comprise par Spence n'est pas nécessairement niée ou refusée dans son approche même si elle ne fait pas pour lui l'objet d'une attention particulière. En fait, cet auteur porte surtout son attention sur la façon dont la réalité est perçue et ressentie dans l'interaction avec les autres, soit dans l'expérience personnelle qu'elle mettrait nécessairement en jeu en raison de ce qu'il estime être l'inévitable présence de la dimension subjective inhérente à toute relation humaine. La façon dont il conçoit un événement traumatique illustre bien ce qu'il veut signifier par là. Pour lui, une situation est traumatique parce qu'elle crée un état d'angoisse que la personne ne serait pas en mesure de contenir et de surmonter en raison de l'absence de réponses affectives positives de la part des autres. Par exemple, l'absence de préparation due à ce que Stolorow qualifie de « early faulty affect

attunement » serait l'une des causes principales des traumatismes psychologiques. Comme il le souligne,

« Trauma is viewed here not as an event or series of events overwhelming an ill-equipped psychic apparatus. Rather the tendency for affective experiences to create a disorganized (i.e. traumatic) self state is seen to originate from early affect attunement, with a lack of mutual sharing and acceptance of affect states, leading to impaired affect tolerance and inability to use affects as self-signals (Stolorow et coll. 1987, p.72). »

En mettant l'accent sur le Soi et sur tout ce qu'il est susceptible d'expérimenter, Stolorow accorde, lui aussi, une importance moins grande à ce qui entoure la question de la valeur, du rôle ou du statut de la réalité externe. C'est d'ailleurs pourquoi il juge, à l'instar de l'ensemble des auteurs qui se réclament de cette approche, que la réalité réfère avant tout à ce qui est ressenti plutôt qu'à ce qui est observable.

L'hypothèse des reconstructions-écrans

Brenneis (1994, 1998) s'intéresse à la question des facteurs et des conditions susceptibles de favoriser ou non l'apparition de souvenirs anciens, vrais ou faux, dans le contexte d'une psychanalyse. Il oppose en fait deux paradigmes contrastés et divergents dans le but de mieux comprendre l'origine et la portée de tels souvenirs.

Le premier paradigme stipule que la croyance de l'analyste en l'existence de souvenirs refoulés et en la possibilité de les récupérer créent les conditions essentielles pour que soit favorisée leur suggestion. Le deuxième paradigme qu'il évoque expose le point de vue contraire. Il fait plutôt valoir que l'adoption de cette croyance est non seulement utile mais aussi absolument nécessaire pour que de tels souvenirs puissent émerger. Implicitement, le premier de ces paradigmes conduit à l'hypothèse voulant que les souvenirs anciens soient faux, ou du moins, à celle voulant qu'ils soient largement influencés par les présupposés théoriques de l'analyste. Le deuxième

paradigme renvoie à l'idée voulant qu'ils présentent, au contraire, toutes les qualités requises pour être jugés valides, authentiques et incontestables.

En fin de compte, Brenneis (1998) conclut à l'impossibilité de distinguer de façon claire et définitive ce qui est vrai de ce qui est faux. En effet, il affirme après avoir reconnu la difficulté de déterminer où se trouve la vérité entre ces deux paradigmes que :

« Vivid, affectively charged, and apparently genuine presentations of repressed memory do not guarantee authenticity. Similarly, even directly expressed belief and blatantly suggestive questioning do not conclusively invalidate authenticity. We cannot, as yet, discriminate false from genuine recovered memory, either on the basis of process of presentation. »

Brenneis fait également remarquer que la suggestion est un aspect inhérent à tout processus psychothérapeutique en expliquant qu'elle peut prendre plusieurs formes le long d'un continuum. Ainsi, il considère que les différents visages qu'elle peut prendre sont susceptibles de varier considérablement d'une situation à une autre en fonction des circonstances rencontrées et des problématiques examinées. Dans sa forme la plus subtile et la plus inoffensive, la suggestion amènerait l'analyste à exercer une influence sur les attentes et les croyances du patient. Par exemple, elle aurait pour conséquence de l'amener à laisser sous-entendre au patient que la libre association est utile pour accéder au noyau pathogène de ses symptômes ou que des significations et des perspectives nouvelles peuvent être trouvées à tout ce qu'il pense ou ressent. Toutefois, la suggestion pourrait prendre parfois une forme moins banale et plus néfaste. Ce serait notamment le cas lorsque qu'elle apparaît sous forme de questions détournées, d'hypothèses provisoires ou de biais implicites qui conduisent progressivement le patient à croire, malgré lui, qu'il est possible de récupérer l'essentiel des expériences rattachées à ses souvenirs infantiles refoulés. Par ailleurs, Brenneis fait valoir qu'en adoptant une attitude qui est à la fois autoritaire et

suggestive l'analyste s'expose inévitablement au risque d'agir un contre-transfert inadéquat qui non seulement contrevient au rôle qu'il doit en principe adopter dans l'exercice de ses fonctions mais aussi peut être jugé comme étant préjudiciable au patient.

Finalement, Brenneis (1996, 1999) expose l'idée selon laquelle la « vérité narrative » contenue dans certains souvenirs (ou reconstructions) pourrait renvoyer plutôt au présent de la situation psychothérapeutique qu'au passé du patient. Autrement dit, il soutient que les souvenirs à caractère traumatique, notamment les souvenirs d'abus, de négligence ou de trahison, pourraient mieux s'expliquer, dans certains cas du moins, en analysant les conditions actuelles d'une situation psychothérapeutique qu'en invoquant des faits ou des événements précis remontant à des périodes antérieures de la vie du patient.

Good (1998) considère lui aussi cette hypothèse en proposant que de tels souvenirs puissent représenter ce qu'il nomme des « screen reconstructions », c'est-à-dire des reconstructions dont la fonction essentielle serait de masquer les aspects difficiles et menaçants d'une expérience psychothérapeutique. De tels souvenirs correspondraient davantage selon lui à un moyen de défense utilisé en réaction aux aspects conflictuels propres au transfert du patient ou au contre-transfert de l'analyste qu'à de véritables souvenirs. En cela, il propose, à l'instar de Breinnes, que l'analyse peut, dans certaines circonstances, conduire à une construction que l'analyste et le patient trouvent tous les deux convaincantes et valides bien qu'elle puisse, en réalité, être fausse au sens où elle serait le résultat d'un écran (*screen function*) dont la caractéristique principale serait de dissimuler ou de falsifier la réalité.

Les facteurs qui contribuent le plus à la formation des « screen reconstructions » sont selon Good (1998) les suivants : le caractère régressif de la situation analytique ; les injonctions du surmoi du patient de se rappeler ; le désir du patient de se remémorer ce qui est véritablement advenu dans son passé ; l'influence de la suggestion directe ou

indirecte de l'analyste ; l'identification défensive du patient à son analyste et l'orientation théorique de l'analyste face à la possibilité d'accéder à une reconstruction ou non dans la psychothérapie.

L'analogie avec les points de vue d'Adler et de Jung

Ce dernier point de vue n'est pas complètement nouveau puisqu'il rappelle celui que deux dissidents importants de Freud, soit Jung et Adler, ont mis de l'avant. En effet, ces deux auteurs ont, eux aussi, élaboré des points de vue qui, tout en s'opposant à la thèse initiale de Freud voulant qu'il soit possible d'accéder dans leur intégralité aux souvenirs d'événement pathogènes, s'apparentent au point de vue plus moderne de ceux qui en contestent maintenant le bien-fondé.

Pour Adler, l'analyse des souvenirs anciens ou des souvenirs-écrans constitue un moyen utile et efficace de rendre compte de l'attitude fondamentale et actuelle d'un individu face à la vie et de la perception qu'il en a, soit de ce qu'il appelle le « *personal life style* » (1931, 1937).

Par ailleurs, Adler insiste sur le caractère essentiellement révélateur (*revealing*) et actuel des souvenirs. Ainsi, il croit qu'en se remémorant un souvenir plutôt qu'un autre, un individu sélectionne parmi les événements, fantasmés ou réels, de son passé ceux qui sont les plus susceptibles d'avoir un lien avec l'état psychologique dans lequel il se retrouve au moment de les révéler. En somme, les premiers souvenirs sont, comme il le souligne :

« [...] the reminders he carries about with him of his own limits and of the meaning of circumstances... (They serve as) a story he repeats to himself to warn him or comfort him, to keep him concentrated on his goal, to prepare him, by mean of past experiences, to meet the future with an already tested style of action (Adler, 1931, p. 73). »

De son côté, Jung recourt au concept de fantasmes rétroactifs (*Zurückphantasieren*) pour expliquer en quoi et comment les souvenirs d'adultes pourraient représenter autant d'expressions symboliques de leurs problèmes actuels. En d'autres mots, il croit que ces fantasmes constituent avant tout un moyen de fuir dans un passé imaginaire ce qui appartient plutôt à la réalité du temps présent. De la même façon, les souvenirs sont pour lui, à l'instar d'autres phénomènes rencontrés en psychanalyse, le reflet fidèle d'un déplacement temporel, au sens où ils peuvent être compris comme le signe de la rétroactivité.

Le caractère imprécis et incomplet des moyens de corroboration et des preuves utilisées dans les rapports d'abus sexuels et physiques

Selon Breinnes (2000), un examen attentif de la littérature fait état de plusieurs lacunes dans les rapports d'allégation d'abus sexuels ou physiques. En particulier, il estime qu'il n'est pas rare de constater que les moyens de corroboration des souvenirs retrouvés n'offrent pas les preuves nécessaires et requises pour obtenir une confirmation définitive et irrécusable des faits et des événements rappelés (Bonaparte, 1945; Herman et Schatzow, 1987; Brenner, 1994, 1996; Massie et Szajnberg, 1997; Viederman, 1995). De même, Breinnes soutient que les preuves sur lesquelles se basent de tels rapports sont souvent superficielles ou incomplètes à partir du moment où elles reposeraient sur des méthodes de cueillette qui seraient souvent critiquables en raison du caractère problématique des circonstances dans lesquelles elles seraient obtenues.

En revanche, Breinnes croit que l'on retrouve dans la littérature des rapports (Nash, 1994; Williams, 1995) qui satisfont aux exigences d'une corroboration indépendante tout en recourant à des moyens de vérification plus rigoureux. Toutefois, il fait remarquer que ces rapports ne présentent généralement pas les mêmes particularités cliniques et historiques que ceux qui caractérisent normalement les cas où sont justement rapportés des abus sexuels ou physiques subis pendant l'enfance.

De son côté, Spence (2000, 2001a, 2001b) s'emploie à montrer le caractère souvent anecdotique et incomplet des études de cas présentées dans la littérature psychanalytique. En particulier, il fait remarquer que l'absence de corroboration externe et indépendante souvent observée dans de tels rapports peut compromettre considérablement la fiabilité et la portée des souvenirs sur lesquels il reposent (2001a). Tout aussi important est le fait que cette absence de corroboration contribue selon lui à passer sous silence un ensemble d'observations et de considérations cliniques qui pourraient, en principe, si elles étaient prises en considération, amener à des innovations théoriques importantes ou encore à des révisions de prémisses théoriques déjà établies.

De plus, Spence soutient que cette absence de corroboration aurait pour effet de substituer à des histoires qui se seraient véritablement produites, d'autres qui, bien que tout aussi plausibles et probables, ne seraient pas, dans les faits authentiques et véritables. Spence croit également que des omissions et des erreurs surviennent inévitablement au moment de la transformation des notes évolutives en histoire de cas et que tout espoir d'en rendre compte avec une totale objectivité est pour cette raison compromis (Spence, 2000).

En somme, Spence (2001b) critique ouvertement la façon traditionnelle de rendre compte des histoires de cas. D'un côté, il déplore le fait qu'elles omettent souvent de présenter le contexte général dans lequel apparaissent les éléments importants du traitement sur lesquels elles se basent, De l'autre, il soutient que l'essentiel sur lequel une véritable compréhension clinique pourrait s'étayer reste inaccessible au lecteur dans la plupart des cas.

Conclusion

Ce survol de la littérature psychanalytique a permis de mettre en lumière un certain nombre de points dont les principaux suivent. La question de savoir si les

individus ont la capacité ou non de déterminer, de manière consciente, la nature des rapports qu'ils entretiennent avec leur passé ou encore celle de savoir s'il est pertinent, d'un point de vue psychanalytique, de se consacrer à cette question a de tout temps été au cœur des préoccupations cliniques et théoriques des psychanalystes. La théorie classique, soit celle qui se base sur la construction fidèle du passé, n'a pas à ce jour été mise totalement de côté bien qu'elle ne reçoive certainement plus une adhésion aussi complète et inconditionnelle qu'autrefois.

Les autres points de vue discutés enrichissent tous par leur contribution l'étude de cette problématique sans pour autant apporter les arguments nécessaires pour réfuter les fondements sur lesquels se base la précédente. Ils contribuent donc à élargir le débat sans pour autant le clore.

L'hypothèse stipulant que les souvenirs doivent être compris avant tout comme la représentation de préoccupations actuelles plutôt que passées soulève encore beaucoup de questions bien qu'elle ne soit pas si nouvelle. Pour l'essentiel, cette hypothèse stipule que le contenu d'un souvenir correspond moins à des événements du passé qu'à ce qui, dans le contexte d'un suivi psychothérapeutique, se rapporte aux aspects particuliers de son déroulement que le sujet ne peut, pour diverses raisons, non seulement reconnaître et élaborer mais aussi et surtout communiquer au clinicien sous une forme consciente et délibérée.

Notons enfin qu'il peut être justifié et pertinent, compte tenu de ce que nous savons actuellement, de comparer la contribution de la psychanalyse à celle de disciplines voisines pour préciser les points d'accord et de désaccord entre elles. D'un côté, il peut être intéressant d'approfondir cette question pour mieux délimiter l'influence réciproque qu'elles peuvent avoir les unes sur les autres. De l'autre, il peut également être souhaitable de mettre au point des dispositifs de recherche différents, comme celui qui sera utilisé dans la troisième partie, pour poursuivre la recherche et la réflexion

sur ce sujet.

3. LA CONTRIBUTION DE LA PSYCHOLOGIE ET DE LA PSYCHIATRIE : ÉTAT DES CONNAISSANCES ACTUELLES

Dans le domaine de la recherche psychologique et psychiatrique, trois principaux types d'études ont été entrepris jusqu'à maintenant pour répondre aux questions soulevées par la problématique des premiers souvenirs en général et par celle de leur rapport avec le processus psychothérapeutique en particulier. Le premier type d'études renvoie aux divers travaux à caractère clinique et empirique destinés à évaluer la vraisemblance et l'authenticité des souvenirs traumatiques récupérés dans le contexte psychothérapeutique. Le deuxième type est axé sur l'étude des facteurs, tant internes (psychologiques) qu'externes (environnementaux), susceptibles d'influencer tant le processus mnésique que la formation de faux souvenirs. Le dernier type d'études porte plus spécifiquement sur le rôle que peuvent jouer, ou plutôt joueraient les premiers souvenirs dans la situation psychothérapeutique, c'est-à-dire qu'il s'intéresse de façon encore plus directe à la manière dont ils peuvent être examinés et compris dans ce contexte. Ce dernier type d'études est plus préoccupé que les autres par la question de l'utilité des premiers souvenirs et de leur fonction psychothérapeutique et moins par celle qui traite de leur authenticité et de leur objectivité.

3.1 LA PROBLÉMATIQUE DE LA VALEUR ACCORDEE AUX SOUVENIRS RECUPERES DANS LE CONTEXTE PSYCHOTHERAPEUTIQUE SELON LE POINT DE VUE DE LA PSYCHOLOGIE ET DE LA PSYCHIATRIE

Comme nous l'avons fait remarquer précédemment, la problématique qui entoure le rôle joué par les souvenirs dans le contexte psychothérapeutique a de tout temps occupé une place déterminante. Mais plus encore, elle est depuis toujours, comme nous le verrons, au cœur d'une polémique liée à la croyance selon laquelle il

est à la fois nécessaire et possible de récupérer les souvenirs de véritables agressions (ou d'abus tant physiques que sexuels) pour comprendre l'origine d'affections psychopathologiques diverses. Rappelons aussi que cette problématique met en relief, d'un point de vue strictement historique, le fait que Freud ait très bien pu convaincre plusieurs psychothérapeutes, psychanalystes ou non, de ce dont il doutait lui-même et que son influence ait pu, en ce sens, être à l'image des doutes qu'il a lui-même pu entretenir au sujet de cette question.

La croyance a voulu qu'il soit possible pour tout individu doté de facultés mnésiques intactes de récupérer dans leur forme originale les souvenirs, traumatiques ou non, de leur vie passée (Greenacre, 1953a, 1953b; Rosen, 1955; Blum, 1983; Richards, 1988; Person et Klar, 1994) jusqu'au moment où un certain scepticisme est apparu autour de cette question.

Le scepticisme dont il est question ici a refait surface lorsque des enjeux juridiques ont donné lieu, à partir du début des années 90, à un débat qui a opposé, comme nous l'avons déjà noté, les tenants de deux positions adverses, soit les tenants de la position des faux souvenirs et ceux des souvenirs retrouvés. Deux principales questions se sont retrouvées au cœur de ce débat. La première relève de l'évaluation des preuves et des moyens utilisés pour valider le bien-fondé et la véracité des souvenirs apparaissant au cours d'un processus psychothérapeutique. La deuxième réfère à un autre problème d'importance, soit à celui de l'authenticité et de l'objectivité des souvenirs directement reliés à ce que l'on estime être des abus sexuels et physiques perpétrés pendant l'enfance.

Les tenants des souvenirs retrouvés défendent le postulat selon lequel il est possible de récupérer, de façon aussi objective que fiable, des souvenirs anciens issus d'expériences traumatiques (Alpert, 1994; Brenner, 1994, 1996; Person et Klar, 1994; Viederman, 1995; Friedman, 1997). De plus, ils établissent un lien de cause à effet entre le refoulement d'événements traumatiques spécifiques et le développement

ultérieur de difficultés psychologiques, conformément à des préceptes et des principes qui s'apparentent étroitement à ceux qui caractérisaient autrefois la toute première théorie psychanalytique des névroses (théorie de la séduction que nous avons présentée précédemment). Par ailleurs, les auteurs (Terr, 1994; Van der Kolk, 1995; Freyd, 1996; Whitfield, 1995) qui défendent ce point de vue soutiennent l'idée suivant laquelle les événements à caractère traumatique sont enregistrés grâce à des processus mnésiques qui rendent difficiles leur encodage et leur récupération sous forme verbale en raison des mécanismes de défense qu'ils mobiliseraient (en particulier, celui de la dissociation mentale).

Leurs adversaires, c'est-à-dire les tenants de la position des faux souvenirs (*false memory syndrome*), contestent les bases sur lesquelles repose l'hypothèse voulant qu'il existe une relation entre le refoulement d'événements traumatiques spécifiques et le développement ultérieur de difficultés psychologiques. De même, ils expriment des doutes importants concernant l'authenticité des allégations et des accusations qui résultent habituellement des souvenirs associés à de soi-disant événements traumatiques (Ganaway, 1989; Loftus, 1993; Nash, 1994; Good, 1994, 1998; Brenneis, 1996, 1997, 1999). Premièrement, ils estiment que les preuves sur lesquelles les tenants des souvenirs retrouvés se basent souffrent généralement, sinon presque toujours, de ne pas s'appuyer sur des données suffisamment fiables et convaincantes. Deuxièmement, ils jugent qu'aucune preuve tangible et irréfutable ne peut être obtenue à moins d'avoir accès à une corroboration externe et indépendante (ex. confirmation par des membres de la famille ou par des proches, résultats d'examens médicaux ou autres, etc.) qui puisse, elle-même, faire l'objet d'une vérification neutre et impartiale. Enfin, ces auteurs s'appuient, sur le plan de la recherche, sur un vaste ensemble de données et de théories qui contribuent à mettre en doute le bien-fondé de toute prétention voulant qu'il soit possible, selon d'autres auteurs, de récupérer intégralement de tels souvenirs (Alpert, 1994; Brenner, 1994, 1996; Person et Klar, 1994; Viederman, 1995; Friedman, 1997). Plus exactement, ils

se basent sur des études contemporaines qui suggèrent que de faux souvenirs sont souvent observés chez des sujets qui sont, malgré eux, victimes de l'influence d'autrui et qu'ils peuvent même être facilement implantés à l'aide de différents moyens (Loftus, 1993).

Les arguments en faveur de la position des souvenirs retrouvés

Les arguments mis de l'avant par les tenants des souvenirs retrouvés pour défendre leur point de vue sont de deux types. Les premiers arguments reposent sur des études récentes qui associent à la dissociation (comprise autant comme un état que comme un processus) la présence de traumatismes psychiques anciens et refoulés (Van der Kolk, 1987; Spiegel, Hunt et Dondershine, 1988; Braun, 1990; Davies et Frawley, 1991a). Les seconds arguments se basent sur le postulat selon lequel les souvenirs d'événements traumatiques ne peuvent être récupérés que dans un contexte où prédomine une forme spécifique d'apprentissage et de rappel, soit dans un contexte qui rappellerait celui qui aurait vu naître les premières manifestations des symptômes auxquels ils donneraient en principe lieu.

Le concept de dissociation

Depuis les quinze dernières années, des études montrent que les victimes d'événements traumatiques altèrent involontairement leur état de conscience en recourant à la dissociation pour se protéger contre le caractère menaçant que pourrait susciter chez eux leur rappel éventuel (Kluft, 1987; Braun, 1990; Davies et Frawley, 1991, 1994; Spiegel et Cardena, 1991). Plus exactement, les résultats de ces études soutiennent que la dissociation, sous ses diverses formes, s'observe principalement, voire exclusivement, chez des personnes qui ont vécu d'importants traumatismes au moment de l'enfance. Certains, dont Van der Kolk et Kadish (1987), affirment même que l'on doit systématiquement conclure à un tel phénomène à moins que des indices

montrent qu'il s'agit plutôt des conséquences d'un traumatisme crânien. De la même façon, Davies et Frawley (1991) croient que la dissociation est plus que tout autre phénomène clinique inhérente à la structure et à l'organisation psychologique de patients ayant été victimes d'abus sexuels.

Dès la fin du 19^e siècle, Janet (1889) explique plusieurs symptômes névrotiques, en particulier les symptômes hystériques, à partir du processus dissociatif et de ses effets sur le fonctionnement psychique (en postulant notamment la dissociation mentale comme mécanisme essentiel de toute forme de pathologie névrotique). Il s'oppose ainsi à Freud qui, contrairement à lui, faisait plutôt référence, pendant cette période, au mécanisme de refoulement pour les expliquer et pour les traiter. En Amérique, vers la même époque, James (1890) s'est lui aussi intéressé à ce phénomène psychologique en montrant qu'il occupait une place déterminante dans l'apparition d'un bon nombre de manifestations psychopathologiques. Prince (1906), un psychiatre américain très influent de son époque a, quant à lui, montré, en publiant au début du siècle le célèbre cas de « Miss Beauchamps », que les manifestations cliniques de la dissociation constituent de véritables entraves au bon fonctionnement psychologique de tout individu. Plus récemment, Ross (1989) a écrit au sujet de l'histoire de ce phénomène et des principales spéculations à la fois théoriques et cliniques qui l'ont entouré jusqu'à présent.

La dissociation recouvre plusieurs phénomènes cliniques. Toutefois, il reste que dans son acception la plus générale, elle fait référence à un mécanisme qui a pour résultat principal de nuire à la cohésion mentale en altérant la fonction intégrative de l'identité. C'est elle qui expliquerait notamment pourquoi certains contenus idéationnels et émotionnels ne seraient accessibles qu'à la condition où ils s'exprimeraient sous une forme altérée de conscience. De la même façon, ce sont les mécanismes qu'elle mettrait en jeu qui expliqueraient pourquoi certaines personnes seraient plus facilement hypnotisables que d'autres ou encore pourquoi certaines

personnes seraient plus susceptibles que d'autres de se prêter au jeu de l'auto-suggestion (ou encore à celui de l'auto-hypnose) et à celui de ses multiples influences.

Par ailleurs, la dissociation figure parmi le vaste ensemble de mécanismes de défense dont le moi dispose pour se protéger. En effet, elle constitue pour Perry (DMRS, 1991) un moyen de défense psychologique que le moi peut utiliser pour exprimer sous une forme altérée de conscience des désirs ou des affects jugés répréhensibles ou menaçants. De plus, les manifestations cliniques de la dissociation seraient, toujours selon cet auteur, plus facilement détectables que celles que l'on associe généralement au refoulement, tant par le clinicien que par le patient lui-même, en raison notamment de leur caractère plus facilement observable. Par exemple, elles seraient manifestes dans des situations où l'on observe des phénomènes comme celui du somnambulisme et celui de la *belle indifférence*. Elles seraient aussi typiques des états amnésiques, des transes et de certaines réactions physiologiques, en apparence sans signification psychologique particulière, que l'on observe communément chez toute personne psychologiquement saine ou non (bâillement, maux de tête, etc.).

Récemment, Van der Kolk et coll. (1996) ont distingué trois types de dissociation. Le premier type de dissociation auquel ils réfèrent désigne ce qu'ils nomment la dissociation primaire. Celui-ci correspondrait essentiellement au clivage d'éléments somesthésiques et il surviendrait le plus souvent en réaction à une expérience de menace physique ou psychique importante. La personne qui en serait affectée présenterait notamment, de façon simultanée, un état altéré de conscience et une incapacité d'inscrire la totalité de l'expérience vécue dans sa mémoire.

Le deuxième type de dissociation renverrait à un degré plus sévère d'altération de la conscience. Il serait à l'origine d'états psychologiques comme celui de la déréalisation et celui de la dépersonnalisation. De plus, il serait généralement compris comme étant le résultat d'une séparation entre la partie observatrice et la partie active du moi. Par exemple, ce deuxième type de dissociation surviendrait lorsqu'une

personne aurait la sensation subjective de ne plus être elle-même (sentiment d'étrangeté) ou bien celle de ne plus reconnaître l'environnement dans lequel elle évolue habituellement.

Le troisième type de dissociation serait, quant à lui, nettement plus pathologique et problématique que les deux précédents. Il serait typique de l'enfant qui développe, suite à un événement traumatique, des états complexes et distincts du moi dont les motivations et les destins seraient indépendants. En d'autres mots, il référerait littéralement à ce que l'on observe habituellement chez les patients qui présentent les symptômes d'un trouble dissociatif de l'identité et qu'il est, par conséquent, maintenant convenu d'associer, dans la littérature, à des manifestations cliniques plutôt rares et surtout très spectaculaires (DSM-IV, 1994).

La notion d'apprentissage dépendant du contexte (state-dependant learning)

Des chercheurs recourent au principe d'apprentissage dépendant du contexte (*state-dependant learning*) pour établir un lien entre les circonstances spécifiques qui entourent un événement traumatique et les conditions de son rappel subséquent (Van der Kolk et Van der Hart, 1989, 1991; Kluft, 1987; Braun, 1990). D'une part, ces chercheurs proposent l'idée voulant que des phénomènes psychiques récurrents comme les rêves traumatiques, les « flashbacks » et les comportements stéréotypés trahissent la présence de souvenirs traumatiques enfouis en favorisant l'expression de contenus propres à la mémoire implicite. D'autre part, ces derniers soutiennent que les expériences à caractère traumatique ont pour conséquence de causer deux principaux effets dont les manifestations cliniques sont les suivantes. Le premier de ces effets serait celui d'entraîner des réactions défensives qui rendraient leur encodage sous forme verbale plus difficile, voire impossible (Van der Kolk, 1987; Van der Kolk et Van der Hart, 1989, 1991; Davies et Frawley, 1994; Siegel, 1995). Le deuxième serait celui de produire un ensemble de traces mnésiques plus ou moins symbolisées dont la

caractéristique essentielle serait, sur le plan psychothérapeutique, de ne pouvoir être récupérées que dans des états altérés de conscience, soit dans des états généralement observés chez des personnes présentant les manifestations cliniques des troubles dissociatifs (Davies et Frawley, 1994, p.28; Van der Kolk et Van der Hart, 1991). En conséquence, le point de vue que ces auteurs défendent fait valoir que l'information qui serait en temps normal encodée de façon verbale (linguistique) serait, dans de telles circonstances (situation dominée par la participation ou l'exposition à un ou des événements traumatiques) enregistrée de manière non-verbale ou plutôt de façon sensori-motrice (enregistrement visuel, somatique et comportemental). La remémoration de ces événements traumatiques ne serait possible que lorsque la personne se retrouverait dans un état ou un contexte comparable à celui qui aurait prévalu au moment de l'événement original, soit que dans un état présentant des particularités en plusieurs points similaires à celles qui auraient prévalu au moment de la situation qui lui aurait ensuite donné naissance (Van der Kolk et Van der Hart, 1989, 1991; Kluft, 1987; Braun, 1990).

Les arguments en faveur de la position des faux souvenirs

Par opposition, les tenants de la position des faux souvenirs font appel à des explications et à des arguments différents pour défendre leur point de vue. Le premier des arguments qu'ils évoquent se rapporte à un ensemble de travaux qui s'intéressent tout particulièrement à des traits de personnalité qui seraient liés à la suggestibilité et que l'on observerait chez certains individus en particulier. Le deuxième renvoie à l'ensemble des facteurs psychologiques susceptibles d'influencer autant la formation que le rappel des souvenirs. Le dernier argument auquel ils recourent a trait aux différentes critiques qu'ils font dans le but de mettre en évidence ce qu'ils estiment être le caractère souvent imprécis et incomplet des moyens de corroboration et des preuves utilisées dans plusieurs rapports d'abus sexuels et physiques.

Les traits de personnalité liés à la suggestibilité

Les travaux contemporains qui se sont consacrés à l'étude du phénomène de la suggestibilité ne corroborent pas tous l'hypothèse voulant qu'il existe un lien de cause à effet entre le recours au mécanisme de la dissociation et la présence d'événements traumatiques anciens. En effet, les résultats de plusieurs d'entre eux ont pour conséquence de nous prémunir contre le risque de conclure trop rapidement au caractère pathologique que les tenants de la position des souvenirs retrouvés associent aux états et aux symptômes dissociatifs.

Ces résultats indiquent que certains individus, soit environ 5% de la population générale, peuvent présenter, à certaines occasions et dans certains contextes, des symptômes dissociatifs uniquement en raison de certaines de leurs facultés ou de leurs prédispositions cognitives (Wilson et Barber, 1983, Rauschenberger et Lynn, 1995). Premièrement, ils montrent que ces individus obtiennent des scores plus élevés aux échelles de mesure de susceptibilité hypnotique (*fantasy proneness*) que les gens normaux et qu'ils présentent une capacité exceptionnelle d'entretenir en parallèle des états de conscience séparés et distincts. Deuxièmement, ils indiquent que ces individus sont dotés d'une grande faculté à combiner au contenu de leur imagination celui de leur perception. Enfin, ils indiquent qu'ils ont tendance à rapporter une grande variété de phénomènes (par exemple, voyages astraux, vie antérieure, souvenirs remontant à la naissance ou au premier anniversaire, changement d'identité, etc.) dont l'une des particularités essentielles serait d'être plus invraisemblables et improbables les uns que les autres (Bliss, 1980; Wilson et Barber, 1983; Spanos, Burgess et Burgess, 1994). Plusieurs appellations ont jusqu'à maintenant été retenues dans le but de mieux décrire les caractéristiques propres aux personnes qui présenteraient les caractéristiques de cette condition psychologique particulière. Spiegel (1974), propose le terme de « *Grade 5 individuals* » pour identifier toutes les personnes qui seraient de façon inhabituelle suggestibles et facilement hypnotisables. Bliss (1980) préfère utiliser celui

de « *hypnotic virtuoso* » pour rendre compte du même phénomène. D'autres encore retiennent la désignation de « *fantasy prone individuals* » pour décrire ces individus (Laurence et Perry, 1981, 1983; Wilson et Barber, 1983, Lynn et Rhue, 1988; Rauschenberger et Lynn, 1995).

3.2 LES TRAVAUX CONSACRES A L'ETUDE DES FACTEURS INFLUENÇANT LA FORMATION DES SOUVENIRS

Des recherches contemporaines menées dans le domaine de la psychologie cognitive (Loftus et Loftus, 1980; Loftus, 1993; Kihlstrom et Harackiewicz, 1987; Kihlstrom, 1994a, 1994b) mettent en évidence la nécessité de remettre en question la notion d'une mémoire statique et immuable. D'une part, ces études soutiennent l'hypothèse selon laquelle la conservation et la récupération de traces mnésiques ayant fait l'objet d'un oubli plus ou moins long dans le temps est le résultat d'un processus dynamique qui dépend notamment du contexte dans lequel elles se sont d'abord inscrites. D'autre part, les résultats de ces études montrent que les croyances de l'analyste, dont celles voulant que des souvenirs enfouis soient récupérables dans leur forme originelle, contribuent à transformer le contenu de la mémoire ou à fabriquer de faux souvenirs en raison de leur caractère hautement suggestif.

Les facteurs influençant la formation des souvenirs

Deux types d'influence liés à ces résultats de recherche ont fait jusqu'à maintenant l'objet d'une attention particulière. Le premier renvoie aux effets qu'exercerait l'influence sociale. Le deuxième se rapporte à ce que l'on désigne dans la littérature par le terme d'informations trompeuses (*misleading information*).

Le rôle de l'influence sociale

L'effet de l'influence sociale sur la formation des souvenirs a été mis en évidence en montrant que cette dernière peut accroître de façon significative l'incertitude entourant leur fiabilité (Loftus et Pickrell, 1995). En fait, les études qui se sont penchées jusqu'à maintenant sur cela se sont intéressées autant aux conditions prédisposant les personnes à accepter et à croire de fausses mémoires autobiographiques qu'à toutes celles qui les amènent à les transformer en certitude (Ceci et coll., 1994; Hyman et coll., 1995; Hyman et Pentland, 1996). Dans l'ensemble, les conclusions qu'elles permettent de tirer sont de deux principaux types. Selon les premières, l'établissement d'un lien étroit avec une figure d'autorité combinée à la recherche d'un soutien psychologique clairement reconnu représente un important facteur d'influence. Les secondes mettent en évidence le fait que les processus laissant libre cours à la pensée tout en restreignant l'usage du sens critique, comme ceux que l'on associe généralement au processus psychothérapeutique, constituent un autre facteur d'influence en favorisant la suggestibilité.

Le rôle des informations trompeuses

Des sujets peuvent se souvenir de façon inexacte de détails reliés à une situation fictive (soit une situation inventée de toutes pièces par des expérimentateurs) avec un haut degré de certitude et de précision lorsqu'ils sont conduits à le faire en recevant des informations fausses et mensongères.

Loftus et Pickrell (1995) ont illustré ce phénomène dans une étude en démontrant l'effet que peuvent avoir des informations erronées (*misleading post-event information*) sur le rappel et la création de faux souvenirs. Pour bien comprendre ce phénomène, il importe de décrire maintenant les principales étapes de cette étude ainsi que ses principaux résultats.

Dans un premier temps, ces auteurs ont demandé à des sujets adultes ($N=24$) de se souvenir de quatre (4) événements. L'un de ces événements était délibérément inventé par eux pour induire les sujets en erreur. Il s'agit essentiellement d'une situation pendant laquelle le sujet aurait, pendant son enfance, été perdu dans un centre commercial. Les trois autres événements présentés aux sujets auraient, quant à eux, tous véritablement eu lieu pendant leur enfance, soit entre l'âge de 4 et 6 ans, d'après leurs proches à qui les expérimentateurs se sont adressés au préalable pour en connaître les détails. Ces événements correspondent donc tous à des faits de la réalité dont le sujet aurait été témoin pendant les premières années de sa vie. Les sujets ont ensuite été interviewés à deux reprises à l'intérieur d'un délai de deux semaines. Pendant chacune de ces entrevues, ils devaient évaluer la clarté de leurs souvenirs et le degré de leur conviction face à leur véracité probable. Les résultats indiquent que 68 % des sujets se sont rappelés uniquement des événements vrais et que près de 75 % des sujets n'ont pas été influencés, aussi bien lors de la première entrevue que de la deuxième, par l'induction de fausses informations de la part des expérimentateurs. Toutefois, les résultats de cette étude montrent aussi que 19 % des sujets ont prétendu se rappeler l'événement faux, ce qui tend à démontrer, selon les auteurs, que la mémoire peut être influencée par la suggestion.

Deux études de Hyman et coll. (1995, 2001) ont mis en évidence le même phénomène en montrant que des sujets adultes (étudiants de collège) peuvent fabriquer de faux souvenirs se rapportant à leur enfance suite à l'obtention d'informations erronées (*misleading information*). Dans la première de ces expériences, les sujets ($N=20$) avaient pour tâche de se rappeler deux types d'événements. Le premier avait été fourni par les parents des sujets (événements vécus par les sujets au moment de leur enfance) alors que le second correspondait à un événement créé de toute pièce par les expérimentateurs (une hospitalisation que le sujet aurait subie pour une infection à l'oreille ou encore une fête d'enfants pendant laquelle le sujet mange de la pizza en compagnie d'un clown) pour les induire en erreur. Dans un cas comme dans l'autre, les

expérimentateurs insistaient pour dire que tous les événements, les vrais comme les faux, étaient survenus à la même période de leur vie.

La deuxième étude comporte deux expérimentations qui corroborent toutes les deux les résultats de la précédente. En outre, elle en élargit la portée en recourant à un plus grand nombre de sujets (N=51) et en variant l'âge pendant lequel l'événement faux (renverser un pichet de *punch* sur les parents de la mariée lors d'une réception de mariage) serait survenu. Dans la première expérimentation, 20 % des sujets rapportent se souvenir de l'événement faux après avoir été informés que leurs parents en avaient confirmé l'authenticité et l'exactitude. Certains d'entre eux ajoutent même des détails que les expérimentateurs ne leur fournissent pas. Dans la deuxième expérimentation, 25 % des sujets se rappellent l'événement inventé. Les sujets ayant discuté de l'événement en question pendant la première entrevue étaient aussi plus susceptibles de fabriquer de faux souvenirs que les autres. Encore là, les résultats tendent à démontrer que la mémoire peut être influencée par la suggestion.

En conclusion, les connaissances acquises à ce jour dans le domaine de la psychologie cognitive indiquent, pour une large part, que la mémoire est encline aux erreurs et aux distorsions en faisant l'objet de multiples interprétations ou transformations d'événements, réels ou fictifs, remontant au passé. De même, bon nombre de recherches destinées à étudier le lien entre la suggestibilité et la mémoire soutiennent que cette dernière prête le flanc à la reconstruction et à l'imperfection et qu'elle peut facilement, pour cette raison, être influencée et transformée. D'un côté, ces études indiquent que la confabulation, la fantaisie et la suggestion peuvent contribuer à combler les manques qu'elle présente et que des sujets peuvent être amenés malgré eux à croire qu'ils ont vécu, ont été témoins ou ont expérimenté des événements qui n'ont jamais eu lieu. De l'autre, ces recherches montrent que des souvenirs fictifs peuvent non seulement être soutenus avec conviction mais aussi décrits avec précision.

La mémoire d'événements à caractère traumatique : les données conduisant à l'hypothèse d'une amélioration plutôt qu'une détérioration de la mémoire

Le principe selon lequel on observe nécessairement une détérioration de la mémoire à partir du moment où elle est associée à des événements traumatiques ne reçoit pas l'adhésion de tous. Bien au contraire, ce principe fait l'objet d'une contestation qui trouve, elle aussi, des appuis dans des résultats d'études récentes.

Une hypothèse veut qu'il soit plutôt facile et commun de conserver les traces mnésiques de situations particulièrement difficiles du point de vue émotif. En effet, des travaux récents à caractère expérimental indiquent qu'il serait plus réaliste de penser que la mémoire est améliorée dans les situations qui présentent de hauts niveaux de stress et d'émotion. De la même façon, ces travaux contribuent à montrer que la mémoire d'événements traumatiques est plus durable et plus facilement récupérable que celle d'événements qui n'ont pas ce caractère particulier. De tels événements seraient autrement dit présents à la mémoire de façon tout aussi précise, voire plus exacte, que des événements dont l'intensité émotive ou affective ne présenterait pas cette qualité (Koss, Tromp et Tharan, 1995).

Différentes études ont été menées jusqu'à maintenant pour valider cette hypothèse, tant auprès d'enfants que d'adultes. En général, ces études visent à évaluer la mémoire d'événements authentiques dont on a pu garder la trace avec certitude après plusieurs années. Par exemple, Jones et Krugman (1986) rapportent le cas d'un sujet dont le souvenir d'avoir été kidnappé à l'âge de trois ans a pu être corroboré après que son assaillant ait reconnu son crime plusieurs années plus tard. De son côté, Terr (1988) a interviewé un groupe d'enfants au sujet d'histoires traumatiques qu'ils auraient vécu, selon leurs proches, avant l'âge de cinq ans. De cette manière, il a pu montrer que les enfants dont l'événement en question se serait produit peu après leur deuxième anniversaire de naissance, soit à un très bas âge, pouvaient en fournir un rapport fragmentaire mais précis. D'autres études encore indiquent que de très jeunes

enfants examinés dans une salle d'urgence suite à un accident fournissent des comptes-rendus détaillés et précis de ce qu'ils ont vécu à cette occasion, tant immédiatement après que six mois plus tard (Howe et coll., 1994; Peterson, 1996).

3.3 LES ETUDES SUR LES PREMIERS SOUVENIRS

Les travaux sur les premiers souvenirs mettent davantage l'accent sur leurs aspects essentiellement cliniques que les autres. Ils se sont aussi moins intéressés à la question de leur authenticité (nécessité de prendre position quant à leur objectivité et leur véracité) qu'à celle de leur utilité ou de leur fonction psychothérapeutique. Mayman (Mayman et Faris, 1960; Mayman, 1968; Krohn et Mayman, 1974) est l'un des premiers, sinon le premier, à avoir véritablement fait des études empiriques sur l'utilité clinique des premiers souvenirs. Il est ainsi bien connu pour s'être très tôt distingué des autres chercheurs de son époque en apportant un certain nombre de contributions importantes à l'étude de cet aspect spécifique de la pratique psychothérapeutique.

La contribution de Mayman

Dès 1957, Mayman affirme que le contenu des premiers souvenirs est le résultat d'un processus de sélection inconscient dont la particularité essentielle est de reposer sur la dynamique intrapsychique de la personne. De plus, il fait valoir qu'ils représentent des reconstructions (conçues rétrospectivement) servant à exprimer des vérités psychologiques (*psychological truths*) plutôt que des vérités objectives (*objective truths*). Quant à la théorie qu'il propose, elle s'inspire tout autant des conclusions initiales de Freud que de celles d'Adler dans la mesure où elle fait la synthèse de leurs visions en apparence opposées. Elle s'appuie donc autant sur le point de vue psychanalytique classique selon lequel les premiers souvenirs ont pour fonction de dissimuler ou de refouler des contenus psychiques dont la prise de conscience serait

trop menaçante que sur celui qui leur confère une fonction « révélatrice », au sens où, comme on l'a vu, elle admet aussi leur caractère essentiellement contemporain.

On doit aussi à Mayman d'avoir conçu la première véritable méthode ou échelle pour évaluer les premiers souvenirs de façon systématique (Mayman, 1968; Mayman et Ryan, 1972). Il est le premier à avoir conçu un instrument pour les analyser, soit le premier à avoir mis au point un instrument dans le but de mieux les appréhender et de mieux les comprendre. Cet instrument est conçu à partir d'une série de seize (16) questions (*memories probe*) qui renvoient toutes à des états affectifs différents (bonheur, colère, tristesse, etc.) ou à des événements marquants de la vie (premier jour d'école, séparation d'avec les parents, etc.) de tout individu.

Plusieurs chercheurs se sont ensuite inspirés de la démarche de Mayman pour entreprendre leurs propres travaux. Certains se sont intéressés à l'utilisation des premiers souvenirs comme méthode d'investigation psychologique. D'autres ont réalisé des études sur les premiers souvenirs auprès de sujets présentant des symptômes psychiatriques divers. Enfin, une seule étude s'est, à notre connaissance, penchée directement sur l'aspect temporel des premiers souvenirs, soit sur les transformations que pourraient ou non subir leur contenu à travers le temps

L'utilisation des premiers souvenirs comme méthode d'investigation psychologique

Une première série d'études indique que l'utilisation des premiers souvenirs comme méthode d'investigation psychologique se compare avantageusement à d'autres mesures projectives (Rorschach, TAT, etc.) pour évaluer des construits cliniques de différents types comme les représentations d'objets et de soi, les traits narcissiques, etc. (Krohn et Mayman, 1974; Harder, 1979). De plus, Acklin et coll. (1991) soutiennent que les épisodes relationnels décrits dans les premiers souvenirs peuvent faire l'objet d'ententes inter-juge présentant des coefficients de corrélation

élevés. Par ailleurs, ils montrent que les résultants obtenus en évaluant les premiers souvenirs présentent un haut niveau de corrélation (validité convergente) avec diverses mesures comme l'attachement, les symptômes psychiatriques de différents types, l'humeur et la structure de personnalité.

Les études cliniques réalisées auprès de patients présentant diverses affections psychiatriques et psychologiques

Une deuxième catégorie de recherches est menée auprès de sujets présentant des symptômes psychiatriques, en particulier auprès de ceux présentant les symptômes du trouble de la personnalité borderline (DSM-IV, 1994). En général, ces études soutiennent de façon empirique la théorie voulant que les patients borderline conservent de leur passé plus de souvenirs négatifs que les autres.

Par exemple, Frank et Paris (1981) trouvent que ces patients présentent un nombre plus élevé de souvenirs à contenu négatif que des sujets considérés comme étant normaux. Arnow et Harrison (1991) montrent qu'ils présentent un nombre significativement plus élevé de souvenirs négatifs et qu'ils rapportent moins de souvenirs positifs que des patients névrotiques ou des patients schizophrènes de type paranoïde. De leur côté, Richman et Sokolove (1992) obtiennent des résultats comparables en montrant que les patients borderline conservent moins de premiers souvenirs positifs et plus de premiers souvenirs négatifs que des patients présentant des symptômes névrotiques. Ces auteurs ont toutefois reconnu que leurs résultats pouvaient aussi s'expliquer par d'autres facteurs, dont le QI ou le degré de dépression des sujets.

Nigg et coll. (1991) trouvent que les sujets qui affirment avoir été victimes d'abus sexuels ont plus tendance à décrire dans leurs premiers souvenirs des représentations à contenu négatif. En particulier, ils montrent que les patients borderline qui auraient subi de tels abus sont plus susceptibles que des patients ayant

reçu un diagnostic de dépression majeure ou des sujets normaux de décrire dans leurs premiers souvenirs des relations interpersonnelles caractérisées par l'appréhension de comportements répréhensibles et coercitifs de la part des autres. Dans une deuxième étude, ils obtiennent des résultats qui corroborent les recherches qui indiquent que les patients borderline rapportent de façon significative plus d'éléments à contenu négatif dans leurs premiers souvenirs que des sujets normaux ou que des sujets présentant d'autres troubles psychiatriques (Nigg et coll., 1992).

Enfin, Ryan et Bell (1984) présentent des résultats suggérant que les représentations d'objets contenus dans les premiers souvenirs de patients hospitalisés changent entre le moment de leur admission et celui d'une réévaluation faite 6 mois plus tard. Ces auteurs établissent ainsi un lien étroit entre l'amélioration clinique et la nature des premiers souvenirs. De plus, leurs résultats indiquent que les patients qui ont été hospitalisés de nouveau à l'intérieur de cette période sont plus enclins que les autres à décrire dans leurs souvenirs des relations d'objet marquées par une plus grande difficulté d'adaptation à leur environnement.

L'aspect temporel des premiers souvenirs

À ce jour, une seule étude a examiné l'évolution dans le temps des premiers souvenirs (Josselson, 2000). Il s'agit d'une étude longitudinale dont l'objectif est de déterminer si les souvenirs sont appelés à se transformer avec le temps ou si au contraire ils demeurent constants tout au long de la vie. Autrement dit, cette étude vise à déterminer si le contenu des premiers souvenirs varie en fonction des changements qui surviennent inévitablement au cours du développement ou si, au contraire, ils représentent des aspects psychologiques et des traits de personnalité immuables n'admettant pas de changements importants d'une période du développement à une autre.

Cette étude qui consiste à recueillir auprès de 24 sujets féminins, à trois époques différentes de leur vie (21, 33, et 43 ans), des souvenirs anciens (premier et deuxième plus ancien souvenir) indiquent que les premiers souvenirs sont généralement stables bien qu'ils puissent, en même temps, rendre compte de changements survenus au fil du temps dans la personnalité du sujet. Elle reflète ainsi l'idée selon laquelle les premiers souvenirs illustrent à la fois la continuité et le changement au même titre que le développement de la personnalité pris dans son sens large. Elle montre aussi leur caractère spécifique et individuel en établissant un lien avec le contexte autobiographique du sujet.

Les instruments de mesure destinés à l'évaluation des premiers souvenirs

Seulement trois instruments de mesure destinés à évaluer les premiers souvenirs ont été proposés depuis que Mayman a développé le sien. C'est donc dire qu'il n'y a pas eu jusqu'à maintenant beaucoup de travaux qui se sont consacrés à la conception et à la validation de nouveaux instruments.

Karliner et coll. (1996) ont conçu et validé le « *Adelphi Early Memory Index* ». Il s'agit d'un instrument destiné à mesurer diverses variables se rapportant aux premiers souvenirs (tonalité affective des souvenirs, nature du contenu, etc.) et qui peut, selon les auteurs, remplacer, dans un contexte de recherche, l'évaluation d'un clinicien expérimenté étant donné qu'il a été démontré qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une vaste expérience clinique pour le coter.

Dans les années 1990, Fowler et coll. (1995, 1996, 1998, 2000) ont mis au point un instrument semblable à celui de Mayman dans le but de l'améliorer. Celui-ci comporte un ensemble de questions supplémentaires (*novel memory probes*) pour explorer différents aspects spécifiques de la mémoire autobiographique. Une première série de questions a pour objectif d'examiner les conflits interpersonnels et les tensions entourant les besoins de dépendance et d'autonomie. Plus particulièrement, elle est

destinée à recueillir des souvenirs se rapportant à l'expérience du sujet face à la nourriture (comportement alimentaire du sujet pendant l'enfance) au moment des toutes premières années de sa vie. D'autres questions visent à évaluer des fonctions du moi en lui demandant de se souvenir d'événements concernant un objet (objet transitionnel) ayant eu dans leur enfance une importance particulière.

Bruhn (1990, 1992a, 1992b) propose de s'appuyer sur un ensemble de considérations théoriques et méthodologiques différentes afin d'aborder autrement les premiers souvenirs. Sa contribution repose essentiellement sur deux aspects complémentaires. D'une part, il a conçu et validé un instrument appelé le EMP (*Early Memories Procedure*) pour faire la cueillette et l'analyse des premiers souvenirs. D'autre part, il a mis au point la théorie cognitive-perceptuelle (*cognitive-perceptual theory*) de la personnalité pour les analyser et les interpréter.

Le EMP (Bruhn, 1990; Bruhn 1992a; Bruhn, 1992b) se présente sous la forme d'un questionnaire que le sujet doit compléter par lui-même suite à une première entrevue d'accueil. Il comprend deux parties principales. La première renvoie à une série de questions dont les cinq premières ont pour objectif de recueillir les souvenirs d'enfance les plus anciens. Une sixième question vise à obtenir du sujet qu'il fournisse un souvenir dont la caractéristique essentielle est d'être clair et important sans égard à la période à laquelle il remonte. Dans la deuxième partie, le sujet doit rapporter des souvenirs de différents types en se conformant à certains thèmes prédéterminés. Il est ainsi appelé à décrire quinze (15) souvenirs distincts et spécifiques pouvant remonter à différentes époques de sa vie.

La théorie cognitive-perceptuelle (Bruhn, 1990; Bruhn 1992a; Bruhn, 1992b) traite les premiers souvenirs comme s'il s'agissait de fantaisies qui, tout en se rapportant au passé, ont pour caractéristique fondamentale de révéler des aspects psychologiques du présent du sujet. C'est donc dire qu'elle stipule que les premiers souvenirs ont pour fonction de rappeler les difficultés et les enjeux psychologiques

fondamentaux face auxquels le sujet est confronté au moment de les raconter. Aussi, elle soutient, pour cette raison, que seuls les événements qui s'y rattachent sont rappelés à sa mémoire. Tous les autres, c'est-à-dire ceux qui ne rempliraient pas cette fonction, seraient autrement dit maintenus dans l'oubli du simple fait qu'ils ne seraient d'aucune utilité pour atteindre cet objectif. D'un point de vue pratique, cette théorie tient compte des perceptions, des besoins, des intérêts, des désirs, des peurs et des attentes contenus ou exprimés dans les premiers souvenirs pour en comprendre le sens et la portée. La théorie cognitive-perceptuelle a également pour particularité essentielle de déterminer pour chaque souvenir un thème principal qui renvoie à un problème irrésolu ou plutôt à ce que l'auteur désigne du nom de « *unfinished business* » (Bruhn et Bellow, 1984; Bruhn, 1990b). Pour y parvenir, elle nécessite la prise en compte de deux étapes distinctes et complémentaires. Premièrement, elle résume chaque souvenir en mettant l'accent sur ce qu'elle considère être l'essentiel, c'est-à-dire qu'elle le réduit à sa plus simple expression en ne retenant que les éléments qu'elle juge fondamentaux et déterminants. Deuxièmement, elle précise la nature des problèmes irrésolus qu'il contient en procédant par déduction. Précisons enfin que cette théorie n'exige pas que les souvenirs soient authentiques au sens objectif du terme pour en faire l'analyse et l'interprétation. Elle nécessite toutefois que le sujet maintienne face au souvenir qu'il décrit la conviction de sa justesse et de sa pertinence.

4. SYNTHÈSE CONTEMPORAINE ET PERSPECTIVES D'AVENIR : LA THÈSE DE LA MÉMOIRE IMPLICITE ET DE SES CONSÉQUENCES SUR LE BUT POURSUIVI PAR LE PROCESSUS PSYCHOTHERAPEUTIQUE

Quel est donc le facteur curatif de l'analyse à la lumière de ce que nous avons vu jusqu'à maintenant ? Repose-t-il sur l'ensemble des interventions qui résultent de l'émergence de souvenirs propres à la mémoire autobiographique et qui une fois réapparus à la conscience peuvent s'inscrire dans le système représentationnel du patient ? Ou bien dépend-t-il surtout et avant tout de la mise en évidence de ce que Stern désigne du nom de « façon d'être avec les autres » et que Fonagy nomme « façon d'expérimenter les autres ». Repose-t-il, en d'autres mots, sur la mise à jour de schèmes relationnels (relations d'objets) propres au patient et que le récit qu'il fait notamment des souvenirs qu'il rapporte peuvent mettre en évidence ? Voilà une autre question d'importance qui reste à élucider et qui surtout est au cœur des enjeux qui entourent l'étude des liens qui unissent la mémoire au processus psychothérapeutique.

Les conclusions tirées à partir de ce qui a été mis en perspective jusqu'à maintenant mettent en évidence un certain nombre de constats qui peuvent nous aider à clarifier ces questions. Alors que certains touchent plus spécialement au fonctionnement de la mémoire d'autres concernent davantage les liens qu'elle entretient avec les buts qui sont poursuivis par le processus psychothérapeutique.

La mémoire, en tant que phénomène psychologique, ne doit pas être comprise comme un système qui peut archiver dans leur intégralité l'ensemble des souvenirs qu'une personne conserve de son passé. Au contraire, elle doit plutôt être conçue comme un processus dont l'une des caractéristiques principales serait de transformer le contenu de ces derniers à partir de fragments d'information qui les forment et qui seraient périodiquement interprétés et reconstruits. L'état des recherches actuelles

confirme qu'aucune preuve tangible ne justifie la thèse voulant que la récupération de souvenirs spécifiques, traumatiques ou non, soit absolument nécessaire pour atteindre les objectifs poursuivis par un traitement psychologique, qu'il soit psychanalytique ou autre. En réalité, il rend compte de la situation inverse en indiquant qu'il faut renoncer aux principes qui sont à la base de cette thèse pour s'ajuster à ce qui semble être le plus conforme à la réalité.

Par ailleurs, les doutes exprimés face à notre capacité de récupérer avec objectivité et exactitude les souvenirs remontant à l'enfance ont conduit, comme nous l'avons noté, certains auteurs à comprendre l'action psychothérapeutique en termes de continuité et de cohérence narrative plutôt qu'en termes de reconstruction du passé (Schafer 1976, 1980; Spence, 1984).

Deux conclusions dont le caractère est plus pratique peuvent être tirées à partir de ces constats. La première consiste à dire qu'il est illusoire de penser qu'il est possible d'extraire du passé d'une personne des souvenirs en tout point fidèles à ce qui a pu se produire dans les périodes les plus reculées de sa vie. La deuxième met en relief le fait qu'il peut être inutile, voire dommageable, d'adopter une attitude psychothérapeutique qui viserait à défendre ou à maintenir une telle ambition étant donné que tout souvenir fait nécessairement, comme nous le rappelons encore maintenant, l'objet d'une transformation avant de se révéler à la conscience.

Les buts poursuivis par la psychothérapie et le problème de l'authenticité des souvenirs

Comme nous le faisons remarquer ici, le but poursuivi par le processus psychothérapeutique constitue un autre aspect qui est au cœur des questions qui restent à examiner à la lumière de tout ce qui a été présenté jusqu'à maintenant.

La question des buts poursuivis par la psychothérapie a été largement discutée depuis le temps où Freud a proposé qu'ils devaient essentiellement consister à

lever l'amnésie infantile pour rendre conscient des souvenirs refoulés. En conséquence, plusieurs contributions ont pu être apportées pour approfondir notre compréhension à son sujet.

Les hypothèses qui ont été avancées jusqu'ici ne se sont cependant pas toutes appuyées sur les progrès qui ont été obtenus grâce aux études qui se sont intéressées au fonctionnement de la mémoire. En fait, plusieurs proposent encore une façon de concevoir les buts de la psychothérapie qui n'a pas évolué dans le sens de ces avancées même si ces dernières auraient dû ou pu en principe les influencer. C'est ce qui expliquerait d'ailleurs pourquoi certains peuvent encore croire qu'il faut à tout prix récupérer des souvenirs refoulés pour atteindre l'objectif du processus psychothérapeutique alors que tout indique depuis assez longtemps déjà que cette façon de le concevoir est désuète et inapplicable.

L'impossibilité de déterminer avec exactitude l'authenticité des souvenirs ne devrait pas conduire le psychothérapeute à leur accorder une valeur de moindre importance. Elle devrait en fait plutôt l'amener à les considérer avec encore plus d'attention et d'intérêt en raison précisément de ce caractère imparfait et incertain qu'ils revêtent. Les informations que les souvenirs contiennent ne sont pas uniquement utiles pour déterminer le type d'intervention auquel le psychothérapeute doit recourir pour venir en aide au patient qui les lui révèle. Elles le sont également pour l'aider à approfondir la compréhension de leur dynamique sous-jacente.

Pour poursuivre la recherche sur cette problématique, il peut être nécessaire d'établir, comme nous le ferons maintenant, des ponts entre différentes disciplines. En particulier, il peut être avantageux pour la psychanalyse de favoriser le dialogue avec d'autres champs d'études comme ceux qui relèvent des sciences neurologiques et cognitives pour lui permettre d'intégrer aux connaissances qu'elle détient déjà des compléments valables et utiles.

La problématique entourant la conception du but poursuivi par le processus psychothérapeutique et du lien que ce dernier entretient avec la mémoire.

Pour Fonagy (1999), la visée du processus psychothérapeutique ne doit pas correspondre à celle qui a été initialement édictée par le point de vue classique de la psychanalyse. Elle ne doit pas autrement dit reposer, conformément à ce dernier, sur la récupération et la remémoration de souvenirs, traumatiques ou non, remontant aux premières années de la vie. De même, elle ne doit pas selon lui consister, comme peuvent par exemple le penser des auteurs psychanalytiques contemporains comme Schafer (1976, 1980) et Spence (1984), à accompagner le patient dans la production d'une vérité narrative destinée à rendre compte de la réalité telle que ce dernier a pu ou aurait pu la vivre.

Le but du processus psychothérapeutique doit plutôt être attribuable, d'après les conceptions que Fonagy (2000) défend, au repérage, à la mise en relief et à la modification, dans la relation transférentielle, de schèmes relationnels dont l'une des particularités essentielles seraient de ne pas avoir pu être conservés sous forme de mémoire autobiographique. En d'autres mots, les aspects qui contribueraient le plus à l'efficacité de son action devraient davantage reposer selon lui sur les changements qu'elle permettrait d'apporter aux modes de relation à l'autre qui seraient susceptibles de se déployer dans chaque nouvelle relation établie avec autrui, qu'elle soit psychothérapeutique ou autre.

En somme, Fonagy propose, à l'instar de certains autres auteurs dont Laplanche (1997), une vision différente qui consiste à modifier les visées de l'investigation analytique en la dirigeant sur la reconnaissance et l'élaboration consciente de schèmes relationnels plutôt que sur la recherche de faits spécifiques et datables du passé de la personne.

La contribution de la théorie de Stern sur l'attachement : le concept de savoir relationnel implicite

Pour défendre cette thèse, Fonagy s'appuie sur des études qui suggèrent que les expériences qui contribuent aux représentations des relations d'objet se produiraient trop tôt, soit à une période trop précoce du développement, pour être rappelées à la mémoire de manière consciente ou explicite. Ainsi, il recourt à des données qui montrent que ces expériences peuvent avoir un impact sur le développement ultérieur de la personne même si elles ne sont pas encodées, conservées et récupérées sous forme de mémoire explicite ou autobiographique.

Fonagy emprunte à Stern (1998) le concept de « savoir relationnel implicite » (*implicit relational knowledge* ; 1998, p. 903) pour montrer comment une personne est appelée selon lui à modifier pendant son développement sa façon d'être avec les autres en fonction de ce qu'il a initialement appris lors de ces expériences. En fait, il reprend à son compte ce concept pour faire valoir que ces expériences peuvent être comprises comme le résultat d'apprentissages faits à une période de la vie qui précéderait le développement de la partie de la mémoire responsable de les encoder et de les récupérer d'une manière qui puisse être représentée et communiquée, consciemment ou inconsciemment, comme une histoire (Gathercole, 1988). En résumé, il recourt à ce concept pour soutenir le point de vue selon lequel les toutes premières expériences significatives de la vie laissent une marque indélébile en conservant en elles les traces de ce qui serait à l'origine de la formation des modes relationnels que la personne adopterait subséquemment dans sa vie.

Les « façons d'expérimenter les autres » (*ways of experiencing the other*) qui en résulteraient seraient nombreuses et variées. Plusieurs d'entre elles seraient d'ailleurs actives en même temps au sens où elles se compléteraient. De plus, elles existeraient en tant que procédures qui organiseraient le comportement interpersonnel de l'individu (Conway, 1996) et qui surtout pourraient être comparées

avantageusement aux relations d'objet telles que Kernberg (1976 ; 1980) les conçoit. Ces « façons d'être avec les autres » prennent leur source dans les toutes premières expériences de la vie. Toutefois, elles ne doivent pas être considérées comme étant des répliques fidèles de ces dernières. Elles doivent plutôt, en réalité, être comprises comme une version défensivement déformée qui serait appelée à se modifier et à se complexifier au fur et à mesure que la personne évolue et que son cerveau se développe.

La distinction entre mémoire explicite et mémoire implicite

Ici nous devons, pour mieux comprendre ce que nous venons de présenter, faire un détour du côté des sciences cognitives et neurologiques. En fait, il peut être avantageux de prendre en considération la façon dont la mémoire est comprise actuellement par ces disciplines pour faire un certain nombre de mises au point sur sa nature et sur ses fonctions.

Depuis les années 1980, il est convenu de distinguer deux types de système mnésique (Conway, 2001; Schachter, 1987, 1992) en fonction des modes de fonctionnement sur lesquels ils reposent, du type d'information qu'ils traitent et des structures neuroanatomiques qu'ils mettent en jeu. Voici maintenant, dans les grandes lignes, à quoi correspond chacun d'eux.

Le premier système correspond à ce que l'on associe à la mémoire déclarative ou explicite. Il est régi par un ensemble de processus qui enregistre, conserve et récupère l'information sous un mode qui, en reposant sur le langage parlé, permet à la personne de se remémorer et de communiquer de façon pleinement consciente les événements et les informations relatifs à son passé. Il renvoie donc à celui qui, dans le contexte spécifique d'un processus psychothérapeutique, est étroitement relié à la somme des informations autobiographiques (Conway, 1996). Le second système réfère à ce qui, dans la littérature, est communément désigné du nom de mémoire procédurale

ou de mémoire implicite. Contrairement au précédent système, il ne relève pas d'une mémoire qui se révèle sous la forme de représentations psychiques médiatisées par le langage; en fait, il emprunte une voie totalement différente puisqu'il apparaît essentiellement sous celle que prend en général certaines actions bien définies que la personne pratique dans sa vie de tous les jours. Par exemple, on en observe les manifestations dans les cas où une personne pratique une activité (par ex. jouer du violon ou rouler à bicyclette) qui repose sur des apprentissages qu'elle a faits au cours de son développement, bien qu'elle puisse ne pas se souvenir de façon exacte des expériences précises sur lesquelles ces derniers reposent.

Les formes de mémoires auxquelles ce deuxième type de système mnésique donne lieu ne nécessitent pas, contrairement à celles qui sont typiques du premier, que la personne fasse preuve d'une intentionnalité consciente pour faire apparaître dans le champ de sa conscience les souvenirs qui y sont rattachés. Les comportements à travers lesquels ce type de mémoire se manifeste pourraient ainsi être répétés un nombre illimité de fois sans que la personne puisse savoir qu'ils sont reliés à une séquence d'événements particuliers qu'il lui a absolument fallu apprendre antérieurement pour pouvoir les reproduire (Schacter, 1987).

Notons enfin que des travaux effectués en neuropsychologie depuis plus de 10 ans ont corroboré la pertinence et la nécessité de tenir compte de cette distinction en montrant que ces deux systèmes peuvent être considérés comme étant séparés et indépendants l'un de l'autre d'un point de vue structural. Selon ces travaux, des structures comme l'hippocampe et les lobes temporaux seraient directement associés au rappel d'événements autobiographiques (Alvarez et Squire, 1994; Damasio et Damasio, 1994) alors que d'autres, dont des structures sous corticales comme les ganglions de base et le cervelet seraient reliées à la mémoire implicite ou procédurale (Mishkin et coll.1984; Glickstein et Yeo, 1990).

Les conséquences psychanalytiques de la distinction entre les différents types de mémoire : l'importance des interventions destinées à opérer des changements sur les modes relationnels

Pour la psychanalyse, cette distinction présente des avantages évidents même s'il est vrai qu'un caractère spéculatif peut encore lui être accolé. Un premier avantage est de fournir une indication claire du type de travail qui doit être accompli pour amener le patient à des changements durables en montrant en quoi et comment l'objectif de la psychothérapie analytique devrait consister moins à récupérer des souvenirs anciens qu'à mettre l'accent sur l'identification de modes relationnels qui reposeraient sur des expériences infantiles dont la mémoire autobiographique ne pourrait révéler aucune trace. Un second avantage est tributaire du premier. Il est de créer une ouverture sur d'autres champs d'investigation en rappelant notamment que le but de l'action psychothérapeutique est plus vaste que ce à quoi on a pu pendant longtemps penser.

Fonagy croit que la prise en considération de ces deux systèmes mnésiques revêt un intérêt particulier pour la psychanalyse parce qu'elle rend possible une représentation différente de la façon dont les questions relatives à la mémoire peuvent être comprises dans le contexte de l'analyse.

Premièrement, son apport est important parce qu'il offre l'occasion d'élargir le débat en le décentrant de la dichotomie étroite et réductionniste qui oppose traditionnellement les notions de vrais et de faux souvenirs d'une part et celle de vérité matérielle et narrative d'autre part.

Deuxièmement, cette distinction permet d'expliquer pourquoi les expériences qui concourent à la formation des représentations d'objet seraient survenues trop tôt dans le développement pour être conservées et récupérées sous forme de mémoire autobiographique. En d'autres mots, elle offre des données nouvelles qui suggèrent la possibilité que les souvenirs qui relèvent de la mémoire implicite ou procédurale

tendent à persister sous la forme de modes comportementaux ou relationnels destinés à être répétés plus tard, soit tout au long de la vie, et qui surtout seraient, d'un point de vue psychothérapeutique, susceptibles de se manifester dans la relation transférentielle avec l'analyste.

Dans cette perspective particulière, Joseph (1985) a souligné l'importance de ne pas axer l'analyse et l'interprétation uniquement sur ce qui est verbalisé mais aussi sur tout ce qui dans la relation transféro-contre-transférentielle relève davantage des comportements non verbaux. L'interprétation n'est pas complète, croit-elle, si elle ne tient compte que de ce qui peut être communiqué sous forme de langage parlé; elle doit autrement dit, selon elle, si elle veut être considérée comme étant pleinement achevée et valide prendre également en considération l'ensemble des manifestations qui pour être reconnues et comprises doivent s'exprimer autrement que par la narration. Voici d'ailleurs dans quels termes elle commente sa pensée à ce propos :

If we work only with the part that is verbalised, we do not really take to account the object relationships being acted out in the transference... for example, the relationship between the uncomprehending mother and the infant who feels unable to be understood, and it is this that forms the bedrock of her personality (1985, p. 448)

Précisons enfin qu'une grande variété de souvenirs autobiographiques peut être remémorée selon la nature des modèles relationnels qui sont susceptibles d'être mis en acte pendant une psychothérapie. Chaque modèle peut, à vrai dire, réactiver un certain type de souvenirs et pas d'autres à partir du moment où il peut ramener à la conscience de la personne qui les reproduit des expériences qu'elle leur associe spontanément sans qu'il ne puisse être possible pour elle de déterminer si celles-ci se sont réellement produites au sens objectif du terme.

Conclusion

Le rappel d'événements spécifiques du passé peut être conçu comme un aspect incontournable du dispositif servant à offrir des comptes rendus fidèles et inattaquables d'histoires réelles. Il peut même être présenté comme un élément indispensable des changements observés lors d'une psychothérapie. En revanche, il peut être envisagé autrement si toutefois on tient compte de son caractère utile mais non essentiel. En fait, il peut être conçu comme un épiphénomène au sens où il peut être compris comme étant la conséquence inévitable de l'exploration des modes relationnels que cette dernière permet d'effectuer.

L'action curative du processus psychothérapeutique reposerait sur l'élaboration de représentations d'objet (relationnels) préconscientes, principalement lorsqu'elles seraient examinées sous l'angle du transfert. La mémoire y jouerait un rôle important mais non essentiel. En réalité, elle occuperait une place déterminante dans la cure mais seulement en tant que médiatrice, soit seulement en tant que moyen visant à mettre à la disposition du patient un ensemble de repères et de balises pouvant lui indiquer les modes relationnels auxquels il se soumet en temps normal.

Les patients ne peuvent pas rapporter de façon complètement objective les expériences qui sont à la base de leurs symptômes ou de leurs conflits intrapsychiques, pas plus qu'il n'est possible pour les psychothérapeutes de les déterminer avec certitude. Une analyse ne peut aucunement aspirer à cette prétention si elle veut se conformer à ce qui est désormais reconnu. En fait, elle ne peut que favoriser la mise en évidence d'expériences particulières dans le but de déterminer avec plus d'acuité et de justesse la manière spécifique dont une personne se relie aux autres. La seule façon de connaître ce qui a pu arriver dans le passé d'un patient serait de le comprendre à partir de ce qui se dégage du comportement et des attitudes qu'il adopte à l'intérieur de la relation transférentielle puisque les expériences individuelles qui auraient contribué à

la formation de ces modèles ne seraient pas toutes conservées sous formes de souvenirs autobiographiques précis et distincts.

Toutefois, rien n'empêche de penser que certains des changements observés lors d'une psychothérapie puisse résulter de la récupération de souvenirs traumatiques, ni même de conclure que la récupération de ces derniers puisse occuper une place importante dans l'expérience qui conduit le patient à opérer ces changements. Cependant, tout cela ne serait pas indispensable pour que puisse s'instaurer les progrès recherchés dans un traitement psychologique.

Les véritables changements seraient obtenus grâce à l'analyse, à la mise en perspective et à l'intégration de modes relationnels qui seraient intimement liées à différentes expériences du passé du patient et qui, par surcroît, seraient autonomes au sens où ils ne seraient plus dépendants des expériences qui ont contribué à leur formation. En ce sens, l'analyse du transfert serait utile et efficace qu'à partir du moment où elle viserait davantage à atteindre le but non explicite de modifier les mémoires implicites que celui d'apporter des changements que l'on pourrait qualifier de plus superficiels aux mémoires autobiographiques ou explicites.

En somme, la psychanalyse devrait être plus que la création de narrations ou que la récupération de souvenirs véridiques; elle devrait consister en la construction active de nouvelles façons de se relier à l'autre et d'en faire l'expérience à partir de leur mise à jour et de leur prise en considération. Cette façon de concevoir son action revient à dire que ce sont les structures et non les événements eux-mêmes qui doivent faire l'objet d'une attention particulière dans le cadre du travail analytique. En même temps, elle signifie que l'atteinte des objectifs propres au processus psychothérapeutique dépendrait surtout de l'élaboration consciente de représentations préconscientes de relations d'objet à travers l'analyse patiente et attentive du transfert.

5. ÉTUDES DE TYPE QUALITATIF SUR LE LIEN ENTRE LA REMÉMORATION DES SOUVENIRS ET LE PROCESSUS PSYCHOTHÉRAPEUTIQUE

Des travaux mettent en évidence que l'étude des premiers souvenirs ou souvenirs d'enfance est utile pour accéder à une compréhension approfondie et détaillée de dimensions psychologiques complexes et variées (Binder et Smokler, 1980; Bruhn, 1990; Fowler et coll., 1995). Mais plus encore, plusieurs travaux indiquent que l'analyse du contenu des souvenirs et celle de la façon dont ils sont généralement oubliés ou remémorés constituent, au même titre que l'interprétation des rêves, des symptômes ou du transfert, l'un des moyens psychothérapeutiques dont dispose le clinicien pour atteindre les buts qu'il est appelé à poursuivre dans le cadre de son travail.

Un survol de la littérature permet de constater que l'obtention des connaissances acquises jusqu'à présent est presque essentiellement le résultat de travaux reposant sur des études de cas (rapports cliniques) ou encore sur des protocoles expérimentaux classiques destinés avant tout à confirmer des hypothèses précises et prédéterminées. Il montre autrement dit qu'aucune étude n'a à ce jour été entreprise dans le but d'étudier, dans une autre perspective de recherche, les liens entretenus entre les premiers souvenirs et le processus psychothérapeutique. Pourtant, une étude reposant sur une méthodologie de recherche qualitative pourrait présenter un intérêt étant donné qu'elle donnerait l'occasion de mettre l'accent sur les aspects de cette problématique qui sont susceptibles de toucher davantage à son caractère éminemment subjectif, singulier et idiosyncrasique. La recherche empirique entreprise ici constitue une réponse à ce constat.

Les motifs qui justifient le recours à une méthodologie qualitative de recherche dans le cas des études qui seront maintenant présentées sont de deux ordres. L'intention qu'elles poursuivent toutes les deux étant premièrement de donner la parole à des individus pour connaître leur propre perception et compréhension du phénomène étudié, il apparaît que seule une recherche de ce genre peut offrir les moyens d'y parvenir véritablement (Rennie, 1994, 1996). Le choix de retenir une telle méthodologie s'explique deuxièmement par la volonté d'apporter à la recherche quantitative un complément valable en mettant l'accent sur la richesse et la complexité des processus psychiques et thérapeutiques plutôt que sur la nécessité de vérifier des hypothèses précises et prédéterminées (Kächele, 1992).

Les deux études menées ici peuvent être considérées comme étant complémentaires au sens où la deuxième a été conçue et réalisée pour combler les lacunes apparues suite à l'analyse des résultats de la première. Plus exactement, la seconde étude vise à répondre aux questions que la première a laissées en suspens en y apportant un certain nombre de modifications.

La première étude poursuit deux buts. Le premier objectif est celui de jeter un regard nouveau et différent sur la place des souvenirs dans le contexte psychothérapeutique en les étudiant sous un angle peu exploré jusqu'à maintenant, soit sous celui qui favorise le recours à une méthodologie de recherche qualitative inspirée de la théorie ancrée. Le second but est plus directement relié à des considérations qui sont à la fois cliniques et théoriques. Il est d'obtenir, en donnant littéralement la parole à des sujets, des données pouvant donner lieu à de nouveaux éléments de réflexion concernant les rapports entre le processus psychothérapeutique et les souvenirs provenant de l'enfance.

La seconde étude accorde une place plus grande aux principes qui sous-tendent la méthode d'investigation propre à la psychanalyse car le but qu'elle poursuit est de dégager la ou les signification(s) probables des données recueillies en faisant des liens et des interprétations supplémentaires avec le sujet.

Avant de présenter ces deux études, quelques remarques relatives aux fondements épistémologiques sur lesquels repose la méthodologie de recherche qualitative sont exposées.

5.1 Les fondements épistémologiques de la méthodologie qualitative de recherche

Au milieu des années 60, Glaser et Strauss (1967) ont développé les rudiments de ce qui est reconnu aujourd'hui comme étant la méthodologie qualitative. Ces deux auteurs se sont en fait inspirés du mouvement de l'interactionnisme symbolique pour mettre au point une méthode d'investigation communément appelée la théorie ancrée (*Grounded theory*). En cela, ils ont contribué à mettre au point des moyens de recherche nouveaux pour mieux appréhender les objets d'études propres à leur discipline, c'est-à-dire la sociologie, ainsi qu'à d'autres disciplines des sciences sociales similaires en certains points à la leur.

Les caractéristiques principales de cette méthode sont maintenant non seulement éprouvées sur le plan scientifique mais aussi relativement bien établies. Ces dernières ont été décrites dans une série de travaux tant anciens que récents (Glaser et Strauss, 1967; Strauss, 1987; Strauss et Corbin, 1990) et elles ont été succinctement résumées par Rennie et Brewer (1987) de la façon suivante :

« Briefly, it is a research method that emphasizes the theory-generative phase as opposed to the theory-verificational phase of induction. In the approach, a phenomenon of interest is identified. All elements (e.g., single lines, sentences, or complete thoughts in

texts) of a initial set of data (e.g., archival information, interviewees' account) are compared and conceptualized in terms of commonalities. In the early stage of the analysis, these commonalities are lexically symbolized as descriptive categories that are closely tied up to the language of data. Each datum is placed in as many categories as possible to preserve the conceptual richness of the phenomenon. Throughout the analysis, the analyst's hunches and theoretical ideas are recorded as memoranda that are kept separate from the documents on which the categories are recorded. This recording of guiding assumptions is intended to reduce drift away from the grounding of the categories in the data. As the conceptual structure develops, new data sources are selected that promise to illuminate the nature of the structure. Eventually the new data add little to the development of the descriptive categories, at which point the categories are saturated. The analyst increasingly draws upon the theoretical memoranda and begins to conceptualize more abstract categories that subsume the descriptive categories, yet are grounded in them. If possible, a core category is conceptualized that subsumes all other descriptive and conceptual categories. At this point, the conceptual structure is usually hierarchical, with lower-order conceptual categories serving as properties of the core category, and descriptive categories serving as properties of the lower conceptual categories, including the relationships among them, and the relationships among the categories and the data. »

En mettant l'accent sur l'expérience individuelle du sujet et sur son aptitude à la réflexivité (Rennie, 1992), cette méthodologie met par ailleurs à la disposition du chercheur des procédures d'analyses systématiques qui tiennent compte de l'influence que peut exercer le point de vue théorique du chercheur et sa subjectivité sur les résultats qu'elles lui permettent d'obtenir.

Sur le plan théorique, les particularités de la méthodologie qualitative de recherche reposent sur trois principaux aspects. Le premier de ces aspects est associé à son inscription dans le paradigme compréhensif. Le deuxième est relié à la manière spécifique avec laquelle cette méthodologie entend appréhender les réalités sur lesquelles elle se penche. Plus particulièrement, cet aspect est tributaire de tout ce qui se rattache au recours qu'elle fait de la démarche inductive et des effets qui l'accompagnent habituellement. Le troisième aspect repose sur la prise en

considération des éléments transféro-contretransférentiels qui caractérisent inévitablement la relation qui s'établit entre le chercheur et chacun des sujets sur qui il porte son attention.

Le paradigme compréhensif

Le paradigme compréhensif (constructiviste) a pour particularité fondamentale de remettre en question l'existence d'une réalité objective extérieure au sujet (Guba et Lincoln, 1985; Lévy, 1994) en postulant l'existence d'une interdépendance constante et inéluctable entre l'objet d'étude et le sujet qui s'y intéresse (Pourtois et Desmat, 1988). En privilégiant ce paradigme plutôt qu'un autre, le chercheur renonce nécessairement à une épistémologie objective et positiviste axée sur une rationalité empirique au sens où il croit qu'il est constamment appelé à construire, à partir des faits qu'il observe et des données qu'il recueille, une réalité qui lui est propre (Lévy, 1994). C'est aussi pourquoi il estime que les connaissances qu'il acquiert dans son travail reposent nécessairement sur un processus de construction ou encore sur un processus de reconstruction des faits qui prend forme dans le contexte d'une interaction qu'il établit avec les sujets.

De plus, notons qu'à partir du moment où le chercheur s'inscrit dans ce paradigme, il ne poursuit pas l'objectif d'obtenir des résultats qui peuvent être prévus et reproductibles. En cela, le chercheur qui se réclame de cette approche juge que la pertinence des résultats qu'il obtient repose sur les possibilités qu'elle lui offre d'entrevoir autrement des phénomènes qui ont été examinés avec d'autres moyens, en particulier avec ceux des méthodes quantitatives traditionnelles.

La démarche inductive

La méthodologie qualitative repose sur l'induction, c'est-à-dire qu'elle préconise une démarche qui, partant du singulier vers le général, tente d'accéder à une

compréhension globale des phénomènes (Taylor et Bogdan, 1984). Ainsi, son intention est de favoriser l'exploration des phénomènes dans leur ensemble et de façon aussi approfondie que possible sans chercher à les faire correspondre à des présupposés théoriques. En même temps, l'objectif de la méthode qualitative est de répondre aux questions soulevées et discutées dans le cadre théorique afin d'élaborer une théorie pouvant rendre compte du ou des phénomène(s) auxquels elles renvoient. C'est d'ailleurs pourquoi elle vise moins à amasser des données précises et quantifiables pouvant confirmer ou infirmer un modèle théorique préétabli ou des hypothèses avancées *a priori* qu'à mieux comprendre un phénomène dans son ensemble.

Les critères d'objectivité et la prise en compte de la subjectivité en recherche qualitative

L'objectivité constitue un élément essentiel de la méthode qualitative comme c'est d'ailleurs le cas pour la méthode quantitative. Toutefois, la façon dont la méthodologie de recherche qualitative la conçoit n'est pas tout à fait la même. En recherche quantitative, la notion d'objectivité désigne « une méthode impartiale ou une attitude qui consiste à s'en tenir aux données objectives, à savoir celles qui sont contrôlables par les sens, écartant de ce fait les données de l'expérience vécue » (Deschamps, 1993). Une recherche quantitative doit donc absolument satisfaire à un certain nombre de critères précis et prédéterminés pour être jugée objective. Par exemple, elle doit reposer sur l'opérationnalisation et la manipulation de variables précises ainsi que sur la mise en place de conditions de recherche favorisant la prédiction de résultats. Il en va tout autrement pour la recherche qualitative puisque, comme le souligne Bachelor et Joshi (1986), l'objectivité du chercheur qui choisit cette approche correspond à des critères nettement différents. Pour ces auteurs, cette objectivité réside essentiellement :

« [...] dans l'appréhension la plus complète possible de la structure globale du phénomène, ce qui se traduit en recherche par l'absence

de toute perspective, d'hypothèses pré-formulées et de sélections préliminaires de variables considérées ainsi que par l'investigation du phénomène dans son contexte naturel. »

Bachelor et Joshi ajoutent même que l'objectivité ou la rigueur scientifique d'une recherche n'est pas nécessairement atteinte lorsqu'elle satisfait aux critères traditionnels de validité (interne et externe), de fidélité (interne et externe), de représentativité et de généralisation.

Notons enfin qu'il ne s'agit pas seulement pour les méthodes qualitatives de tenir compte de la subjectivité mais bien de lui accorder une importance déterminante. Ainsi, contrairement aux sciences que l'on regroupe habituellement sous le vocable de sciences exactes, ces méthodes ne visent pas à établir une distance entre le chercheur et son objet d'étude, que ce soit en recourant à des mesures quantitatives, en manipulant des variables ou en utilisant des plans expérimentaux. Bien au contraire, elles reposent sur le principe inverse selon lequel la subjectivité constitue un élément inévitable et essentiel de la recherche. En réalité, ce type de recherche met l'accent sur la nécessité de tenir compte de la subjectivité, plutôt que de chercher à la contrôler, en accordant un rôle prépondérant à l'intentionnalité et aux valeurs des chercheurs et les sujets prenant part à l'étude.

Les critères de validité en recherche qualitative

Pour être valide, une recherche qualitative doit fournir une possibilité de triangulation, c'est-à-dire qu'elle doit reposer sur un ensemble de sources de vérification crédibles et variées. Selon Denzin (1978), la triangulation correspond à la nécessité de combiner de façon aussi articulée que cohérente plusieurs méthodologies dans l'étude du même phénomène dans le but de s'assurer d'en tirer des conclusions plus justes, plus nuancées et plus conformes à la réalité. En ce sens, la triangulation permet d'améliorer l'exactitude du jugement des chercheurs en leur donnant les

moyens de réunir et de contraster différents types de données s'y rattachant. L'exigence de triangulation contribue également à brosser un tableau plus complet de l'objet d'étude sur lequel les chercheurs se penchent en offrant une description plus détaillée du contexte de recherche général dans laquelle il s'inscrit. Elle renvoie donc non seulement à la nécessité de tenir compte de plusieurs perspectives à la fois mais aussi à la possibilité de modifier la compréhension initiale du phénomène en faisant apparaître progressivement la pertinence d'autres dimensions et d'autres regards imprévus.

5.2 ETUDE I

Le but de la méthodologie qualitative de recherche, telle qu'elle est utilisée ici, est de mettre à la disposition du chercheur un dispositif de recherche visant à lui permettre de tenir de ce qu'il y a de similaire et de différent d'un individu à l'autre.

Objectif

L'objectif que cette étude poursuit est à la fois simple et complexe. Il est, en substance, de rapporter les contenus des souvenirs relatés par les sujets en les présentant de façon aussi descriptive et systématique que possible pour ensuite examiner la nature des liens qui les reliaient, selon les sujets eux-mêmes, au processus psychothérapeutique. Plus exactement, il vise à :

explorer la nature du lien existant entre le contenu des souvenirs et le processus psychothérapeutique en se fondant notamment sur le principe formulé par plusieurs auteurs, dont Brenneis, voulant que le rappel d'événements antérieurs puisse refléter autant, sinon davantage la dynamique d'une situation psychothérapeutique actuelle que celle d'un passé plus ou moins éloigné dans le temps.

Les sujets

Cinq (5) sujets (2 hommes et 3 femmes) dont l'âge varie entre 19 et 50 ans participent à l'étude. Deux sujets sont étudiants alors qu'un troisième sujet, soit une personne qui exerce la profession de programmeur-analyste, est, au moment de l'entrevue, sur le point d'entreprendre des démarches pour le devenir. Un autre sujet œuvre dans un domaine différent mais connexe à celui de la relation d'aide. Il s'agit d'une personne qui travaille comme intervenante auprès d'une clientèle de personnes

âgées. Le dernier sujet n'aurait jamais eu de statut professionnel stable et définitif. Il aurait notamment exercé au cours de sa vie différents métiers dont celui de journaliste et de commerçant.

Les motifs de consultation des sujets sont variés. Toutefois, ils présentent certaines similitudes qu'il importe de préciser. Les principales sont les suivantes. Trois sujets auraient souffert de symptômes typiques d'un épisode dépressif majeur au moment d'entreprendre leur psychothérapie (DSM-IV, 1994). Deux d'entre eux (sujet 2 et 5) sont d'ailleurs encore déprimés au moment de passer l'entrevue, bien qu'ils puissent l'être à un degré moindre qu'au tout début de leur psychothérapie. L'autre sujet (sujet 4) estime avoir retrouvé l'équilibre psychique correspondant à sa structure de base. Il présente également une meilleure humeur qu'au début de ses consultations. Un autre sujet (sujet 3) consulte suite à une peine d'amour. Le dernier (sujet 1) consulte avec une double intention, soit celle de surmonter des difficultés reliées à des comportements de dépendance et celle d'amorcer simultanément et de façon plus générale une démarche psychothérapeutique personnelle.

Les antécédents psychologiques et familiaux des sujets varient, eux aussi, en fonction d'une grande étendue de facteurs et de dimensions. Ils varient notamment en fonction d'aspects comme leur origine socio-économique, leur niveau d'éducation et leur statut au sein de leur famille.

Un portrait descriptif, plus complet bien que sommaire, de chaque sujet fait à partir des données recueillies avant et pendant l'entrevue est présenté plus loin, soit lors de la présentation des résultats obtenus auprès de chacun des sujets.

Le type de psychothérapie

Tous les sujets poursuivaient au moment de l'entrevue une psychothérapie depuis au moins 3 mois à raison d'au moins une fois par semaine avec un

professionnel de la santé mentale dûment reconnu comme tel. Le type de psychothérapie auquel chacun d'eux a été exposé n'a pas fait l'objet d'un contrôle sévère et rigoureux, si bien que les sujets pouvaient tous être traités avec des méthodes psychothérapeutiques différentes.

Les informations obtenues, tant avant que pendant l'entrevue, indiquent que les psychothérapeutes consultés par les sujets ne se réclament pas tous de la même allégeance théorique ni des mêmes méthodes d'intervention. Un psychothérapeute adopterait clairement un point de vue psychanalytique alors qu'un autre s'en inspirerait fortement (thérapie exploratoire d'approche psychodynamique). Les trois autres privilégieraient une méthode de traitement psychologique qui s'apparenterait davantage à celle que l'on associe traditionnellement à la psychologie humaniste-existentielle. Aucun sujet n'aurait été suivi par un psychothérapeute d'orientation cognitive ou behaviorale.

La fréquence des séances, la durée du traitement et la présence ou non de traitement antérieur

La fréquence des séances et la durée du traitement varient, elles aussi, d'un sujet à l'autre. Trois sujets poursuivent une psychothérapie depuis plus de dix-huit mois (sujets 2, 3 et 4) alors que deux sujets consultent depuis moins de six mois (sujets 1 et 5). La fréquence des séances ne dépasse jamais une séance par semaine pour quatre sujets (sujet 1, 2, 4 et 5). Seul le traitement du sujet 3 compterait au moins deux séances par semaine. Un seul sujet (sujet 2) entreprend une psychothérapie pour la deuxième fois. Il s'agit d'un sujet qui a décidé d'interrompre une première psychothérapie trois mois seulement après l'avoir commencée en raison d'un départ pour l'étranger. Quant à celle qu'il poursuit au moment de l'entrevue, il l'aurait entreprise dix-huit mois plus tôt, soit près d'un an après avoir mis un terme à la première. Tous les autres sujets n'auraient jamais entrepris de psychothérapie dans leur passé, que ce soit sous une forme ou une autre. Ils en sont donc tous à leur première

expérience psychothérapeutique. Deux tableaux (p. 108 et 109) résument de façon schématique et concise les particularités de chacun des sujets ainsi que celles de la psychothérapie qu'ils poursuivent.

Le recrutement des sujets

Les sujets (N=5) sont tous recrutés parmi une population de personnes pouvant rendre compte à la fois de leurs premiers souvenirs et d'un processus psychothérapeutique auquel ils prennent part. Plus spécifiquement, les sujets de cette étude sont choisis en fonction des critères spécifiques (critères d'inclusion et d'exclusion) suivants :

Les critères d'inclusion

1. Toute personne âgée entre 18 et 65 ans poursuivant, au moment de l'entrevue, un processus psychothérapeutique depuis au moins 3 mois à raison d'au moins une fois par semaine avec un professionnel de la santé mentale dûment reconnu comme tel (psychologue, psychanalyste, psychiatre), que ce soit dans le contexte d'une pratique privée ou celui de soins psychologiques institutionnalisés.
2. Le choix de recruter uniquement des sujets poursuivant un traitement psychothérapeutique au moment des entrevues se justifie par la volonté de s'assurer qu'ils se souviennent suffisamment bien de leur expérience pour pouvoir en parler facilement et spontanément.

Les critères d'exclusion

1. Toute personne présentant ou ayant présenté antérieurement les symptômes d'un trouble ou d'une affection pouvant altérer ou affecter d'une façon ou d'une autre les fonctions

mnésiques, à savoir l'État de stress post-traumatique (ESPT), l'état de stress aigu, le trouble délirant, le trouble dissociatif, le trouble psychotique ou de tout autre trouble comportant des éléments psychotiques (DSM-IV, 1994).

2. Toute personne présentant ou ayant présenté antérieurement les symptômes d'un trouble neurologique ou d'une affection médicale pouvant altérer les capacités mnésiques.
3. Toute personne pour qui la récupération d'un souvenir traumatique a joué un rôle déterminant dans le cadre de son traitement, en particulier ceux ayant récupéré ou rapporté de façon explicite et incontestable des souvenirs d'abus physiques ou sexuels. Cette restriction est rendue nécessaire afin d'éviter que le sujet révèle pendant les entrevues ce qu'il croit déjà savoir au lieu de parler spontanément et sans idées préconçues de son expérience.
4. Toute personne ayant entrepris des démarches judiciaires contre une ou plusieurs personne(s) (allégations d'abus quel qu'en soit le type) suite à son traitement de manière à éviter des biais. Un lien étroit et incontestable doit nécessairement être établi entre les plaintes portées et le matériel issu du traitement psychologique.
5. Toute personne ayant choisi délibérément un traitement visant à lever son amnésie infantile de manière à récupérer des souvenirs soupçonnés être à l'origine de ses problèmes psychologiques (ex. hypnothérapie). Cette exclusion se justifie par la nécessité de ne pas se retrouver avec des sujets trop sensibilisés aux questions faisant l'objet de l'étude.

Deux sujets (sujet 1 et 2) ont été recrutés parmi la clientèle de deux psychologues œuvrant en cabinet privé. Dans un premier temps, ils ont consenti à ce que leur nom soit transmis au responsable de la recherche. Ce dernier a communiqué dans un deuxième temps avec eux pour leur fournir des informations supplémentaires sur l'étude et pour les inviter à y participer. Les autres sujets (sujet 3, 4 et 5) ont tous, de leur propre initiative, choisi de participer à l'étude après avoir pris connaissance

d'un avis affiché sur un babillard se trouvant au département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Ils ont manifesté leur intérêt à participer à l'étude en communiquant directement avec le chercheur qui leur a ensuite fourni des informations supplémentaires sur l'étude et qui, chaque fois, les a invités à y prendre part.

Tableau 1 : Âge, genre, statut civique, type de recrutement et occupation professionnelle des sujets

	Âge	Genre	Statut civique	Type de recrutement	Occupation professionnelle
Sujet 1	50	H	Divorcé (père d'un garçon)	Référé par un professionnel	Journalier Commerçant
Sujet 2	28	F	Conjoint de fait	Référé par un professionnel	Intervenante psychosociale
Sujet 3	19	H	Célibataire	Auto-référé	Étudiant
Sujet 4	27	F	Célibataire	Auto-référée	Étudiante
Sujet 5	25	F	Mariée (mère de deux enfants)	Auto-référée	Informaticienne-programmeuse

Tableau 2 : Motif de consultation, durée et fréquence du traitement, approche psychothérapeutique et type de psychothérapie

	Motif de consultation	Durée et fréquence	Approche thérapeutique	Type de traitement
Sujet 1	Démarche intérieure Dépendance (compulsions sexuelles)	6 mois à raison d'une fois par semaine	Psychodynamique	Soutien/ Exploratoire
Sujet 2	EDM Traits de dépendance	18 mois à raison d'une fois par semaine	Humaniste-existentielle	Soutien/ Exploratoire
Sujet 3	Rupture amoureuse Trouble de l'identité sexuelle (homosexualité)	18 mois à raison de deux ou trois fois par semaine	Psychanalyse	Introspection /Exploratoire
Sujet 4	EDM (au moment de la prise en charge)	Deux ans et demi à raison de une ou deux fois par semaine; Une fois par mois depuis environ six mois	Humaniste-existentielle	Soutien/ Exploratoire
Sujet 5	EDM Réorientation professionnelle	6 mois à raison de une fois par semaine	Éclectique Humaniste-existentielle	Soutien/ Exploratoire

L'entretien de type qualitatif

L'entretien de type qualitatif ou entretien semi-directif et non structuré est maintenant reconnu comme un moyen efficace et utile pour mieux comprendre, à partir des données qu'il permet de recueillir, la perception que les individus ont de divers aspects de leur propre réalité (Kendal, 1972; Legras, 1971; Poupart, 1997). C'est d'ailleurs pourquoi on y a de plus en plus recours dans une grande variété de disciplines des sciences humaines, dont celle de la psychologie, en tant qu'instrument de recherche, d'investigation et d'analyse. De façon générale, ce type d'entretien peut être décrit comme un moyen servant à amener une personne à révéler ce qu'elle pense ou à décrire ce qu'elle a vécu. Il peut également être compris comme un dispositif de cueillette de données qui mise sur le caractère actif du sujet à qui le chercheur s'adresse pour obtenir des informations. Plus spécifiquement, il correspond selon Poupart (1997) à une forme d'entrevue :

« [...] dans laquelle l'interviewer, après avoir donné une consigne de départ visant à aiguiller l'interviewé sur le thème de la recherche, laisse à celui-ci le maximum de liberté pour ce qui est de la manière de traiter le thème et tente d'axer ses relances sur les dimensions abordées par l'interlocuteur. »

Sur le plan pratique, l'entretien de type qualitatif consiste à demander au sujet de s'exprimer le plus librement possible en lui posant un nombre limité de questions, prédéterminées ou non, de manière à permettre à son discours de se déployer selon ses propres préoccupations et selon son état d'esprit. Tout en respectant la spontanéité et l'expressivité du sujet, il n'exclut évidemment pas des interventions visant à obtenir des précisions sur un thème particulier, à orienter le cours de la discussion ou à limiter les propos du sujet. Toutefois, il ne vise aucunement à satisfaire à des exigences qui rendraient l'atteinte de ces interventions obligatoires, absolues et incontournables.

Dans la présente étude, le but poursuivi en recourant à ce type d'entrevue est de laisser au sujet la possibilité d'élaborer sur le thème soumis à son attention de manière à favoriser l'enchaînement d'idées et de pensées le concernant. Autrement dit, l'intention est de demander au sujet de parler spontanément et de façon aussi naturelle que possible du thème à l'étude, soit du thème de ses souvenirs et de leurs liens avec la psychothérapie, tout en portant une attention particulière sur un certain nombre d'aspects s'y rattachant.

Le schéma d'entrevue

Le respect de cette procédure n'empêche pas qu'un certain nombre de thèmes ou de sujets à couvrir puisse être consigné dans un schéma d'entrevue élaboré à partir de l'examen de la littérature scientifique et de la prise en considération des buts de l'étude. De façon générale, deux principaux objectifs sont poursuivis en recourant à un schéma d'entrevue. Le premier est de faciliter la comparaison des sujets en limitant une dispersion indue des thèmes retenus et en favorisant une homogénéisation d'un récit à l'autre. Le deuxième est de favoriser l'approfondissement progressif de leur contenu en tenant compte à la fois de leur dimension affective et cognitive. Les questions contenues dans le schéma d'entrevue (voir Annexe 2) sont ouvertes au sens où elles invitent les sujets à dire tout ce qu'ils pensent sans se limiter à un choix de réponse précis et réducteur. Elles sont toutes prédéterminées et doivent idéalement être posées suivant un ordre préétabli de manière à respecter la logique de leur enchaînement et à assurer le maintien d'une uniformité d'une entrevue à l'autre. Toutefois, il est possible qu'il faille à l'occasion apporter certaines modifications à cette façon de procéder afin de s'ajuster aux particularités spécifiques du déroulement de l'entrevue et à celles des sujets. De la même façon, des clarifications ou des élaborations peuvent aussi être demandées afin de préciser le sens de ce que le sujet communique.

Voici une description sommaire des principales questions contenues dans le schéma d'entrevue:

1. Les premières questions visent à obtenir des informations générales sur le sujet comme son âge, son degré d'éducation, son travail et son statut civil, etc. Elles ont également pour objectif de connaître ses origines familiales et ses antécédents personnels (données biographiques) en lui demandant de préciser la façon dont il a vécu son enfance, notamment en lien avec ses parents, avec sa fratrie ou avec toute autre personne significative de son environnement social ou personnel.
2. La deuxième série de questions vise à connaître les difficultés pour lesquelles le sujet consulte et les circonstances qui l'ont conduit à le faire. De plus, elles tendent à déterminer si le sujet a consulté de son propre gré ou s'il a, au contraire, été contraint de le faire par un proche ou toute autre personne ayant pu exercer sur lui l'autorité nécessaire pour le convaincre ou pour l'obliger.
3. Les questions suivantes portent sur le processus psychothérapeutique proprement dit. Elles ont pour but de recueillir des informations sur le type de psychothérapie que le sujet poursuit (approche, fréquence, type, durée, etc.). Elles visent également à se former une idée générale de la manière dont elle se déroule. Ces questions tiennent compte notamment des principaux enjeux conflictuels qu'elle met au jour, de la nature de l'alliance thérapeutique, de la présence ou non de résistances et du type de transfert qui paraît s'établir avec le psychothérapeute.
4. Un quatrième ensemble de questions est directement relié aux premiers souvenirs du sujet. Les premières questions ont pour objectif de lui demander de décrire son ou ses premier(s) souvenir(s), tels qu'ils lui apparaissent spontanément ou tel qu'il les connaît déjà. Parfois, il est nécessaire de lui poser à cette étape précise de l'entrevue des questions spécifiques pour obtenir des détails supplémentaires au sujet des souvenirs rapportés. D'autres questions encore ont pour objectif de déterminer le statut du

ou des souvenir(s) en rapport avec leur évolution dans le temps. Le souvenir a-t-il par exemple déjà été évoqué ou raconté et si tel est le cas, à qui et dans quelles circonstances l'a-t-il été ?

5. Les dernières questions examinent la nature du lien entre le contenu des souvenirs rapportés et le processus psychothérapeutique (éléments constitutifs du traitement). Des questions peuvent aussi être posées, à cette occasion, sur les liens que le sujet établit lui-même avec d'autres aspects de sa vie ou de son histoire. Cette question est donc celle, qui plus que les autres, visent à obtenir les données qui serviront ensuite à répondre à la question principale de la recherche.

La méthode d'analyse des résultats

Toutes les données sont recueillies, transcrites et analysées par un seul chercheur, soit par l'auteur de ce travail (si on fait exception du regard porté par la tierce personne que représente la directrice de thèse). Leur analyse procède ensuite en deux parties principales. La première partie est consacrée à l'analyse des souvenirs recueillis pendant l'entrevue. La deuxième porte sur le contenu de l'entrevue.

L'analyse des souvenirs

L'analyse des premiers souvenirs s'inspire de la méthode de Bruhn, soit de la théorie cognitive-perceptuelle (*Early Memories Procedure*; Bruhn, 1992a, 1992b) et a pour particularité de recueillir et d'analyser les souvenirs en tenant compte d'une série de critères sur lesquels elle repose, à savoir, entre autres, la façon dont ils sont rapportés, la nature des émotions qui les accompagnent et celle de leur contenu.

L'analyse des entrevues

Une fois les entrevues terminées, elles font l'objet d'un traitement exhaustif et systématique. Tout d'abord, elles sont intégralement écoutées, transcrites et relues de

manière à éviter les erreurs de retranscription. Tous les détails (noms de personnes, noms de lieux, etc.) pouvant contribuer à ce qu'une personne puisse être reconnue sont ensuite transformés ou éliminés pour respecter l'anonymat des sujets. À cette étape de l'analyse, une attention particulière est également portée aux attitudes, aux comportements et aux signes extérieurs (verbaux et non verbaux) présentés par le sujet pendant l'entrevue. L'intérêt qu'ils représentent tient au fait qu'ils peuvent aider à mieux comprendre le contenu des réponses ou des associations du sujet.

Deux étapes distinctes mais complémentaires doivent être suivies afin de prendre connaissance de la nature du matériel contenu dans les entrevues. La première vise à obtenir un aperçu général de leur contenu mais aussi à prendre connaissance de leurs particularités spécifiques. La deuxième a pour but de dégager un ensemble de paramètres (énoncés, thèmes, catégories) de base pouvant guider leur analyse subséquente.

Les données recueillies sont ensuite soumises à diverses procédures d'analyse de contenu suivant une méthode qui s'inspire de l'analyse comparative constante et qui se divise, à son tour, en quatre étapes principales pouvant se résumer de la façon suivante.

Le choix et la définition des unités de classification

Dans la première étape, le matériel de chaque entrevue fait d'abord l'objet d'un découpage en divers énoncés de manière à en extraire ce que Bardin (1977) appelle des « unités de sens » et que Giorgi (1975, 1989) appelle des « unités de signification ». Subséquemment, il est soumis à un traitement visant à classer en diverses catégories l'ensemble de ces énoncés. Ainsi, le matériel de chaque protocole est divisé au cours de cette étape en unités de sens en étant d'abord découpé en énoncés plus restreints pour être ensuite regroupé en catégories plus générales.

L'unité de sens

L'unité de sens est constituée d'un segment des données qui représente une idée, une pensée, un thème, une observation ou un processus identifié par le sujet. Elle est déterminée en fonction des changements de propos qui s'opèrent dans le discours du sujet (Angus et Rennie, 1989) et elle peut généralement se résumer en une phrase ou une idée qui renvoie, elle-même, à un énoncé. Quant aux énoncés, ils sont par définition classables en fonction de leur appartenance à une catégorie descriptive ou une autre. Ainsi, chaque énoncé est associé à l'une ou l'autre des catégories, parfois à plus d'une, de manière à refléter la diversité des données qu'elle représente et à établir des relations entre elles. Bien que ces catégories soient avant tout le reflet des propos du sujet, elles sont aussi, comme nous le verrons, générées à partir des élaborations du chercheur.

En somme, le recours aux énoncés ou unités de sens (signification spécifique en fonction du contexte général dans lequel l'unité apparaît) vise à appréhender dans leurs grandes lignes les particularités essentielles du matériel afin d'orienter l'ensemble de son analyse ultérieure. La création de catégories qui renvoient chacune à « un dénominateur commun auquel peut être ramené tout naturellement un ensemble d'énoncés sans en forcer le sens » (L'Écuyer, 1987, voir Deslauriers 1987) vise, quant à elle, une réorganisation du matériel obtenu. Autrement dit, elle a pour but de rassembler sous une même appellation un ensemble d'énoncés qui partagent des caractéristiques communes (Bardin, 1977, d'Undug, 1974).

Le processus de catégorisation et de classification

Le choix des catégories, ou plutôt leur détermination, repose au départ sur un ensemble de considérations théoriques issues de l'analyse de la littérature et de la prise en considération des questions de recherche. Certaines catégories sont choisies dès l'étape des lectures préliminaires ou de la rédaction du contexte théorique pour être

mises à l'épreuve plus tard lors de l'analyse initiale du matériel recueilli. Par contre, d'autres catégories sont retenues seulement après que les premières entrevues aient été réalisées. Le processus de catégorisation et de classification des énoncés s'effectue donc à partir d'un modèle qui repose, selon la classification de L'Écuyer (1987, voir Deslauriers 1987) sur un modèle mixte qui tient compte à la fois de catégories préétablies et d'autres qui n'émergent qu'après qu'une première analyse des données soit rendue possible. De plus, le modèle mixte combine les qualités de deux modèles, soient celles d'un modèle ouvert où il n'existe pas de catégories de départ et celles d'un modèle fermé qui, au contraire, propose des catégories immuables pouvant être retrouvées ou non dans le matériel. Bien entendu, ce modèle offre moins de liberté qu'un modèle ouvert car il tient compte d'une structure de départ plus contraignante. En revanche, comme le souligne cet auteur, il est plus souple que le modèle fermé :

« [...] en ce que les catégories sont mixtes : une partie des catégories est au départ préexistante, tandis que le chercheur envisage la possibilité qu'un certain nombre s'ajoutent ou en remplacent d'autres en cours d'analyse. Les catégories préexistantes, contrairement aux catégories prédéterminées du modèle B (modèle fermé), n'ont aucun caractère immuable ; elles peuvent être conservées, rejetées, modifiées ou nuancées, complétées par de nouvelles catégories et même remplacées par elles selon la nature des particularités du matériel recueilli. » (L'Écuyer, 1987, voir Deslauriers 1987).

Par souci de clarté, les quatre étapes que comprend ce modèle peuvent être résumées de la façon suivante :

1. Dans la première étape, les énoncés de base sont regroupés selon leur degré d'appartenance à l'une ou l'autre des catégories prédéterminées ou à celles qui sont précisées et définies en cours d'analyse.
2. La deuxième étape vise à une réduction des catégories distinctives par élimination de catégories redondantes. Il s'agit d'une étape de remise en question où chaque énoncé

est révisé en fonction de la catégorie dans laquelle il a d'abord été associé de manière à en déterminer la pertinence et le bien-fondé.

3. Dans la troisième étape, le chercheur s'emploie à proposer une définition des catégories qui figureront sur la grille d'analyse.
4. Enfin, la dernière étape est réservée à l'analyse finale du matériel à partir de ce qui constitue la version finale de la grille d'analyse.

Pour être valides sur le plan scientifique, les catégories doivent selon L'Écuyer satisfaire à trois critères spécifiques et distincts : il est d'abord nécessaire qu'elles soient « exhaustives et en nombre limité » ; il faut ensuite qu'elles soient « pertinentes, objectives et clairement définies » ; enfin, elles se doivent d'être « homogènes, productives et mutuellement exclusives » (1987, voir Deslauriers 1987).

En outre, les catégories peuvent, tel que nous l'avons précédemment expliqué, bien que cela ne soit pas toujours ou nécessairement le cas, être remaniées à un moment ou un autre du déroulement de la recherche de manière à rendre mieux compte des phénomènes qu'elles se proposent de représenter, à adapter le schéma d'entretien ou à affiner la grille d'analyse thématique.

Le choix des catégories

Trois catégories issues d'une analyse préliminaire des questions consignées dans le schéma d'entrevue ont été initialement précisées et définies. Elles constituent les catégories initiales et elles correspondent aux thèmes suivants :

1. Souvenirs (autant les souvenirs qui apparaissent spontanément que ceux que le sujet connaît déjà).
2. Psychothérapie: perception et déroulement du processus psychothérapeutique (psychothérapie).

3. Lien(s) entre les souvenirs rapportés et le processus psychothérapeutique (psychothérapie).

L'analyse thématique individuelle

Chaque entrevue fait ensuite l'objet d'une analyse thématique individuelle avant d'être soumise à l'analyse comparative finale. L'analyse thématique individuelle consiste à extraire du matériel de chaque entretien toute information relative à une catégorie en particulier de manière à pouvoir ensuite mieux comparer les différents contenus s'y rapportant. Elle doit rester proche des propos des sujets sans nécessairement se limiter à une technique de validation de contenu.

L'analyse comparative

La seconde étape constitue l'analyse comparative proprement dite. Elle consiste à comparer les contenus propres à chaque catégorie thématique plutôt que de comparer les sujets entre eux (Laperrière, 1982; Poupart et coll., 1998). Ainsi, l'analyse comparative constante ignore la cohérence singulière de chaque entretien pour donner une cohérence thématique inter-entretiens.

L'intérêt de cette analyse tient à deux principaux aspects :

1. Les données qu'elle permet d'obtenir transcendent l'individualité des sujets tout en reposant sur la singularité de leurs expériences. Autrement dit, il s'agit moins de comprendre en profondeur ce qui caractérise un seul ou quelques individu(s), que de saisir les subtilités d'une expérience ou d'un processus en mettant en relief ce qui est similaire et différent d'un individu à l'autre.
2. Elle fournit les fondements sur lesquels reposent toute nouvelle élaboration théorique ou hypothèse du sujet à l'étude.

Les notes prises en cours de recherche

Pendant toute la durée de l'étape qui consiste à recueillir les données, soit à partir de la première jusqu'à la dernière entrevue, le chercheur, soit l'auteur de la recherche, tient un journal dans lequel il note ses observations, ses insights, ses réflexions et ses références théoriques. De cette manière, il collige un ensemble d'informations utiles et pertinentes. D'un côté, il peut recueillir des données qui sont susceptibles d'être utiles pour nuancer et pour préciser sa compréhension des phénomènes et des processus sur lesquels il porte son attention. De l'autre, en tenant à jour un tel journal, il peut s'assurer de mieux orienter la discussion et l'interprétation des résultats. Enfin, les renseignements recueillis en utilisant ce moyen peuvent également être comparés aux catégories qui émergent des données obtenues en cours d'analyse.

La procédure

Chaque sujet a d'abord été rejoint au téléphone de manière à établir avec lui un lien de confiance et pour lui expliquer le fonctionnement de l'étude. Ce premier contact a aussi été l'occasion de lui présenter les particularités de la recherche, de lui fournir des renseignements liés à ses aspects déontologiques et de lui demander son accord pour signer le formulaire de consentement (voir Annexe 1). Tous les sujets ont ainsi été informés dès le départ que l'étude portait sur la relation entre le processus psychothérapeutique (psychothérapie) et les premiers souvenirs et qu'ils devaient répondre, pendant une entrevue de recherche, à des questions se rattachant à l'un et l'autre de ces deux aspects. Enfin, c'est aussi lors de cet appel que les sujets ont été informés que leur assentiment ou leur refus de participer à l'étude ne pouvait en rien avoir une incidence sur les traitements qu'ils recevaient au moment de l'entrevue où pouvaient recevoir plus tard.

L'entrevue d'une durée d'environ soixante (60) à quatre-vingt-dix (90) minutes se déroule dans un bureau isolé afin de préserver la confidentialité des données recueillies. Elle a pour buts principaux de demander au sujet de rapporter ce qu'il croit être ses souvenirs les plus anciens et les plus significatifs et de recueillir des données quant aux liens que ces souvenirs entretiennent selon lui avec le processus psychothérapeutique auquel il prend part. Par ailleurs, l'entrevue a, de façon plus spécifique, pour intention d'amasser des données destinées à répondre aux questions de recherche décrites et expliquées précédemment.

Trois (3) entrevues préalables ont été menées pour mettre au point le schéma d'entrevue et pour favoriser l'établissement d'une relation de confiance avec la population étudiée. Toutes les entrevues ont été enregistrées sur bande audio.

Les considérations éthiques

Cette étude a évidemment été menée selon les règles de déontologie dictant la pratique de la recherche et conformément aux règlements des instances indiquées, à savoir, notamment, celle du département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) et celle de l'Ordre des psychologues du Québec. Des moyens directs et concrets ont été pris pour s'assurer que les sujets consentent librement à collaborer à l'étude. Aucune pression induite n'a donc été exercée sur eux pour obtenir qu'ils participent à l'étude ou pour qu'ils ne se désistent pas en cours de route. Les sujets ont tous signé un formulaire de consentement éclairé précisant les buts et la nature des entrevues ainsi que les risques et les avantages probables auxquels ils s'exposaient en y participant. Ils ont également été rassurés qu'ils ne couraient pas de risques indus en acceptant de répondre aux questions posées pendant l'entrevue. Le respect de la notion de « risque minimal » telle qu'elle est définie par le code de déontologie de l'Université du Québec à Hull (article 3.6) visait, à les prémunir contre ces risques. Il constitue donc une mesure de protection supplémentaire. La notion de «

risque minimal » stipule que « lorsque l'on a toutes les raisons de penser que les sujets pressentis estiment que la probabilité et l'importance des éventuels inconvénients associés à une recherche sont comparables à ceux auxquels ils s'exposent dans les aspects de leur vie quotidienne reliés à la recherche, la recherche se situe sous le seuil de risque minimal. (Énoncé, page 1.5) »

Une attention particulière a été accordée à l'anonymat des données recueillies de façon à ce que les sujets ne puissent pas être reconnus. Un engagement a été pris afin de fournir, verbalement ou par écrit, dans leurs grandes lignes les conclusions de l'étude à ceux qui en faisaient la demande. Il a également été convenu, dès le départ, qu'une rémunération de quinze dollars leur était versée pour leur participation.

L'échantillon et le nombre d'entrevues

Pour comprendre la diversité des formes que peut prendre un aspect aussi spécifique que celui du lien entre la remémoration des premiers souvenirs et le processus psychothérapeutique, il apparaît important de mener des entrevues auprès d'un nombre suffisamment élevé de sujets pour ne pas se limiter à une étude de cas. Toutefois, une étude comme celle-ci ne nécessite pas, contrairement à d'autres, le recours à un très grand nombre de sujets. Cette étude adhère plutôt au principe voulant que la représentativité de l'échantillon peut être atteinte lorsque les techniques ou méthodes de cueillette et d'analyse des données utilisées ne fournissent plus aucun élément nouveau pour approfondir le phénomène étudié ou lorsqu'une impression de redondance se fait sentir (Bertaux, 1980). Autrement dit, la représentativité de l'échantillon qu'elle requiert est obtenue ou plutôt est jugée suffisante, en vertu de son adhésion au paradigme de la recherche qualitative, à partir du moment où le chercheur parvient à ce qui correspond à la saturation des données.

Les résultats

Toutes les questions contenues dans le schéma d'entrevue initial ont été conservées dans leur forme originale jusqu'à la dernière entrevue. Seul l'ordre dans lequel certaines questions ont été posées a été légèrement modifié pour s'ajuster au rythme et aux particularités de certains sujets. En cela, la séquence dans laquelle certaines questions ont été posées et certaines informations obtenues n'a pas nécessairement toujours respecté un ordre chronologique strict.

Un certain nombre de questions devait absolument être posé après que d'autres l'aient été afin de respecter la logique inhérente à la structure et aux visées de l'entrevue. Ainsi, il est demeuré primordial et essentiel, tout au long de la recherche, de poser d'abord les questions se rapportant aux souvenirs et aux antécédents des sujets avant de leur poser des questions sur les liens qu'ils pouvaient faire ou non entre leurs souvenirs et leur psychothérapie. Enfin, notons que dans certains cas et pour certains sujets seulement, certaines questions n'ont pas eu à être explicitement posées étant donné que l'important était moins de les poser à tout prix que d'obtenir des informations jugées utiles et pertinentes pour répondre aux questions de la recherche.

L'analyse thématique individuelle

Dans cette partie de l'analyse, la présentation des données tient compte des critères spécifiés précédemment. En d'autres mots, elle repose sur l'ensemble des facteurs discutés dans la partie consacrée à la présentation des objectifs de la recherche. Elle s'appuie, dans un premier temps, sur le matériel se rapportant au contenu des souvenirs divulgués par chacun des sujets. Elle repose, dans un deuxième temps, sur l'ensemble des catégories utilisées pour décrire la psychothérapie de chaque sujet et pour déterminer la façon dont ils comprennent et perçoivent le lien qu'elle entretient avec leurs premiers souvenirs. Enfin, elle s'appuie sur l'ensemble des

associations des sujets qui se rapportent à ses deux thèmes spécifiques, qu'ils soient pris isolément ou conjointement.

La façon dont chaque entrevue est résumée respecte et suit un ordre précis et prédéterminé. Chaque résumé d'entretien prend ainsi, à tour de rôle, en considération les points suivants, soit : a) la présentation des premiers souvenirs; b) la description de la façon dont ils perçoivent et comprennent le déroulement de la psychothérapie (principaux thèmes et conflits qu'elle met en jeu; c) et enfin la présentation des liens faits par le sujet entre la psychothérapie et les souvenirs rapportés pendant l'entrevue (ou encore l'absence de liens).

Sujet 1

Ce sujet relate trois souvenirs pendant l'entrevue. Le premier souvenir qu'il évoque remonte à l'époque où il devait avoir entre cinq et sept ans. Plus précisément, il se rapporte à un événement qui se serait produit dans une forêt située dans une campagne tout près de chez lui et au cours duquel un garçon plus âgé que lui aurait menacé son intégrité physique en voulant lui couper les doigts d'une main sur une bûche de bois. Le premier souvenir relaté par ce sujet donne ainsi lieu à l'expression d'un sentiment d'effroi et de crainte très intense au sens où il renvoie directement à une situation extrêmement angoissante dans laquelle il appréhende la possibilité que son intégrité physique soit menacée, voire même atteinte. Il énonce ce premier souvenir comme suit :

« Il y en aurait peut-être deux, trois, il y en a un que, il y en a un qui m'a fait peur, qu'il voulait me couper les doigts sur une bûche de bois, ça je m'en rappelle de ça, quelqu'un qui me faisait peur. »

« Quelqu'un que vous connaissiez ? »

« Oui, aux alentours, mettons un autre petit comme un autre petit garçon un petit peu plus vieux, comme mettons qu'il avait un, deux trois pieds de plus haut que moi, mettons que je m'en rappelle

quand que..., c'était même peut-être un petit gars de 18, 20 ans, peut-être quelque chose comme ça. »

D'importantes peurs sont associées à ce souvenir dès l'instant où il se le remémore. Pour lui, ces peurs s'inscrivent dans un contexte général où prédomine un climat d'appréhension et elles renvoient aussi bien à la crainte d'être attaqué, voire tué, qu'à celle d'avoir à affronter de nouveau ce garçon dont il dit seulement qu'il n'était pas de sa famille et qu'il était certainement plus âgé que lui. Tout aussi pertinent est le fait que ce souvenir lui rappelle un autre climat de terreur, soit celui qu'il aurait vécu au cours de son enfance lors de situations où il aurait été menacé et agressé (physiquement et sexuellement), tant par des enfants de son âge que par de proches parents (notamment des oncles).

Les deux autres souvenirs qu'il rapporte renvoient à des événements dont le caractère sexuel indéniable et évident n'est pas, comme il le fait remarquer, sans lui poser des problèmes importants. Pour sa part, le deuxième souvenir qu'il rapporte renvoie à un événement qui survient un an ou deux plus tard, soit au moment où il devait avoir entre six et sept ans. Il met en scène une petite fille un peu plus âgée que lui (âgée d'environ 10 ou 11 ans) qui lui aurait fait des attouchements sexuels malgré sa demande plusieurs fois répétée d'arrêter. Ce deuxième souvenir est relaté de la manière suivante :

« Je me rappelle que c'est vague dans ma tête, ouais, mais qu'une petite fille que, elle m'avait liché jusqu'à temps que ça chatouille pis elle ne me lâchait pas pantoute, pis là je me rappelle que j'ai crié lâche-moi, arrête, ça je me rappelle de ça, pis là elle continuait, pis là ça me chatouillait, pis là un moment donné elle a arrêté. »

Pour lui, ce souvenir est marqué par des sentiments contradictoires mais complémentaires. D'un côté, il est caractérisé par la peur intense et irrépessible d'être surpris et puni, tant par ses propres parents que par ceux de la petite fille. De l'autre, il est marqué par un sentiment ambivalent (honte et plaisir) qui n'est pas sans créer chez

lui un malaise qu'il associe directement à la satisfaction (au plaisir) qu'il a très bien pu retirer ou aurait très bien pu vouloir retirer de cette expérience sexuelle qu'il considère à la fois précoce et interdite. Ce souvenir témoigne ainsi à ses propres yeux d'un conflit qui mettrait en opposition d'un côté, des pulsions visant à l'accomplissement d'un désir sexuel manifeste et de l'autre, des forces antagonistes destinées à maintenir l'interdit qui lui serait implicitement et inévitablement associé.

Le troisième et dernier souvenir a lui aussi, à sa façon, un caractère sexuel très explicite et très évident. Par ailleurs, il véhicule à l'instar des deux autres des pensées et des affects qui lui inspirent un sentiment de malaise et d'inconfort qu'il ne manque pas de décrire en faisant notamment allusion à la honte qu'il a pu, malgré lui, lui faire vivre. Plus exactement, ce souvenir lui rappelle qu'il aurait fait à sa mère vers l'âge de cinq ans des attouchements à caractère sexuel pendant qu'elle dormait et qu'elle l'aurait repoussé dès l'instant où elle se serait aperçue de ce qu'il était en train de lui faire. Voici maintenant, à partir du compte rendu qu'il en fait, à quoi ce souvenir correspond pour lui :

« Pis aussi que quand j'étais tout petit, plus petit aussi, peut-être vers l'âge de 5 ans, que je me rappelle que je me retrouve entre les jambes de ma mère, pis que je suis en train de licher ma mère, à peu près environ vers l'âge de cinq ans, ma mère elle se réveille, ou quelque chose comme ça pis là elle me repousse. »

Les affects et les sentiments qu'il associe spontanément à ce souvenir sont pour l'essentiel reliés à la honte. Voici d'ailleurs ce qu'il répond lorsque la question lui est posée de savoir quels sont pour lui les sentiments qui accompagnent ce souvenir:

« Ma mère, c'était plus la honte, de la honte, parce que ça, ça m'a suivi aussi plus tard quand j'ai grandi, ça m'a suivi, j'ai bu pour oublier, pis j'ai jamais oublié ça. »

Le processus psychothérapeutique

Ce sujet juge avoir réussi à créer facilement dès le départ avec la psychothérapeute une alliance thérapeutique suffisamment bonne pour s'investir librement dans la psychothérapie. Il perçoit le processus psychothérapeutique comme étant rassurant et réconfortant, notamment parce qu'il estime qu'il l'amène à faire ce qu'il appelle « le pardon avec son passé » et à surmonter efficacement les compulsions à caractère sexuel dont il se plaint au tout début.

La psychothérapie est également pour lui l'occasion de restaurer l'image négative qu'il aurait toujours entretenue de sa propre mère. Autrement dit, elle aurait pour effet de l'aider à transformer favorablement sa perception appauvrie et critique de sa mère en lui fournissant des moyens nouveaux de la percevoir autrement. Par exemple, il explique qu'elle l'amènerait progressivement à ne plus se représenter sa mère comme une personne sans valeur en substituant à l'image négative qu'il aurait pendant longtemps entretenue de cette dernière celle d'une personne qui, au contraire, mérite l'expression de son respect et de sa gratitude. Il décrit ce changement de perception en ces termes :

« Avant, c'est comme si je ne trouvais pas de qualités, tsé je ne trouvais pas, peut-être pas nécessairement des qualités mais c'est comme, ça n'avait pas de colonne ou ça n'avait rien pis dans le fond, ce n'est pas ça du tout, parce que, avec les onze enfants qu'elle a eus, il a fallu qu'elle ait du caractère parce que mon père adoptif il n'en avait pas. Avant, c'était comme si c'était comme rien, comme si elle avait fait des enfants point, pis qu'ils n'avaient pas d'importance pas d'importance. »

Puis, un peu plus loin il ajoute :

« Après, c'est comme si, c'est ça, pourtant ce n'était pas ça parce qu'elle essayait de faire, tu vois qu'elle essayait de son mieux mais avec les onze, pis compte tenu du contexte du milieu d'où est-ce qu'on était aussi, ça fait que ça avait une grosse influence aussi que

je m'aperçois aujourd'hui, que par rapport à tout nous autres les enfants, ça fait que ça lui en donnait beaucoup de responsabilités, c'est que je me suis aperçu qu'en fait qu'elle essayait de faire de son mieux parce qu'elle n'avait pas d'outil. »

Par ailleurs, il se pose des questions sur la façon particulière dont il réagit à la variété de sentiments et d'émotions qu'il serait conduit à ressentir au fur et à mesure des séances. Entre autres, il se demande pendant l'entrevue pourquoi il est généralement plus sensible aux sentiments de joie qu'aux sentiments de tristesse qui font surface pendant la psychothérapie en affirmant notamment ce qui suit :

« Je suis plus sensible à la joie, tandis que quand c'est pour de la peine, ou du passé, c'est comme si j'ai de la misère à, pas capable de, de pleurer plus facilement de la peine que de pleurer de la joie ou quelque chose comme ça. »

« C'est ce que vous remarquez ? »

« J'ai remarqué ça même depuis, depuis que je fais un cheminement avec moi-même, j'ai toujours plus de misère, c'est très rare que j'ai pleuré par rapport à mes sentiments de, de déception, ça l'a arrivé quelques fois, mais disons que j'ai plus de misère là-dedans, on dirait que c'est comme si je ne me permets pas ça, pis que j'enchaîne tout de suite d'un côté positif, pis non je vais m'en sortir... »

Enfin, il décrit à plusieurs reprises la psychologue comme une personne à qui il ne peut rien reprocher et à qui il peut, pour cette raison, accorder toute sa confiance. Elle ne peut faire, en ce sens, selon lui l'objet d'aucune critique et d'aucun commentaire négatif. Aussi, il apparaît très clairement qu'il ne remet jamais en question sa disposition à vouloir l'aider ni sa capacité à pouvoir le faire. Tout semble en fait se passer, là aussi, comme s'il évitait, en adoptant une telle attitude, d'assumer les conséquences que pourraient entraîner pour lui la prise en considération de sentiments opposés et contradictoires, sentiments qui, en principe, seraient susceptibles

de mettre au jour une ambivalence plus réaliste mais probablement aussi plus angoissante.

Les liens entre les souvenirs et le processus psychothérapeutique

Il ne fait de lui-même aucun lien particulier entre le rappel du seul souvenir qui surgit durant la psychothérapie, c'est-à-dire celui où figure sa mère, et la manière dont celle-ci se déploie. De la même façon, il ne fait de lui-même aucun rapprochement précis et concret entre l'ensemble des souvenirs qu'il rapporte et la façon dont la relation psychothérapeutique se construirait progressivement. Les différents thèmes et conflits que la psychothérapie met au jour n'ont pas en ce sens, selon lui, à y être associés de quelque façon que ce soit. En fait, il se limite à dire, à ce propos, que ses souvenirs renvoient tous à trois épisodes distincts et indépendants de son enfance qui n'ont rien de commun et dont les contenus respectifs, pris séparément ou conjointement, n'entretiennent aucun rapport spécifique ni concret avec la psychothérapie.

Toutefois, ce sujet juge que les enjeux et les thèmes propres à ses souvenirs ont très bien pu exercer une influence sur son développement psychologique ultérieur et sur la façon dont il a vécu sa vie. Par là, il entend qu'ils peuvent très bien être compris à la fois comme une cause importante et comme un reflet fidèle de l'inhibition, du malaise et de la honte dont il aurait souffert dans ses relations avec les autres. Plus particulièrement, il fait, à ce sujet, les correspondances et les liens suivants :

« Ah, l'effet que ça peut avoir fait sur ma personne, c'est que ça a fait quelqu'un de *pogné*, quelqu'un qui, ça fait quelqu'un qui est renfermé. »

« De quelle façon ? Comment vous diriez ça ? »

« Renfermé dans le sens de, je me sentais très honteux de ma personne, je me disais c'est comme ça n'avait pas de bon sens, tsé, vivre une affaire de même, tsé d'avoir fait une chose comme ça... »

Ces souvenirs lui rappellent également certains moments précis de son enfance. En particulier, ils lui rappellent autant ceux pendant lesquels il aurait été inhibé face aux jeunes filles que ceux où il aurait été intimidé face à certains garçons de son âge dont il se sentait menacé (comme cela se produit dans le premier souvenir) et face auxquels il ne réussissait pas à s'imposer comme il l'aurait souhaité. Il affirme d'ailleurs ce qui suit pour s'en expliquer :

« C'est comme aussitôt que je me suis rendu compte de ça, c'est dans le sens que je me disais, oui aussitôt que je voyais une petite fille pis que je voulais l'aborder ou quelque chose comme ça, pis j'étais pas capable, comme de prendre ma place, de m'afficher, de de de tsé... pis comme les petits gars, c'était la même affaire, ben c'est sûr que j'ai eu de la misère... »

En résumé, ce sujet établit de lui-même un rapprochement entre le contenu des souvenirs qu'il rapporte et différents aspects qui se rapportent à sa propre vie mais non entre ces derniers et la façon dont se déroule, selon lui, la psychothérapie dans laquelle il s'est engagé.

Sujet 2

Dans le premier souvenir qu'elle mentionne, elle évoque tout le bonheur et le plaisir qu'elle éprouve en étant avec son père, bien que sa présence lui apparaisse à la fois éphémère et insuffisante. Par opposition, elle reconnaît résister dans ce souvenir à l'inéluctabilité de la mort de son père en se croyant victime d'une conspiration qui aurait visé à lui cacher la réalité de son existence.

Parallèlement, ce souvenir correspond pour elle à une réactivation sous forme onirique d'événements précis qui se rapportent directement à son enfance, au sens où elle l'associe clairement aux disputes qui l'opposaient à ses parents quand, toute jeune, elle refusait obstinément, le soir venu, d'aller dormir seule dans son lit. Aussi, ce souvenir lui rappelle la méfiance et la suspicion qu'elle aurait éprouvée lorsque, encore

une fois, elle croyait qu'on lui cachait la vérité au sujet de son père, en particulier lorsqu'elle aurait été convaincue qu'on lui laissait faussement croire qu'il était mort.

Enfin, la tristesse et l'angoisse que lui inspire la solitude dans laquelle elle se retrouve malgré elle dans le troisième souvenir lui fait penser à celle qu'elle a très bien pu ressentir en réalisant qu'elle ne pouvait plus rien face à l'absence irrémédiable de son père. Ces deux sentiments lui rappellent comment elle a pu, après avoir reconnu l'inéluctabilité de la mort de son père, se sentir abandonnée à son propre sort sans grand espoir d'obtenir de quiconque l'équivalent de ce qu'elle aurait espéré obtenir de lui.

Le premier souvenir qu'elle rapporte date de l'époque qui précède le décès de son père, soit peu de temps avant son troisième anniversaire de naissance. Dans ce souvenir, elle se trouve dans un jardin. Plus exactement, elle se voit autour d'une petite table d'enfants en compagnie d'un cousin et d'une voisine quand tout à coup son père la chatouille discrètement en passant à côté d'elle. Son frère est absent de la scène décrite dans ce souvenir. Elle relate ce dernier de la façon suivante:

« Il y a des rêves, pis un moment où est-ce que, je voyais comme mon père qui était passé à côté de moi pis qui m'avait chatouillée... j'étais avec mon cousin, ma voisine... pis moi, y'a une petite table que j'avais, une petite table d'enfants... c'était dans le temps de Star Wars parce que, le premier (rire), parce que mon frère, y'avait eu comme une espèce de pochette, de portfolio pis c'était Star Wars, pis y'avait ça, pis c'est ça, mon père était passé à côté, pis y m'avait chatouillé. »

Le rappel de ce souvenir a pour conséquence de la rendre perplexe dans la mesure où il la rend curieuse et impatiente de savoir ce qu'il signifie véritablement. Il l'intrigue aussi d'autant plus qu'il lui fait manifestement éprouver un sentiment de joie qu'elle s'explique très mal. En fait, ce souvenir est pour elle porteur d'une énigme en raison de l'aversion qu'il aurait dû en principe, selon elle, lui inspirer. Autrement dit, il

lui apparaît, en rétrospective, d'autant plus inexplicable et étrange qu'elle reconnaît avoir pris plaisir dans ce souvenir à ce qui en temps normal lui déplait beaucoup.

Comme elle le souligne :

« Je me sens comme si c'était, comme un courant de joie qui passe, pis je ne sais pas parce que j'ai toujours haï me faire chatouiller, mais là quand j'y pense, c'est comme, je sens dans mon dos, comme une explosion de joie. »

Deux rêves font partie de ses souvenirs les plus anciens. Chacun renvoie à une situation familiale dans laquelle son père joue un rôle déterminant. Toutefois, contrairement au premier, tous les deux évoquent son absence plutôt que sa présence. Voici maintenant comment elle raconte le premier de ces deux rêves :

« Ben maintenant, je me rends compte que les rêves par rapport à mon père ou à des sentiments que j'ai développés par rapport à ce décès-là, puis, je me rappelle que, moi, j'étais quelqu'un qui ne voulait pas aller dormir, quand j'étais petite, on se chicanait parce que je ne voulais pas dormir, je m'en allais toujours dans le corridor, pis j'étais dans le salon, je me cachais ou je sortais de ma chambre, pis dans mon rêve c'est encore la même chose, comme j'étais dans le corridor pis là je voyais mon père pis ma mère qui parlaient... pis je me disais dans ma tête que c'était pas vrai, il n'était pas mort, il était là à quelque part mais c'était comme une conspiration, c'était pas vrai, qu'il était mort, il était là. »

Dans le second rêve, elle se retrouve seule dans la maison familiale à une époque où elle devait avoir cinq ou six ans. Son frère aîné aurait dû en principe être auprès d'elle pour en prendre soin, c'est-à-dire qu'il aurait dû être à ses côtés pour lui tenir compagnie après que sa mère le lui en aurait fait la demande. Toutefois, il ne peut s'acquitter de cette responsabilité puisqu'il s'est absenté sans qu'elle ne sache ni ne comprenne pourquoi. Sur le plan affectif, l'impact de ce rêve est très important. Il est même très déterminant et très bouleversant au sens où elle en est très touchée et très perturbée. D'un côté, il lui fait éprouver beaucoup de tristesse qu'elle associe surtout à

la conviction d'être abandonnée face au sort qu'on lui réserve dans cette situation. De l'autre, il la rend très fâchée et surtout très contrariée d'avoir ainsi été laissée à elle-même sans aucun réconfort ni aucun soutien. Ce souvenir se présente à elle de la façon suivante :

« J'étais avec, j'étais toute seule dans la maison, pis, c'est ça, c'est mon frère qui était supposé me garder pis finalement il était parti, pis que, c'est ça, j'ai, c'est ça, peut-être j'avais 5, 6 ans pis c'est ça je m'étais sentie abandonnée là, je, comme dans mon cœur pis tellement, c'était terrifiant comme enfant de, d'être toute seule, aie! je suis toute seule, ils m'ont laissée toute seule dans cette maison-là, pis... »

Enfin, elle fait brièvement allusion à d'autres souvenirs dont l'importance est moindre à ses yeux. De plus, elle insiste sur le fait qu'ils ont un caractère nettement plus vague et beaucoup plus général que les précédents. Elle présente ces souvenirs de la façon suivante :

« Pis d'autres souvenirs, tsé à partir de cinq ans, je me rappelle, à peu près, tsé la maternelle, des choses comme ça, l'école... »

« Hum um, de façon générale ou des événements en particulier ? »

« Euh, ben la première fois que je m'étais fait une amie à l'école, des choses que je faisais à l'école, des dessins, la classe, le professeur... »

« A partir de quand ? »

« En maternelle, vers l'âge de cinq ans (silence), je ne peux pas dire vraiment des âges mais je me souviens... ma famille, la parenté, pis c'est aussi comme en regardant les photos, il y a des choses qui reviennent, ça s'est imprégné là dans ma mémoire... »

À l'instar du premier sujet, ce sujet raconte trois souvenirs. De plus, les souvenirs qu'elle évoque renvoient tous à des situations familiales qui remontent à la période de sa toute première enfance. Les thèmes qu'ils soulèvent sont tous reliés à la

signification et au sens qu'aurait pris pour elle l'absence de son père (soit celle d'une figure paternelle forte et idéalisée) ou plutôt à la façon dont elle a réagi ou a pu réagir à son décès. En effet, ces derniers entretiennent tous une étroite relation avec les traces mnésiques et les sentiments qu'elle associe à la disparition de son père même si ce dernier, en tant que personne réelle, n'y figure pas tout le temps, c'est-à-dire même si sa présence concrète et tangible n'est pas relevée dans chacun des trois principaux souvenirs qu'elle rapporte.

Le processus psychothérapeutique

Dès le début, elle considère avoir entretenu face à la psychothérapie des idées et des sentiments ambivalents, sentiments qui l'auraient régulièrement amenée à douter de sa pertinence et de son utilité, sans pour autant remettre totalement en question son intention de la poursuivre. Aussi, le processus psychothérapeutique lui aurait souvent inspiré des craintes qu'elle associe directement à son appréhension de n'avoir rien à dire d'intéressant et de valable pendant les séances. Par exemple, elle reconnaît qu'il lui serait assez souvent arrivée de ne pas avoir voulu se rendre à ses rendez-vous ou d'avoir voulu les annuler quand elle ne traversait pas d'épisodes particulièrement difficiles pour lesquels une aide concrète lui apparaissait légitime, essentielle et évidente.

Par ailleurs, la façon dont elle percevrait et accueillerait les interventions de la psychologue varierait beaucoup en fonction des moments de la psychothérapie. En particulier, elle fluctuerait fréquemment entre des périodes pendant lesquelles elle serait encouragée par l'aide qu'elle recevrait et d'autres où, au contraire, elle se sentirait abandonnée et peu soutenue. Par exemple, elle souffrirait à certains moments du manque de directivité de la psychothérapeute alors qu'à d'autres elle l'accepterait en comprenant mieux son bien-fondé et sa nécessité thérapeutique. L'extrait de dialogue suivant permet de mieux comprendre de quoi il s'agit :

« Des fois j'aimerais ça qu'elle (silence) soit plus directive. Parce que des fois, je suis vraiment perdue, je ne sais plus quoi faire »

« Perdue, désorientée, dans ce sens là ? »

« Ouais, je ne sais plus quoi faire pour m'en sortir, pis a dit rien, pis là, c'est ça, je me sens un peu abandonnée à ce moment-là, c'est juste que, tsé des fois, moi je veux aller bien, vite, tout de suite, pis tsé (nom de la psychologue) a, c'est son nom, elle me connaît là, elle sait comment est-ce que je suis, pourquoi elle ne me le dit pas elle c'est quoi mon problème, pis pourquoi elle ne me dit ben là pas fait ça... »

« Ce que vous pourriez faire. »

« Ouais, je veux que ce soit efficace là, je veux... par rapport à (nom de la psychologue), je verrais qu'elle sait des choses sur moi que moi-même je ne sais pas... »

En revanche, elle a, à d'autres occasions, le sentiment de faire des progrès qu'elle attribue directement aux qualités d'accueil et d'écoute qu'elle reconnaît à la psychologue et qu'elle apprécie d'autant plus qu'elle estime ne jamais avoir pu les retrouver chez sa propre mère. La perception qu'elle entretient face à la psychologue apparaît donc, elle aussi, caractérisée par des sentiments et des représentations qui se présentent généralement de façon contradictoire et ambivalente.

En somme, elle reconnaît entretenir à certains moments des doutes qui lui font croire et craindre à la fois que la psychothérapeute puisse retenir délibérément contre elle des informations qui pourraient lui être nécessaires pour atteindre ses objectifs de guérison psychique. En outre, elle admet en entretenir d'autres qui, à d'autres moments, mettent en évidence une peur de la désapprobation en général et celle de l'abandon en particulier. Ces derniers doutes se rapportent tout particulièrement au sentiment d'abandon qu'il lui arriverait souvent de vivre pendant les séances et qu'elle associe au sentiment de ne pas recevoir tout le soutien, le réconfort et les conseils auxquels elle jugerait être en droit de s'attendre.

Les liens entre les souvenirs et le processus psychothérapeutique

Il apparaît clairement à ce sujet que les souvenirs (les rêves y compris) qu'elle rapporte témoignent de ce qu'elle a vécu et de ce qu'elle a connu tout au long de son histoire. En ce sens, ils sont pour elle une indication fidèle et concrète de la façon dont elle s'est adaptée à diverses conditions de sa vie en général et à ses relations interpersonnelles en particulier. Aussi, ils rendent compte, à ses yeux, de l'origine de ses difficultés au sens où les contenus qu'ils véhiculent seraient, comme elle le souligne, à la source de plusieurs des problèmes dont elle se plaint :

« Ben je pense que, c'est ça, c'est des rêves qui montrent comment que, comment je suis et pis qu'est-ce que, qu'est-ce qui fait que maintenant je suis, pis tsé que, ça ne va pas bien pis, pis euh, pis c'est la base de... la base de mes problèmes (elle pleure). »

Par ailleurs, elle considère que ses souvenirs reflètent l'essentiel de ce qu'elle est devenue comme personne. En particulier, elle croit que c'est surtout le cas pour le deuxième souvenir, soit pour le souvenir dans lequel elle s'estime être victime d'une conspiration (collusion familiale destinée à lui faire faussement croire que son père est mort) et pour le troisième dans lequel elle se sent injustement abandonnée et rejetée (en réaction, de nouveau, au décès de son père). Comme elle le fait remarquer, ces souvenirs sont de ce point de vue très révélateurs :

« Ben je pense le premier c'est que je croyais que mon père n'était pas mort. Le deuxième ben, c'est tout le sentiment d'abandon, pis de rejet que j'ai vécu par rapport au décès de mon père. »

Enfin et surtout, notons qu'elle ne fait aucun lien direct entre le contenu des souvenirs qu'elle relate et le processus psychothérapeutique dans lequel elle s'est engagée. Il n'y a pas lieu, autrement dit, pour elle d'établir quelque parallèle que ce soit entre ces deux dimensions distinctes de sa propre expérience.

Sujet 3

Ce sujet rapporte quatre souvenirs principaux et un petit nombre de souvenirs secondaires. Les deux premiers souvenirs lui viennent spontanément à l'esprit alors que le troisième ne surgit que quelques instants plus tard. L'ordre des événements auxquels chacun d'eux réfère fait l'objet d'une hésitation dans son esprit dans la mesure où il le remet en question presque aussitôt après qu'il lui soit apparu de façon claire et incontestable.

Les faits se produisant dans les deux premiers souvenirs rapportés par ce sujet se déroulent exactement au même endroit, soit à proximité d'une rampe d'escalier se situant au premier étage de la maison familiale de son enfance. Aussi, tous les deux font place à une situation problématique face à laquelle il réagit vivement en raison des peurs qu'ils lui inspirent. Plus exactement, ces souvenirs ont, l'un comme l'autre, pour particularité essentielle de l'exposer à des disputes dont le caractère menaçant lui rappelle la rivalité qui aurait autrefois pris place entre lui et ses parents. Les événements auxquels ils feraient référence lui rappellent des épisodes précis de son enfance pendant lesquels il aurait craint de subir de mauvais traitements de la part de ses deux parents, en particulier de la part de sa mère qui, pour des raisons qu'il se serait souvent mal expliquées, s'en prenait à lui en le menaçant.

Le premier souvenir qu'il raconte remonte à l'époque où il devait avoir environ trois ou quatre ans. Il s'agit de celui qu'il considère comme le plus évocateur et le plus déterminant. Il est aussi celui qu'il estime se rappeler avec le plus de précision et de clarté. Il l'énonce de la façon suivante :

« Le premier c'est ma mère, je me revois au deuxième étage de la maison, pis il y a comme une rampe, pis il y a ma chambre après, pis là je cours à côté de, sur la petite allée, sur le plancher, pis là elle est en arrière de moi pis elle me court un peu après, pis il me semble que j'ai un pantalon vert pis un chandail à col roulé, pis des petits souliers bruns, euh, noirs, mais peut-être qu'ils étaient noirs, je me

souviens que je pense que c'est vrai mais bon, pis elle arrive pis elle me prend, je pense qu'elle me prend par l'épaule, mais mon souvenir c'est qu'elle me tape la fesse. »

Dans ce souvenir, ce sujet veut fuir sa mère pour éviter de subir une punition, ou plus exactement veut s'en éloigner pour éviter d'être frappé. Ainsi, tout se passe selon lui dans ce souvenir comme s'il voulait fuir sa mère pour s'en protéger.

L'autre souvenir correspond à un rêve récurrent qu'il aurait souvent fait entre l'âge de huit et dix ans. Il le raconte au moment précis où il explique en quoi la relation entretenue avec sa mère pendant son enfance le rendait souvent confus et perplexe. En effet, il en rend compte tout de suite après avoir affirmé que les rôles qu'ils jouaient l'un envers l'autre donnaient souvent lieu à de la confusion et à des malentendus. De plus, ce souvenir demeure pour lui relativement clair en dépit du fait qu'il soit gouverné par des processus primaires de pensée assez évidents. Voici maintenant comme il le décrit :

« On était, elle et moi, dans l'auto, pis elle était, on conduisait, elle et moi, pis, non elle conduisait pis j'étais à coté, pis je la regardais pis là un moment donné je me retournais, pis elle n'était plus là, l'auto était sans conducteur, pis moi je paniquais, pis là je ne savais pas conduire, pis je me dis mon Dieu c'est moi qui faut qui prenne l'auto, sinon on va prendre le champ, c'est moi qui doit prendre le contrôle de la situation, pis ça je faisais toujours ce rêve, ma mère disparaissait, pis c'était moi qui fallait qui... avec moi, genre de prendre la place de ma mère, être père de ma mère. »

La situation décrite dans le troisième souvenir se produit à peu près à la même époque que celle dépeinte dans le premier souvenir, soit pendant la période où il devait avoir environ six ans. Pour l'essentiel, cette situation met en scène ses parents à qui il demande de le nettoyer après qu'il ait fait intentionnellement ses besoins dans ses pantalons, soit après qu'il ait délibérément posé ce geste dans le but avoué de les importuner. Elle lui rappelle également l'entêtement dont il a fait preuve pour que ce

soit eux, plutôt que lui, qui le fassent même s'il avait à ce moment-là l'âge et la capacité de le faire lui-même. Il raconte ce souvenir de la façon suivante :

« L'autre chose qui est arrivée, c'est un autre souvenir là, pis ça dans le fond c'est moi qui me revois, je me retrouve comme avec un troisième œil, mais là je me vois aussi me regardant, je sors de ma chambre, pis j'avais chié dans mes culottes, au sens propre... au sens sale (rire)... pis je m'en souviens, je ne sais pas pourquoi, je ne veux pas me lever, je ne voulais pas me lever de mon lit... pis là je me dis, il est trop tard, pis quand je me suis levé, je me suis chié dans les culottes, pis je revois encore ma culotte pendante, pleine de brun, pis wasch, je me vois marcher dans ce même corridor là où il y a eu la claque (référence au premier souvenir) pis je m'en vais aux toilettes pis là je suis comme papa, maman, merde, pis ce n'était jamais moi qui, ce n'était jamais moi qui me nettoyait, c'était jamais moi qui me nettoyait, pis même quand je vomissais, plus tard ben, ben ça c'est un autre souvenir plus vieux. »

Le troisième souvenir fait ainsi directement référence à une autre situation familiale qui se serait produite dans la chambre qu'il occupait dans sa maison natale, soit à proximité de l'endroit où se serait déroulé l'action des deux premiers souvenirs. À l'instar du deuxième souvenir, il met en scène ses deux parents à qui il demande, une fois de plus, de répondre à ses besoins. Plus exactement, il fait apparaître ces derniers à un moment précis où, après s'être réveillé avec effroi d'un cauchemar, il les interpelle en plein milieu de la nuit pour venir lui porter assistance en lui apportant du réconfort. En revanche, sa valeur affective est nettement différente de celle que présente les deux autres souvenirs puisqu'elle ne paraît pas donner lieu, contrairement à eux, à une crainte ou à une opposition.

Immédiatement après avoir raconté le troisième souvenir, il enchaîne avec le quatrième. Il s'agit, dans ce cas-ci, d'un autre rêve récurrent qu'il aurait fait vers l'âge de six ans, soit quelques années plus tôt. Voici à quoi il correspond :

« J'ai rêvé qu'y avait, je voyais un os iliaque, ben genre ici... avec, je dis deux fémurs, mais ce n'est pas vraiment deux fémurs, mais

deux genres os comme ça... croisé sur le... (montre son ventre), pis y'avait comme une voix qui riait comme ha ! ha ! ha !, genre outre-tombe, pis ça me chatouillait les fesses... pis là ça arrive pis là j'ai vraiment peur, très très peur, pis là je me réveille pis là je pleurais, je pleurais, là je me réveille pis là je crie et là je revois mes parents arriver, là je ne me vois pas, je vois vraiment mes parents arriver, ma mère a un regard un peu apeuré, mon père qui la suit, pis qui s'en viennent vers ma chambre, pis étrangement ben je ne l'ai jamais fait, mais je pense que je l'ai essayé une fois mais ce n'était pas assez convaincant, pourtant je n'étais pas si jeune que ça, même un peu plus tard, je devais avoir huit ans pis, des fois je voulais coucher avec eux. »

Le processus psychothérapeutique

Ce sujet fait remarquer qu'il est très sensible au regard que le psychothérapeute porte sur lui au sens où il constitue pour lui l'un des enjeux déterminant de la psychothérapie. Il considère entre autres avoir très mal toléré, dès le début de son traitement, les silences de son psychothérapeute même si rationnellement il prétend en avoir toujours compris les vertus et le bien-fondé thérapeutiques. Il soutient même qu'il lui serait fréquemment arrivé de lui reprocher implicitement de ne pas intervenir suffisamment, notamment en ne lui offrant pas assez d'interprétations, en se montrant parfois irrité et impatient. La confiance que ce sujet accorde ou non au psychothérapeute dépendrait beaucoup de sa capacité à tolérer la frustration ressentie au moment des silences dont il parle. Il explique d'ailleurs que cette dernière reposerait largement sur son aptitude à demeurer ouvert et réceptif à ses interventions en dépit de sa crainte de ne pas être suffisamment bien compris et respecté par lui. Par ailleurs, il explique qu'il a souvent attendu passivement qu'il le valide en lui fournissant des réponses aux questions qu'il aurait idéalement voulu lui poser sans avoir cependant à les lui poser de façon claire et directe.

Les liens entre les souvenirs et le processus psychothérapeutique

En général, les souvenirs qu'il rapporte lui rappellent que ses parents n'ont jamais vraiment correspondu à ce qu'il aurait idéalement souhaité qu'ils soient. Ils lui font également penser qu'il a souvent éprouvé le sentiment d'avoir été laissé à lui-même face à certains de ses besoins affectifs, en particulier face à celui d'être confirmé et validé dans ses choix identitaires et sexuels. Comme il le fait remarquer :

« Ben, c'est drôle mais je dirais, c'est ben étrange, je dirais l'absence, mais je vais vous expliquer, parce qu'il y a une ligne c'est avec mon père, pis une ligne c'est avec ma mère, pis la ligne avec ma mère, mais c'est comme si les deux n'étaient pas là comme je voudrais qu'ils soient. »

Le contenu de ses souvenirs lui rappelle l'irritation et la déception qu'il considère avoir souvent ressenties en prenant conscience que ses parents n'étaient pas favorables au choix de son orientation sexuelle. En d'autres mots, il lui fait penser qu'il le confronte à la nécessité dans laquelle il se serait retrouvé plus d'une fois de devoir se rendre à l'évidence qu'ils lui exprimaient, tant par leurs paroles que par leurs attitudes, leur crainte qu'il ne devienne homosexuel. Le passage suivant est à cet égard très représentatif. En effet, il illustre encore plus clairement de quoi il s'agit :

« Parce mes parents... ma mère me l'a dit, mon père ne me l'a pas dit, ma mère commence à le dire, ma mère a dit que mon père avait peur que je sois gai ou que je sois une fille, pis ma mère elle commence à dire qu'elle l'a déjà pensé que je pouvais être gai... »

Le rappel de ces souvenirs lui fait penser qu'il prenait plaisir pendant son adolescence à être pris pour une fille et qu'il a longtemps cru qu'il lui aurait absolument fallu en être une pour gagner l'affection et l'attention de son père. À vrai dire, cette réalité le préoccupait au plus haut point comme en témoigne l'extrait de dialogue suivant :

« Oui, euh, mais ça ce n'était pas une peur qui me... parce que des fois on allait au restaurant, ça ça me gênait beaucoup, parce qu'y avait le monsieur, pis y'avait mon père, ma mère, moi, pis là la serveuse elle regarde mon père, que voulez-vous monsieur, ma mère, pis elle me regarde moi pis elle me regarde pis elle me dit que voulez-vous madame, pis ça me mettait super inconfortable, j'avais super honte, mais même après-coup je me suis demandé jusqu'à quel point j'avais pas un genre de satisfaction là-dedans... »

« Oui, à quoi vous pensez ? »

« Ben, je repense à... pour plaire à mon père, mais ça je n'ai pas expliqué pourquoi il fallait que je sois une fille pour plaire à mon père... »

De même, le rappel de ces souvenirs n'est pas sans lui rappeler qu'il a souvent souhaité être protégé par son père quand, pendant son absence, sa mère s'en prenait à lui pour toutes sortes de raisons qu'ils s'expliquaient mal et qu'il estime n'être jamais vraiment parvenu à bien comprendre.

Enfin, ce sujet ne reconnaît pas, à l'instar des deux premiers sujets, dans le contenu de ses souvenirs des éléments qui pourraient se comparer à ce qu'il raconte au sujet de la psychothérapie qu'il poursuit. On ne peut donc pas affirmer dans le cas de ce sujet comme dans celui des deux précédents qu'il établit des liens qui pourraient éventuellement lui faire prendre conscience de la possibilité qu'une telle similitude puisse être observée.

Sujet 4

Pour ce sujet, ses souvenirs font tous état de situations dans lesquelles prédominent des intrusions qui, selon les cas, se présentent à elle, sous forme d'un apport extérieur apaisant, ou, à l'inverse, sous forme d'une agression pouvant menacer son intégrité. De même, ils mettent tous en scène des objets qui sont, selon les cas et les situations, susceptibles de la rassurer ou, au contraire, de l'effrayer. Dans le premier souvenir, la lumière qui s'infiltré dans sa chambre peut être comprise comme une force

qui lui apporte du réconfort et de la sécurité tandis que dans les autres souvenirs, les personnages qui y figurent représentent pour elle des personnes qui lui inspirent beaucoup de peur et de méfiance. Par exemple, elle attribue d'emblée au deuxième souvenir un caractère éminemment traumatique qu'elle s'explique en évoquant le sentiment d'envahissement et d'oppression qu'elle y ressent. De la même façon, elle fait allusion dans le troisième souvenir aux fenêtres de sa chambre qui donnaient à la fois sur la cour de la maison familiale et sur l'église de son quartier pour rendre compte de la peur qu'elle entretenait que des voleurs ne s'y introduisent pour venir la cambrioler ou pour venir l'agresser violemment. Enfin, elle fait remarquer que les voleurs qu'elle redoute et dont elle se méfie dans ses rêves auraient aussi bien pu être des tueurs et que d'autres rêves similaires se produisant, tant à la même époque qu'un peu plus tard dans sa vie, lui ont inspiré pendant longtemps des craintes comparables dont elle se souvient encore très bien aujourd'hui.

Son premier souvenir renvoie à ce qu'elle estime avoir été une situation habituelle et ordinaire de son enfance et il est raconté tout de suite après qu'elle ait mentionné avoir été placée dans un incubateur pendant les tout premiers jours de sa vie. Il lui apparaît sous la forme d'une impression générale et il date du temps où elle devait avoir environ trois ans. Ce souvenir est le suivant :

« Sinon des souvenirs, je pense qui sont, des, c'est d'être dans la, la couchette et de voir les rayons de soleil sur le mur c'est comme des feelings de matinée, derrière mes barreaux, comme la lumière qui rentre dans la chambre, des feelings de... »

D'un côté, elle attribue à ce souvenir un état de bien-être et de quiétude rassurant. De l'autre, il lui fait penser à l'ennui et à la solitude qu'elle aurait vécus pendant les premières années de sa vie. Plus précisément, il lui rappelle les longues matinées de son enfance pendant lesquelles elle aurait attendu désespérément que

quelqu'un ne vienne vers elle pour lui tenir compagnie, que ce soit pour la distraire, pour en prendre soin ou encore pour lui apporter du réconfort.

Le deuxième souvenir est un rêve récurrent de son enfance. Elle lui attribue une connotation négative et elle le relie directement à la relation qu'elle entretenait avec son père. La description qu'elle en fait est la suivante :

« Ben là y'a toujours le, des souvenirs, ben des souvenirs négatifs là, de, ben la relation avec mon père, des rêves, un rêve entre autres... tragique, débile... euh, je me faisais pénétrer par mon éléphant en peluche (rire). »

Le troisième souvenir est lui aussi un rêve qu'elle fait à plusieurs reprises pendant son enfance. Il se rapporte directement à ce qu'elle juge avoir été sa peur des hommes et il se résume à quelques impressions générales qui lui apparaissent très distinctement même si elles suscitent, selon elle, quand elle les ramène à sa conscience, une aversion et une méfiance évidentes. Elle décrit ce souvenir de la façon suivante :

« C'est tout, ben des rêves, ah oui, beaucoup de rêves de, de rêves, je pense que j'avais peur des hommes, j'avais peur de, ma fenêtre de chambre donnait dans une cours, c'était assez terrifiant, ça donnait, mes fenêtres donnaient sur une église, dans le (nom du quartier) pis y'avait des voleurs qui venaient des fois l'été, euh, voler notre maison, ça m'a beaucoup marquée, et je faisais beaucoup de rêves de monsieur qui rentraient dans la cours, qui venaient avec des gros couteaux, qui me courraient après... y'avait beaucoup de rêves dans ma cour, il se passait ben des affaires *bad* dans ma cour. »

Le processus psychothérapeutique

Au commencement de la psychothérapie, il n'est pas facile pour elle d'accepter l'aide qui lui est offerte. Elle se souvient même que sa méfiance était telle qu'elle ne laissait pas facilement à la psychothérapeute la possibilité de connaître ses états d'âme,

soit de connaître tout ce qui pouvait entre autres toucher à ses conflits, à ses préoccupations ou à ses peurs. Aussi, elle se souvient qu'elle percevait la plupart de ses interventions comme de véritables agressions contre lesquelles elle croyait devoir se protéger en s'y opposant ou en s'y soustrayant le plus possible. Autrement dit, tout se serait passé à ce moment-là selon elles comme s'il lui avait fallu se protéger pour ne pas subir les conséquences néfastes qu'elle associait à la psychothérapie en général et aux interventions de la psychothérapeute en particulier. Par ailleurs, elle aurait adopté selon elle pendant les premières séances de la psychothérapie une attitude distante qui l'aurait amenée à critiquer la valeur et la pertinence de ce que la psychothérapeute lui apportait. Elle décrit cette situation en ces termes :

« Euh, (silence) y'avait plus de place pour un autre être humain dans mon esprit pis dans mon cœur, c'était ben gros de même pis en général ça faisait mal quand je laissais ma place à quelqu'un d'autre, ça fait que je voulais quasiment pas qu'elle existe. »

« Oui... »

« Euh, c'était toute, ouais, tout ce qui venait de l'extérieur c'était comme une agression pour moi, fait que... »

« Elle, y compris ? »

« Ouais, mais je savais que là c'était le temps, que je ne n'avais plus le choix, fait que..., c'était rough, mais j'avais besoin de contrôler toute, fait que... »

Enfin, elle juge qu'il a absolument fallu que la psychologue demeure en même temps, surtout au tout début du traitement, véritablement bien intentionnée et surtout inébranlable pour tolérer sa colère sans recourir à des mesures de rétorsion contre elle, c'est-à-dire sans jamais contre-attaquer ni vouloir l'abandonner. Comme elle le fait remarquer :

« Ah, elle a été solide comme le roc qui, elle était incroyable, ouais, elle restait sereine pis, elle restait complice, sereine, gentille avec moi, pis c'était comme j'avais besoin d'être la plus *bad* du monde pis que quelqu'un soit le plus gentil du monde avec moi... »

En ce sens, la compassion et la sollicitude dont elle aurait fait preuve selon elle lui apparaissent comme étant l'un des facteurs qui a contribué le plus à instaurer le climat de confiance dont elle avait besoin pour croire à la possibilité d'être comprise et soutenue.

Les liens entre les souvenirs et le processus psychothérapeutique

Elle établit clairement un parallèle entre l'envahissement (intrusion, persécution, etc.) qu'elle redoute au début de la psychothérapie et les diverses agressions auxquelles renvoient les événements et les situations de certains de ses souvenirs. De plus, elle s'aperçoit, jusqu'à quel point, il est réaliste, pour elle, d'affirmer que ce qui constitue dans la relation psychothérapeutique l'objet de ses peurs et de ses angoisses se retrouve exprimé, en d'autres termes et en lien avec d'autres circonstances, dans le contenu de ses souvenirs. Ainsi, elle se rend compte que ses souvenirs partagent tous les points communs de représenter différents types d'intrusions, plus ou moins positifs, selon les cas. Par exemple, le premier lui rappelle un état de quiétude qu'elle associe à l'infiltration de la lumière du jour à travers une fenêtre d'une chambre où elle se trouve seule. Il est pour elle à la fois réconfortant et apaisant même s'il comporte aussi des éléments de tristesse. Le deuxième met en évidence l'anxiété et la peur que représente pour elle la menace d'être envahie et agressée par des hommes, en particulier pas des voleurs et des tueurs. De plus, son contenu est, comme elle le fait remarquer, nettement plus violent et inquiétant que le premier. Enfin, le dernier souvenir témoigne de sa difficulté à se protéger contre l'intrusion d'autrui. D'un côté, il est pour elle le reflet de son problème à établir des relations de confiance avec les autres. De l'autre, il lui rappelle sa difficulté à établir, dans ses relations avec les autres, en particulier avec les hommes, des frontières

suffisamment claires pour éviter de confondre ce qui lui appartient en propre et ce qui au contraire appartient à l'autre et qu'elle peut néanmoins consentir à partager avec lui. Comme elle le souligne, cet aspect particulier de sa personnalité n'est pas sans lui poser des problèmes qu'elle s'explique en affirmant ce qui suit :

« Ben, c'est des choses assez intrusives, ben je pense que j'avais de la misère, j'ai comme de la misère comme à mettre des limites, des choses qui rentraient en moi que je ne voulais pas vraiment. »

« Oui. »

« Pis ça me mettait dans des sentiments négatifs, peu importe que ce soit la peur, pis même je laissais ça (soupir) quand je parlais, tsé, si je commence, quand je laisse la peur m'envahir, ça ne finissait plus, la peur c'était quelque chose qui existait beaucoup pendant mon enfance, pis c'est ça maintenant j'ai vraiment appris, ben je pense que ça vient vraiment, ça venait de moi, c'était comme au fond mes idées négatives, mes feelings, mes, toutes les énergies négatives que je laissais m'envahir, pis que c'est ça, pis rentrer dans des, dans des scénarios imaginaires aussi, de menaces, de périls... »

Ainsi, pour ce sujet le contenu de ses souvenirs entretient des liens étroits avec les principaux enjeux et éléments mis au jour pendant sa psychothérapie. Autrement dit, le contenu de ses souvenirs représente sous une forme différente et en des termes différents les aspects conflictuels que sa psychothérapie mettrait en jeu.

Sujet 5

Le premier souvenir qu'elle raconte met en scène ses parents. Plus précisément, il se rapporte à une situation familiale dans laquelle elle aurait été témoin d'un acte de violence explicite que son père aurait commis envers sa mère. Elle le décrit de la façon suivante :

« J'en vois un que j'arrive, il y a comme trois chambres, j'arrive dans le corridor pis je vois mon père qui tient ma mère, pis ma mère ne touche pas à terre, pis c'est ça, c'est un flash... pis je vois ma

mère quelques jours plus tard qui pleure pis qu'elle a comme deux gros bleus icitte, pis là je me dis si j'ai deux souvenirs, ça, ça doit être réel. »

Le deuxième souvenir est associé à une photo retrouvée dans un album de famille quelques années plus tôt. Il remonte donc à une période plus tardive que le précédent. Il s'agit du souvenir suivant :

« Y'a des souvenirs, parce que tsé, tu regardes des albums photos... pis là t'as l'impression que ça crée des souvenirs, pis, tsé un moment donné j'avais un souvenir qu'on était assis sur un crocodile tsé, moi et ma sœur, pis je me suis toujours demandé c'était quoi ça ce souvenir pis là pis ma sœur a me dit ben non on a jamais été assis sur le dos d'un crocodile... »

Les deux premiers souvenirs sont selon elle révélateurs de la façon dont elle a pu percevoir son père selon les situations et les circonstances. Dans le premier souvenir, elle fait allusion à un acte de violence que son père aurait commis envers sa mère sans jamais remettre en question son authenticité ni le fait qu'elle ait pu en être témoin. Autrement dit, elle se représente cet acte comme s'il s'agissait d'un événement réel dont les conséquences concrètes ont très bien pu avoir pour résultat de l'amener à jeter le discrédit et le blâme sur son père. Par rapport au deuxième souvenir, il lui a subséquemment fallu rectifier la perception qu'elle en avait après que sa sœur lui ait fait remarquer qu'elle était fausse et incorrecte (le rappel de cette situation aurait autrement dit mis en évidence le fait qu'elle ait dû rectifier le souvenir qu'elle en avait après que sa sœur lui ait fait remarquer à quoi il correspondrait véritablement). Immédiatement après avoir raconté le deuxième souvenir, elle enchaîne avec le troisième. Sa particularité principale est d'être très bref et de ne pas se rapporter aussi directement que les autres à des membres de sa famille proche. Voici la description qu'elle en fait :

« Je me rappelle de (...), mon chien... Je me rappelle qu'il avait eu des petits bébés, pis j'avais une de mes amies Mélanie pis qu'on se chicanait pour prendre les chiens... »

Le quatrième et dernier souvenir qu'elle relate met, lui aussi, en scène ses parents. Cependant, contrairement au premier, il les place dans une situation de collusion, c'est-à-dire qu'il les place dans une situation où ils auraient créer ensemble un lien de complicité et de connivence plutôt qu'un lien conflictuel comme c'est le cas par exemple dans le premier souvenir. Elle garde de ce souvenir les quelques impressions suivantes :

« Je me rappelle que mettons ma mère allait, ils sortaient, mon père pis ma mère, ils se préparaient, pis là je disais où est-ce que vous allez, on s'en va voir un combat de boxe, elle me disait tout le temps ça, ils n'allaient pas là... »

Le processus psychothérapeutique

Dans la psychothérapie, elle se plaint de ne pas pouvoir exprimer ce qui lui importe vraiment ou encore ce qu'elle juge absolument nécessaire de dire pour surmonter ses difficultés. Plus précisément, elle se plaint d'être empêchée par le psychothérapeute de parler de ce qui se rattache au conflit qui l'oppose à sa sœur, c'est-à-dire de ce qui se rapporte à des allégations d'abus qui pèsent contre son père (abus contre sa sœur et peut-être aussi contre elle-même). De plus, elle offrirait une résistance qui l'amènerait à s'opposer au psychothérapeute de diverses manières. Premièrement, elle considère qu'elle critique ses interventions en lui reprochant implicitement de ne pas recourir à une méthode véritablement éprouvée et efficace sur le plan scientifique. Deuxièmement, elle juge qu'elle résiste au soutien que ce dernier lui offrirait en s'opposant aux moyens qu'il lui proposerait (exercices de relaxation, tenue d'un journal de bord, etc.) pour lui venir en aide. Voici d'ailleurs comment elle en fait directement la critique dans ses propos :

« Le psychologue, par bonte, ça me faisait chier parce que j'ai reçu la lettre de ma sœur pis il m'a descendu, au début la thérapie ça allait bien, il m'a donné des techniques de, tout ce que je veux c'est que tu relaxes, le fait de penser à soi, plein de choses, du lait chaud, toutes les techniques de détente, pis il faut que tu dormes la nuit, lui il préférait que je ne travaille pas, moi je disais que j'aimais mieux travailler, pis travailler pis toute... »

Par opposition, elle reconnaît qu'elle peut parfois se demander s'il s'agit de restrictions venant de son psychologue ou plutôt de limites et de contraintes qu'elle s'impose à elle-même. Quoi qu'il en soit, il lui apparaît évident qu'elle se sent privée, pendant les séances, de la liberté d'exprimer ce qui lui paraît être l'essentiel de ses préoccupations, de ses angoisses et de ses inquiétudes. Enfin, notons qu'elle voit d'un très bon œil sa proposition de rompre momentanément les liens avec son père pour une période indéterminée, au sens où elle estime qu'il s'agit de la seule proposition qu'elle accepterait favorablement sans la critiquer ni la remettre en question.

« Une chose par exemple importante qui m'a fait faire pendant la psychothérapie, pis je suis contente d'avoir fait, c'est d'avoir mis un arrêt avec mon père... c'est-à-dire, euh. que, une affaire tsé qu'en même temps il était bon, c'est qu'il me rentrait dedans... ben ça c'est normal, je pense que c'est sa job, euh, surtout que là mon père, quand j'ai reçu la lettre de ma sœur, il disait que c'était important que je prenne du recul avec mon père, pis il est tout le temps là, pis il est ce jour-là, j'ai lu mon horoscope pi ça me disait que... »

Les liens entre les souvenirs et le processus psychothérapeutique

Elle se limite à dire que ses souvenirs partagent tous le point commun de se rapporter à son père sans rien ajouter de plus. Autrement dit, elle ne reconnaît aucunement la possibilité qu'une correspondance puisse être établie entre le contenu de chacun d'eux et les différents aspects qu'elle associe à la psychothérapie qu'elle poursuit.

De même, elle ne fait d'elle-même aucun rapprochement précis entre le contenu de chacun de ses souvenirs et les autres éléments qu'elle relate pendant l'entrevue. Tout se passe donc dans son cas comme si elle ne voyait aucune similarité entre les thèmes et les enjeux que chacun de ces aspects de sa propre expérience contribuent à mettre en évidence.

L'analyse comparative

La dernière partie de l'analyse, est celle qui correspond à l'analyse comparative proprement dite. Elle consiste en l'analyse d'informations destinées à répondre à la question de la recherche. Elle met donc l'accent de façon encore plus spécifique que l'autre sur l'examen attentif et minutieux des liens que les sujets sont susceptibles d'établir entre le contenu des souvenirs qu'ils rapportent et ce qu'ils décrivent au sujet de l'expérience psychothérapeutique dans laquelle ils se sont engagés. En conséquence, cette partie de l'analyse a pour intention de préciser la nature du parallèle que les sujets font entre d'un côté, la manière dont ils perçoivent et comprennent les conflits et les enjeux (notamment la dynamique transféro-contretransférentielle) que cette expérience mettrait en jeu, et de l'autre, celle dont ils saisissent le sens que pourraient avoir, en lien avec elle, leurs propres souvenirs.

Par ailleurs, le but poursuivi dans cette partie de l'analyse est en même temps de comparer les contenus propres aux catégories thématiques qui se rapportent le plus directement à cette question en tenant compte de l'ensemble des données amassées auprès des sujets sans toutefois nécessairement se limiter à la singularité et à la spécificité de chacun d'eux. Il consiste ainsi moins à comprendre l'expérience propre à chaque sujet qu'à mettre au jour, de façon aussi organisée et systématique que possible, les particularités inhérentes aux réponses qu'ils fournissent en prenant en considération aussi bien les similitudes que les différences qu'elles présentent.

Les réponses à la question principale

Un seul sujet fournit des éléments de réponses qui corroborent le principe selon lequel un lien peut être établi entre les deux aspects distincts de leur expérience. Un seul sujet offre autrement dit des éléments de réponse qui l'amène à reconnaître la vraisemblance et le bien-fondé d'une telle correspondance entre eux. Dans tous les autres cas, les résultats obtenus à partir de l'analyse thématique individuelle rendent compte de la situation inverse, c'est-à-dire qu'ils font plutôt valoir l'absence d'une telle similitude. Ils ne permettent donc pas d'illustrer l'hypothèse selon laquelle le contenu des souvenirs recueillis auprès des sujets peut être explicitement relié à la façon dont ces derniers décrivent les éléments essentiels du processus psychothérapeutique qu'ils poursuivent, à savoir notamment les enjeux, les angoisses et les conflits qu'il mettrait en jeu. Le sujet qui fait exception est le quatrième sujet. Il s'agit de celle qui établit clairement et distinctement un parallèle entre ses premiers souvenirs et la démarche psychothérapeutique qu'elle poursuit en faisant un lien précis entre la peur que lui inspire l'envahissement qu'elle craint dans certains de ses souvenirs et celle qu'elle redoute surtout au début de la psychothérapie. Elle est également celle qui a eu le plus recours à ses souvenirs comme moyen d'introspection même si, à l'instar de tous les autres sujets, elle ne parvient pas à préciser les circonstances et les raisons exactes de leur rappel et encore moins celles de leur divulgation.

En somme, les résultats de tous les sujets sauf un ne vont pas dans le sens de la thèse selon laquelle le rappel d'événements antérieurs peut refléter autant, sinon davantage la dynamique d'une situation psychothérapeutique. Ils ne donnent lieu, en d'autres mots, qu'à une confirmation partielle de l'hypothèse selon laquelle la « vérité narrative » contenue dans de tels souvenirs (ou reconstructions) peut renvoyer au présent de la situation psychothérapeutique plutôt qu'au passé du patient.

Les liens généraux établis par les sujets eux-mêmes entre leurs souvenirs et d'autres éléments et dimensions de leur propre expérience

En revanche, l'analyse permet de constater que tous les sujets établissent par eux-mêmes un certain nombre de liens généraux entre le contenu de leurs souvenirs et celui reliés à d'autres dimensions de leur propre réalité psychologique. En effet, tous, sans aucune exception, sont en mesure de spécifier, bien que ce soit d'une manière qui varie selon les cas, en quoi et comment le contenu de leurs souvenirs traduit une partie, plus ou moins grande, de leur réalité en général et de celle de leurs conflits ou problèmes psychologiques en particulier. Il n'y a donc pas lieu de les distinguer sur la base du rapport qu'ils entretiennent avec cette dimension de leur expérience puisqu'ils parviennent tous à reconnaître la présence d'un rapprochement, si minime soit-il, entre le contenu propre à chacun de ces aspects, distincts mais connexes, de leur expérience. Entre autres, tous les sujets reconnaissent et déterminent par eux-mêmes en quoi leurs souvenirs véhiculent des contenus ou des messages qui témoignent d'aspects plus généraux de leur vie, d'épreuves qu'ils ont pu traverser dans leur vie ou encore d'épisodes précis de leur histoire personnelle.

L'analyse dynamique individuelle indique que le premier sujet ne fait aucun lien particulier entre l'ensemble des souvenirs qu'il rapporte et la façon dont la relation psychothérapeutique se construirait. En revanche, elle montre que les enjeux et les thèmes qu'ils mettent en évidence ont pu exercer selon une influence sur son développement psychologique ultérieur et sur la façon dont il a vécu sa vie. En fait, elle montre que ses souvenirs peuvent être compris à la fois comme une cause importante et comme un reflet fidèle de difficultés dont il aurait souffert dans sa vie (notamment de l'inhibition, du malaise et de la honte dont il aurait souffert dans ses relations avec les autres). Dans le cas du deuxième sujet, la première analyse indique qu'elle n'établit d'elle-même aucun lien direct entre le contenu des souvenirs qu'elle relate et le processus psychothérapeutique dans lequel elle s'est engagée. En d'autres mots, elle montre qu'il n'y a pas lieu pour elle d'établir quelque parallèle que ce soit

entre ces deux réalités distinctes de son expérience. En revanche, cette analyse met en évidence le fait que ses souvenirs (les rêves y compris) sont pour elle un reflet fidèle de la façon dont elle s'est adaptée à diverses conditions de sa vie en général et à ses relations interpersonnelles en particulier. Aussi, ils rendent compte de l'origine de ses difficultés au sens où les contenus qu'ils véhiculent témoigneraient de leur origine. Le troisième sujet relie au contenu de ses souvenirs des pensées qui lui rappellent les difficultés vécues avec ses parents. En particulier, le contenu de ses souvenirs lui rappelle les problèmes qu'il attribue au refus, ou plutôt à la difficulté de ces derniers de respecter le choix de son orientation sexuelle. Par contre, ce sujet ne reconnaît pas dans le contenu des souvenirs qu'il rapporte le moindre élément qui pourrait lui faire apercevoir la possibilité que ce qu'il raconte au sujet de la psychothérapie pourrait se comparer à ce qu'il décrit dans ses souvenirs. Dans le cas du quatrième sujet, l'analyse rend compte de sa disposition à reconnaître la présence de liens entre les enjeux qui caractérisent ses souvenirs et ceux qui caractérisent la psychothérapie qu'elle a entreprise. Tout particulièrement, elle permet d'établir clairement le parallèle qu'elle fait entre l'envahissement (intrusion, persécution, etc.) qu'elle redoute au début de la psychothérapie et les diverses agressions auxquelles renvoient les événements et les situations contenus dans certains de ses souvenirs. De plus, elle montre qu'elle admet que ce qui constitue dans la relation psychothérapeutique l'objet de ses peurs et de ses angoisses se retrouvent exprimées, en d'autres termes et en lien avec d'autres circonstances, dans le contenu de ses souvenirs. Le dernier sujet se limite à dire que ses souvenirs partagent tous le point commun de se rapporter à son père sans rien ajouter de plus. Autrement dit, il ne reconnaît nullement la possibilité qu'une correspondance puisse être établie entre le contenu de chacun d'eux et les différents aspects qu'elle associe à sa psychothérapie. De même, ce sujet ne fait aucun rapprochement précis entre le contenu de chacun de ses souvenirs et les autres éléments qu'il relate pendant l'entrevue. Tout se passe donc dans le cas de ce sujet comme s'il n'entrevoyait aucune

similarité entre les thèmes et les enjeux que chacun de ses aspects distinctifs de sa propre expérience mettent en évidence.

La prise en considération du recours fait par les sujets à leurs souvenirs

Un autre point important à prendre en considération est celui qui repose sur l'ensemble des observations faites relativement à l'usage (ou recours) que les sujets feraient ou non de leurs souvenirs, ou encore de la place que ces derniers occuperaient dans leur psychothérapie. Ce point est donc très étroitement relié à la place que ces derniers occuperaient selon les sujets eux-mêmes, tant dans les enjeux relationnels qu'elle mettrait à jour, dans les différentes facettes de son déroulement que dans les transformations (ou changements) qu'elle leur permettrait d'apporter. Voici maintenant pour chacun des sujets un aperçu des informations recueillies à ce propos pendant l'entrevue.

Sujet 1

Tous les souvenirs que le premier sujet rapporte pendant l'entrevue lui seraient apparus spontanément pour la première fois depuis très longtemps à l'exception de celui dans lequel figure sa mère. Il s'étonne d'ailleurs de ne pas avoir pu en retrouver les traces plus tôt dans sa vie, soit à certains moments précis où il aurait pu, ou aurait dû en principe, selon lui, se les remémorer. De plus, il est persuadé qu'aucun de ses souvenirs n'aurait subi de transformations, si bien qu'il croit que les traces qu'il en conserve aujourd'hui sont le reflet fidèle et incontestable de ce qui s'est réellement passé pendant son enfance. Quant au rôle qu'aurait joué le seul souvenir qu'il aurait rapporté pendant la psychothérapie, il se limiterait selon lui à quelques remarques auxquelles ni lui ni sa psychothérapeute n'auraient accordé vraiment de l'importance ou de l'intérêt. Il ne se souvient pas du contexte précis dans lequel il serait apparu ni des raisons spécifiques qui l'aurait conduit à le raconter. Il précise que la psychothérapeute ne l'a jamais activement incité à le rapporter ou en parler et que son

rappel ne devrait pas, par conséquent, être compris comme étant le résultat d'une demande explicite et directe qu'elle aurait pu lui faire. En d'autres mots, son rôle se serait limité selon lui, dans le cas de ce souvenir, à le laisser raconter ce dernier sans le commenter plus qu'il ne lui est apparu absolument nécessaire de le faire pour en saisir et en comprendre ce qui lui est apparu essentiel de savoir. Enfin, notons que les deux autres souvenirs n'auraient jamais fait selon lui l'objet d'une attention particulière pendant la psychothérapie, tant par lui que par la psychothérapeute, et qu'il n'y a donc pas lieu de retracer la place spécifique qu'ils occupent dans la psychothérapie.

Sujet 2

Le souvenir lié à son père n'aurait été rapporté qu'au moment de la première psychothérapie qu'elle aurait entreprise quelques années plus tôt. C'est aussi à cette occasion qu'elle aurait réalisé pour la première fois qu'il s'agissait du seul véritable souvenir qu'elle conservait de son père et qu'il signifiait, en réalité, beaucoup plus que ce qu'elle aurait cru jusque-là. Dans la deuxième psychothérapie, ce souvenir n'apparaît pas. Elle ne se souvient pas du moins d'y avoir directement fait allusion ni d'y avoir porté une attention particulière. Enfin, il ne fait aucun doute dans son esprit que la psychologue ne lui a jamais demandé de rapporter ce souvenir.

Les deux autres souvenirs (rêves) qu'elle raconte n'auraient jamais été mentionnés à qui que ce soit. Toutefois, elle est persuadée que leur contenu est demeuré intact et inchangé malgré l'usure du temps, c'est-à-dire qu'elle est convaincue qu'il n'y a pas lieu pour elle de remettre en question leur authenticité ni leur exactitude. Le premier souvenir aurait toujours été présent dans sa mémoire même s'il ne lui serait pas arrivée souvent d'y penser et encore moins d'essayer de le comprendre. Il referait notamment surface lorsqu'on lui ferait penser à son père ou lorsqu'elle penserait avec nostalgie à la perte qu'il représente pour elle. Quant au seul souvenir qu'elle rapporte pour la première fois pendant l'entrevue, soit le tout premier

souvenir qu'elle mentionne, elle se demande encore maintenant s'il correspond à la réalité telle qu'elle se serait véritablement produite ou plutôt s'il correspond à un rêve.

Sujet 3

Ce sujet aurait fait allusion au premier souvenir qu'il rapporte (souvenir dans lequel il fuit sa mère qui le poursuit pour le frapper) à quelques occasions pendant sa psychothérapie. Toutefois, il prétend, à l'instar des autres sujets, ne pas se souvenir des circonstances et des motifs précis qui auraient présidé à son rappel et à sa divulgation. Il se limite, en fait, à dire qu'il l'a probablement mentionné pour illustrer le fait qu'il arrivait souvent à sa mère de perdre son sang-froid face à lui quand il était plus jeune. Quant au deuxième souvenir, il aurait été mentionné à au moins deux reprises. Toutefois, il l'aurait été sans qu'il ne sache vraiment pourquoi. Enfin, il lui apparaît évident que son psychothérapeute ne lui a jamais demandé de rapporter ses souvenirs, les plus anciens comme les plus récents, et qu'il n'a aucunement insisté pour lui proposer ou pour lui imposer quelque idée que ce soit au sujet de ceux qu'il lui a racontés.

Sujet 4

Selon elle, les trois souvenirs qu'elle rapporte pendant l'entrevue auraient tous été mentionnés à au moins une reprise pendant la psychothérapie. Elle croit même qu'ils ne l'auraient été qu'à partir du moment où elle serait parvenue à créer après plusieurs mois une alliance suffisamment bonne avec la psychothérapeute pour révéler avec plus de confiance et d'ouverture ses pensées et ses sentiments. Quant aux circonstances exactes de leur rappel et de leur divulgation, elle affirme, comme c'est le cas pour tous les autres sujets, qu'il n'est pas en son pouvoir de le dire ou de le savoir. En d'autres mots, elle se limite à dire qu'elle ne garde aucun souvenir précis du moment de leur apparition ni de la façon dont ils ont pu lui apparaître. Notons enfin qu'elle associe au premier souvenir qu'elle relate les quelques jours qu'elle aurait

passés dans un incubateur après sa naissance. Toutefois, elle se demande si les quelques traces mnésiques qu'elle conserve de ce souvenir ne seraient pas le résultat d'une régression quasi-hallucinatoire qu'elle aurait vécue au début de la psychothérapie, même si elle rapporte en même temps savoir de source sûre (corroboration externe et indépendante) qu'il s'agit bel et bien de ce qui serait réellement advenu pendant les tout premiers jours de sa vie.

Sujet 5

En aucun temps, ce sujet n'aurait mentionné pendant la psychothérapie, que ce soit d'une manière ou d'une autre, ses premiers souvenirs et encore moins ceux qu'elle rapporte pendant l'entrevue. De plus, elle soutient fermement que le psychologue ne lui aurait jamais posé de questions à leur sujet et qu'elle n'aurait pour sa part jamais jugé opportun et nécessaire de le faire. Tout ce qu'elle dit de l'utilisation faite de ses souvenirs peut donc se réduire à la conviction qu'elle a que les souvenirs qu'elle rapporte pendant l'entrevue ont été surtout, pour ne pas dire essentiellement, marqués par cette absence d'allusion et d'intérêt malgré la prépondérance qu'occupent d'autres souvenirs, soit les souvenirs que lui aurait rappelés sa sœur aînée au sujet de son père et qui auraient motivé sa décision de consulter.

La différence entre les souvenirs se rapportant à des rêves et ceux référant à des événements vécus

Notons enfin qu'il ne semble pas indifférent à la lumière des souvenirs rapportés par les sujets de savoir si ceux-ci se présentent sous forme d'événements réels (événements qui, selon eux, seraient réellement advenus) ou plutôt sous forme de rêves, récurrents ou non, qu'ils auraient faits pendant les premières années de leur vie. En d'autres termes, il ne serait pas sans importance ni conséquence de distinguer les souvenirs qui font référence à un ou des événement(s) qui seraient réellement advenus de ceux qui feraient plutôt référence à une construction onirique dont les rapports plus

ou moins étroits avec la réalité concrète, au sens matériel du terme, ne pourraient être vérifiés.

À ce sujet, il est intéressant d'ajouter que plusieurs croient en l'existence d'arguments suffisamment solides pour affirmer qu'il est possible d'extraire du contenu des rêves des souvenirs qui seraient en temps normal inaccessibles à la conscience (Alpert, 1995). Toutefois, Breinnes (1994b, 1995) réfute cette assertion en soutenant que cette dernière se heurte à un grand nombre d'obstacles qui remettent en question les fondements et les prémisses sur lesquels elle se base. Par exemple, Breinnes fait remarquer que nous ne disposons pas actuellement de moyens pour attester avec certitude de la présence d'un lien étroit entre le contenu des rêves et celui des souvenirs qui se rapportent à des expériences traumatiques au sens où il n'y a pas lieu pour lui de conclure qu'il existe un lien direct entre des rêves récurrents à caractère traumatique et ces dernières.

Conclusion

En résumé, tous les sujets, sauf un, ne font pas de lien entre le contenu des premiers souvenirs qu'ils rapportent et les éléments constitutifs (enjeux, thèmes, conflits, etc.) autour desquels semble s'organiser selon eux leur psychothérapie. Aucune confirmation directe et absolue ne peut ainsi être faite à partir des réponses que les sujets fournissent (leur propre compréhension, perception). En revanche, rien n'empêche de penser que la situation contraire pourrait être observée si un observateur externe posait un regard qui permettrait d'établir des liens que les sujets ne font pas par eux-mêmes ou bien encore si une attention supplémentaire était portée par les sujets eux-mêmes sur cette question.

5.3 ÉTUDE II

La réalisation d'une étude supplémentaire a été jugée nécessaire pour pallier les lacunes et les problèmes rencontrés dans la première. D'un côté, elle a été rendue utile pour examiner la problématique à l'étude d'une manière qui puisse conduire à un approfondissement, ou plutôt à un dépassement des constats faits à partir des données recueillies dans la première. De l'autre, elle l'a été dans le but d'élargir le débat qui l'entoure en le décentrant de la dichotomie qui oppose le concept de vérité matérielle à celui de vérité narrative.

Pour atteindre cet objectif, un certain nombre de modifications ont été apportées à la façon dont la première étude a été menée. Certaines relèvent de la méthode d'analyse des données proprement dite alors que d'autres touchent aux questions contenues dans le schéma d'entrevue. Toutes ont cependant en commun pour but d'amasser le plus grand nombre de données possible afin d'examiner l'ensemble des aspects de cette problématique qui font l'objet de notre attention. Les buts poursuivis par ces changements sont variés mais complémentaires.

En mettant premièrement l'accent sur les souvenirs d'enfance plutôt que sur les premiers souvenirs, elles visent premièrement à recueillir les souvenirs que le sujet juge significatifs ou déterminants pour lui.

Des changements visent deuxièmement à élargir l'éventail des questions posées en considérant un plus grand nombre de dimensions. Ici le but est encore de mieux comprendre comment à partir des réponses fournies spontanément par le sujet, il peut être possible de dégager, en posant des questions supplémentaires, des propos plus riches et plus complets.

Enfin, un autre ensemble de modifications reposent sur le choix de recourir à une analyse dynamique individuelle plus approfondie, tant pour préciser le sens des

propos recueillis que pour aller au-delà des premiers éléments de réponse fournis par le sujet.

En adoptant une telle perspective, cette deuxième étape poursuit le but d'explorer sinon plus en profondeur, du moins autrement, la signification qu'un sujet accorde, en après-coup, soit au moment d'une série d'entrevues de recherche, à ses souvenirs d'enfance et à l'usage qu'il en fait ou juge en avoir fait dans le contexte d'un processus psychothérapeutique.

Objectif

Le but spécifique de cette étude est de comprendre ce que signifient pour un sujet qui poursuit une démarche psychothérapeutique de type analytique les souvenirs qu'il associe à son enfance à partir du sens qu'il leur accorde. Son intention est ainsi d'explorer non seulement la nature des liens qui les unissent au processus psychothérapeutique mais aussi la place que ces souvenirs occupent selon lui dans sa dynamique psychique en général. En substance, il s'agit :

1. de demander à un sujet qui poursuit une psychothérapie de type psychanalytique de rapporter de façon aussi détaillée et exhaustive que possible le contenu de ses souvenirs d'enfance.
2. d'explorer subséquemment avec lui non seulement la nature du lien qu'ils entretiennent avec le processus psychothérapeutique dans lequel il s'est engagé mais aussi, s'il y a lieu de déterminer, autant le sens, la nature et la portée que ce lien ou l'absence de ce lien a pour lui que la signification qu'il accorde à ses souvenirs à la lumière de ce qu'il a compris de lui (et du processus psychothérapeutique) suite à la psychothérapie qu'il a entreprise.

Cela dit, le but que poursuit cette étude est aussi, comme nous l'avons précisé au point de départ, de combler les lacunes identifiées suite à l'analyse des résultats de la première étude en se centrant autant sur la place occupée par les souvenirs que sur la nécessité d'établir le lien spécifique recherché dans cette dernière.

Le nombre d'entrevues

Quatre entrevues ont été requises pour atteindre les objectifs poursuivis. C'est donc dire que contrairement à ce qui a été préconisé dans la première étude, il a été décidé dans la présente étude de rencontrer le sujet plus d'une fois pour permettre, conformément aux principes de la recherche qualitative, une véritable saturation des données. Un soin particulier a également été pris cette fois-ci pour s'assurer que le sujet choisi poursuive une psychothérapie de type analytique et exploratoire plutôt que toute autre forme de psychothérapie.

Le schéma d'entrevue

Le schéma d'entrevue de la première étude a été modifié afin de satisfaire aux exigences et aux buts de la présente étude. Certaines questions ont été remaniées alors que d'autres ont été ajoutées. Les premières questions sont semblables à celles qui ont été posées lors de la première étude. Ces questions qui ont été posées lors de la première et de la deuxième entrevue sont les suivantes:

1. Premièrement, elles visent à obtenir des informations générales sur le sujet comme son âge, son degré d'éducation, son travail et son statut civil, etc. Elles ont également pour objectif de connaître autant ses origines familiales que ses antécédents personnels en lui demandant de préciser la façon dont il a vécu son enfance, notamment en lien avec ses parents, avec sa fratrie ou avec toute autre personne significative de son environnement social ou personnel.
2. Deuxièmement, elles visent à connaître les difficultés pour lesquelles le sujet consulte et les circonstances qui l'ont conduit à le faire. Quels étaient les problèmes (ou les symptômes) spécifiques présents au point de départ et

comment ils ont évolué dans le temps ? Comment le sujet formulait-il son problème au début ? Comment la formulation de son problème a-t-elle changé ou non au fur et mesure du déroulement de la psychothérapie ?

3. Troisièmement, les questions portent sur la psychothérapie proprement dite au sens où elles visent à se former une idée aussi précise et complète que possible de la manière dont elle se déroule et des thèmes qu'elle met en évidence selon le sujet. Elles s'intéressent donc tout particulièrement à la façon dont le sujet peut en rendre compte dans ses propres mots. Comment était la relation entre lui et le psychothérapeute au début du traitement et comment cette dernière a-t-elle changé ? Les principaux enjeux rapportés par le sujet ont-ils selon lui donné lieu à une traduction de leur contenu dans la façon dont s'est établie la relation psychothérapeutique et si oui comment cela est-il décrit et compris par le sujet ?
4. Quatrièmement, elles sont directement reliées aux premiers souvenirs ou souvenirs d'enfance du sujet. Elles demandent au sujet de décrire son ou ses souvenir(s), tel qu'ils lui apparaissent spontanément ou tel qu'il les connaît déjà. Des questions spécifiques sont posées pour obtenir des détails supplémentaires quand le sujet est peu précis dans sa façon de décrire ses souvenirs.
5. Cinquièmement, elles ont pour objectif de déterminer le statut du ou des souvenir(s) en lien avec leur évolution dans le temps. Le souvenir a-t-il déjà été évoqué ou raconté et si tel est le cas, à qui et dans quelles circonstances l'a-t-il été ? Le sujet peut-il rapporter des moments particuliers de la psychothérapie pendant lesquels il a été question de l'un ou l'autre de ses souvenirs et si oui comment et pourquoi cela a-t-il eu lieu selon lui ? A quoi est attribuable selon lui la remémoration du ou des souvenir(s) ? Cette remémoration a-t-elle donné lieu pour lui à des prises de conscience particulières ou significatives ? Comment peut-il décrire le degré d'insight et d'élaboration psychique relié à cette prise de conscience si elle a eu lieu ?
6. Sixièmement, elles examinent la nature du lien qui peut être établi ou non selon le sujet entre le contenu des souvenirs rapportés et la psychothérapie (éléments constitutifs du traitement selon l'interprétation et la compréhension que le sujet en a).

Les dernières questions sont celles qui ont été ajoutées dans le but d'approfondir les propos fournis par le sujet. Elles sont donc celles qui plus que toutes

les autres permettent de distinguer cette étude de la précédente. Dans l'ensemble, elles se formulent comme suit.

7. Dans l'éventualité où le sujet ne fait aucun lien :

- Comment expliquez-vous qu'aucun lien ne puisse être fait ?

8. Dans l'éventualité où le sujet fait un certain nombre de liens :

- Comment expliquez-vous qu'ils puissent être faits ou ne pas être faits ?
- Comment expliquez-vous que ce soient ces souvenirs en particulier et non pas d'autres qui soient restés gravés dans votre mémoire, ou bien encore que ce soit eux qui à ce moment-ci soient accessibles à votre mémoire ?

9. Comment comprenez-vous vos souvenirs à la lumière de ce que vous savez de vous grâce à la psychothérapie ?

La méthode d'analyse

Deux niveaux d'analyse de données sont successivement pris en considération pour approfondir la compréhension du matériel recueilli auprès du sujet. Le premier niveau d'analyse correspond aux critères d'une analyse qualitative classique au sens où il repose sur les règles et les consignes de celle-ci. Le deuxième niveau d'analyse renvoie davantage à un ensemble de considérations méthodologiques qui relève des conceptualisations psychanalytiques et qui surtout permet de préciser le sens de la communication et d'approfondir l'objet de la recherche. Son but consiste ainsi à dégager la ou les signification(s) probables des données recueillies en faisant des interprétations supplémentaires et des liens plus profonds. (Polkinghorne, 1992).

Au tout début, il est impératif, comme nous l'avons vu, que l'analyse se fasse dans des conditions et dans un esprit qui favorisent autant que possible la mise à l'écart de tout facteur pouvant influencer la subjectivité du chercheur. Autrement dit, il est

d'abord nécessaire d'appréhender le matériel obtenu de la manière la plus neutre possible en ne tentant pas d'en comprendre immédiatement les significations sous-jacentes. Idéalement, le chercheur ne doit pas, lors des premières écoutes et des premières étapes de l'analyse, chercher à faire des inférences ou des interprétations. En effet, il doit s'en tenir à ce moment-là à une description aussi concrète et factuelle que possible des données recueillies. En ce sens, son but est de se conformer aux règles de la théorie ancrée (*grounded theory*) selon lesquelles le matériel doit d'abord nécessairement faire l'objet d'une compréhension a-théorique, voire d'une théorisation a-théorique, avant d'être analysé plus en profondeur (Paillé, 1994).

Ce n'est que dans un deuxième temps, soit au moment de procéder à une analyse dynamique individuelle, que l'analyse des données peut emprunter à la méthode psychanalytique certains de ses principes et de ses objectifs. En d'autres mots, ce n'est qu'à partir de ce moment-là qu'elle peut reconnaître que le discours du sujet est influencé par un ensemble de facteurs à la fois conscients, préconscients et inconscients qui rendent difficiles l'accès direct à une partie déterminante de son contenu et qu'il faut pour remédier à cette situation recourir à la formulation d'interprétations. Pour être jugée psychanalytique, une analyse devrait en principe respecter un certain nombre de paramètres et de critères. Elle doit notamment tenir compte de la méthode d'investigation qui lui est propre, c'est-à-dire de la méthode qui, comme le font remarquer Laplanche et Pontalis (1967), met en évidence que :

« [...] la signification inconsciente des paroles, des actions, des productions imaginaires d'un sujet. Cette méthode se fonde principalement sur les libres associations du sujet qui sont le garant de la validité de l'interprétation. [Mais] l'interprétation psychanalytique peut [aussi] s'étendre à des productions humaines pour lesquelles on ne dispose pas de libres associations (Laplanche et Pontalis, 1967, p. 351). »

Toutefois, les interprétations ne visent pas ici, comme c'est le cas dans la situation analytique, à transmettre une compréhension au patient de manière à l'aider à

approfondir son insight. Le but des interprétations est plutôt de mettre à découvert une dimension préconsciente, voir inconsciente probable ou plausible du matériel recueilli auprès du sujet afin d'accéder à une compréhension plus approfondie des phénomènes ou des processus psychiques qui le sous-tendent. Enfin, une telle analyse a pour particularité de reconnaître la primauté du principe de la libre association. C'est pourquoi elle se base sur le principe voulant que chaque élément du discours du sujet peut être relié à un autre et qu'elle traite ainsi chaque élément comme s'il faisait partie d'une succession d'idées dont l'enchaînement n'est jamais fortuit ni arbitraire.

Le transfert et le contre-transfert

Le chercheur qui se réclame de l'approche psychanalytique accorde nécessairement une importance fondamentale aux notions de transfert et de contre-transfert. D'un côté, il tient compte du rôle qu'il joue dans le cadre de la recherche en raison de l'influence qu'il estime exercer sur les sujets. De l'autre, il prend en considération l'influence qu'il estime que les sujets peuvent eux-mêmes exercer sur sa propre personne. Il reconnaît donc l'utilité de procéder, en cours de recherche, à une analyse de la relation entre les sujets et lui-même en tant qu'observateur afin de proposer une interprétation des données qui soit à la fois plus nuancée et plus juste. Ce faisant, il évite toute certitude et toute conviction qui pourrait l'amener à tenter de valider des idées préconçues. En fait, il les tient autant que possible à l'écart, sans nécessairement les ignorer totalement, de façon à ne pas nuire à l'émergence d'un matériel aussi riche, authentique et valide que possible.

Le sujet

Le sujet dont il sera question ici est une femme séparée de 46 ans qui vit en concubinage avec le même homme depuis plus de 13 ans. Elle est le troisième enfant d'une famille de quatre enfants dont les deux parents sont maintenant décédés. Elle est

par ailleurs elle-même la mère d'une fille de 26 ans avec qui elle estime avoir établi une relation saine et satisfaisante malgré les nombreux conflits qui les ont opposées l'une à l'autre pendant l'adolescence de cette dernière. Sa fille la quitte pour aller habiter seule en appartement quand elle a 20 ans, soit à l'âge précis où, comme elle le souligne, elle lui donne elle-même naissance. Malgré qu'elle ait souffert d'une maladie importante dès sa naissance, elle a toujours joui d'une bonne condition de santé physique. Tout au plus, lui a-t-il fallu subir à l'adolescence une intervention chirurgicale à un pied pour remédier à certaines séquelles qui en résultaient mais qui jusque-là n'avaient pas véritablement eu de conséquences majeures sur sa vie. Pour le reste, elle a pu, comme tous les autres enfants qui ne présentaient pas les symptômes de cette maladie, marcher sans difficulté dès le moment où, en vertu de l'évolution normale du développement psychomoteur, elle a été en mesure de le faire. Artiste depuis toujours, ce n'est toutefois que depuis trois ans qu'elle se consacre entièrement à ce travail. Autrement dit, elle a pendant plusieurs années dû avoir un autre travail pour gagner sa vie avant de réaliser son rêve de vivre uniquement de son art même, si comme elle le fait remarquer, elle a toujours pensé que ce ne serait qu'en exploitant ses talents artistiques qu'elle allait pouvoir le mieux s'épanouir professionnellement. Il est également important pour elle de faire valoir qu'elle est enfin arrivée à un moment de sa vie où, pour la première fois, elle parvient mieux à subvenir à ses besoins matériels les plus élémentaires comme les plus essentiels.

Antécédents personnels et familiaux

À l'âge de 15 ans, elle quitte son milieu familial pour aller habiter dans une commune pendant plus deux ans. Plus exactement, elle décide de le quitter après s'être révoltée contre son père au moment où celui-ci lui aurait interdit de fréquenter certains des amis qu'elle avait à cette époque parce qu'ils consommaient des drogues et de l'alcool. Elle habite ensuite seule en appartement avec son premier conjoint jusqu'au moment où, à vingt-quatre ans, elle se sépare de lui. Huit ans plus tard, elle commence

à fréquenter son conjoint actuel. Elle décide d'entreprendre des études universitaires dans le domaine des arts après avoir rompu avec son premier conjoint. Déjà quelques années plus tôt, elle avait entrepris des études similaires mais elle n'avait pas pu les compléter parce que, explique-t-elle, elle était à cette époque-là trop rebelle et trop indisciplinée pour se soumettre à un programme scolaire et surtout à l'autorité de ceux qui lui enseignaient. Elle voulait aussi, comme elle le fait remarquer, apprendre toute seule les rudiments de l'art sans avoir à rendre de compte à qui que ce soit. Elle est par ailleurs la seule personne de sa famille à avoir poursuivi des études supérieures. Tous les autres membres de sa famille, y compris son frère aîné et ses deux sœurs, sont en fait peu éduqués comparativement à elle.

Elle dépeint ses parents autant comme des personnes qu'elle appréciait beaucoup que comme des gens à qui elle doit beaucoup. Toutefois, elle exprime également face à eux des réserves importantes. En particulier, elle leur reproche d'avoir créé des inégalités en la favorisant aux dépens des autres membres de sa famille au sens où comme elle le mentionne :

« J'ai été la préférée de mes parents, je l'ai senti... ils se sont projetés dans moi, les deux se sont projetés en moi, c'est pour ça que je suis partie tôt de ma famille... ce n'était pas reluisant dans ma famille parce que j'étais choyée et que cela a créé une tension, en particulier avec mes deux sœurs, j'ai de la misère à garder contact avec mes sœurs et mon frère, ça a fait une différence. »

De même, elle raconte qu'elle est selon elle « l'enfant sauveur du couple » au sens où, comme elle l'explique, elle aurait été celle sur qui ses parents auraient fondé beaucoup d'espoir pour ramener l'entente entre eux à un moment où elle n'aurait pas été très harmonieuse.

De son père, elle rapporte qu'elle le percevait autant comme un homme autoritaire et rigide que comme un bon vivant. Bien qu'elle juge que les exigences qu'il imposait aux autres pour satisfaire à ses attentes le rendaient très intransigeant,

elle reconnaît, en revanche, qu'il savait se réjouir des plaisirs simples de la vie chaque fois que l'occasion se présentait à lui d'en profiter. Elle croit par ailleurs qu'il était alcoolique. Toutefois, elle en parle comme si cela n'avait pas eu d'impact majeur sur sa vie comme sur celle des autres membres de sa famille.

Sa mère a, d'après elle, essentiellement consacré sa vie à prendre soin de ses enfants au sens où, contrairement à son père, elle a très peu travaillé à l'extérieur de la maison. Toutefois, elle était, croit-elle, le plus souvent limitée dans sa capacité à accomplir cette tâche en raison de la maladie bipolaire dont elle souffrait. Le jugement dont elle pouvait parfois faire preuve en raison de cette maladie pouvait être à ce point altéré qu'elle ne parvenait pas à s'imposer auprès d'elle comme une personne à qui elle pouvait faire confiance et sur qui elle pouvait suffisamment compter pour obtenir du soutien et du réconfort. Par exemple, elle explique qu'il lui arrivait souvent de trouver que sa mère ne savait pas comment la rassurer lorsqu'elle se sentait vulnérable face aux situations qui lui inspiraient de la crainte ou de la honte. De la même façon, elle trouvait embêtant de constater que sa mère jugeait extraordinaire tout ce qu'elle faisait et pensait parce que cela ne lui semblait pas toujours très aidant ni très conforme à la réalité. Quant à l'attention qu'elle lui portait en étant ainsi, elle trahissait selon elle la présence d'une idéalisation qui renvoyait à son désir d'être comme elle. Comme elle le note :

« Ma mère aurait aimé être comme moi, je sentais de l'envie de sa part... elle valorisait beaucoup ce que je faisais parce qu'elle aurait voulu être comme moi, elle m'idéalisait... »

Enfin, elle ajoute que cette manière dont sa mère a pu être a pu avoir un effet néfaste sur elle en ne lui permettant pas d'obtenir une validation adéquate et réaliste de ce qu'elle était :

« Et ça encore une fois ça nous ramène à la façon dont vous avez perçu la relation avec votre mère, que vous trouviez aimante mais pas très... »

« Présente... »

« Dans sa façon de vous dire quoi faire, de mettre des limites... »

« Oui c'est ça, c'est exactement dans cette partie-là... structurante, elle ne l'était pas, elle ne l'était pas, mon père l'était pour douze, mais ma mère... mais de toute façon mon père ne nous le montrait pas, il était comme ça dans sa vie... parce que c'était un enfant de la guerre, abandonné, un enfant débrouillard, mais il était intransigeant, pas d'allure, il a fallu que je me défasse de ça parce que je ne pouvais pas vivre tsé si je me réveillais pas à 5 heures du matin, j'ai pas le droit de vivre si je ne travaille pas de même, pis je... c'était rigide... »

Un peu plus loin elle complète sa pensée à ce propos en ajoutant ce qui suit :

« C'était très difficile pour moi de me faire reconnaître pis que, comme qui je suis, que, ben premièrement c'était dur de me reconnaître moi-même, parce que quand y, quand tu n'as pas le reflet il faut que tu t'en fasses un, il faut que tu comprennes quelque chose quand, c'est, quand y'a un faux self, je veux dire, il faut bien que quelqu'un te rende la... pis le reflet que ma mère me rendait... c'est comme moi j'étais... elle prenait des notes ma mère, elle prenait des notes ma mère quand je parlais tellement elle trouvait ça brillant, tsé ayoye, ben là, mais là elle m'encensait, elle m'admirait pis là, super pour la valeur, que tu vaux quelque chose, mais là tu arrives à l'école, pis y'a personne qui prend des notes, y'a quelque chose qui ne marche pas... (fou rire)... »

En conséquence, elle considère qu'il a souvent été plus facile pour elle de communiquer avec son père qu'avec sa mère. Même quand il s'agissait de se plaindre de ce qui ne lui convenait pas, elle sentait qu'il pouvait mieux comprendre ce qu'elle avait à lui dire. Mais plus encore, elle estime qu'elle était la seule personne qui parvenait à lui parler véritablement et que cela a pu contribuer à resserrer les liens entre eux. Elle le précise d'ailleurs en affirmant ce qui suit : « Mon père, c'était mon

ami, je l'adorais, il était comme un ami pour moi, un allié, j'étais capable de lui parler. » En revanche, elle n'osait pas le critiquer lorsqu'elle était déçue et contrariée par lui car, comme elle le souligne : « J'avais de la misère à être fâchée contre lui parce que je ne le sais pas... je l'aimais beaucoup... »

La psychothérapie

La psychothérapie qu'elle a poursuivie s'est déroulée en deux étapes. La première s'est échelonnée sur une période de 8 ans alors que la seconde dure depuis plus de trois ans maintenant. Elle entreprend la première étape de la psychothérapie au moment où elle se sépare de son premier conjoint (père de sa fille) alors qu'elle la reprend quelques années plus tard au moment où elle traverse, comme elle le décrit, un moment de crise existentielle important. Chaque fois, elle a été suivie par la même personne, soit par une psychologue expérimentée d'orientation psychanalytique, à raison d'une ou deux séances par semaine selon les périodes.

Première partie

Elle amorce la première partie de la psychothérapie en pensant qu'elle ne sera là que pour quelques séances. Cependant, elle se rend rapidement compte que cette démarche peut lui apporter plus qu'elle ne le pensait. Le motif de sa consultation était alors double. D'une part, c'était d'apprendre à accepter la rupture amoureuse qu'elle vivait à ce moment-là pour pouvoir mieux s'orienter dans la vie. D'autre part, c'était de surmonter les obstacles qui à ce moment-là l'empêchaient de s'affirmer davantage dans son rôle de mère :

« Je voyais que j'avais besoin d'aide pour être une bonne mère parce que ma fille me confrontait beaucoup... j'avais à apprendre à mieux discerner, à mieux me définir comme personne pour pouvoir être plus directive et plus encadrante avec ma fille... »

Elle décide d'interrompre cette première partie de la psychothérapie quand elle rencontre son deuxième conjoint, soit près de huit ans après l'avoir commencée.

Deuxième partie

La décision d'entreprendre la deuxième partie de la psychothérapie a été déclenchée soudainement par une crise d'arthrite importante mais, comme elle le fait remarquer, elle se préparait depuis déjà très longtemps. En d'autres mots, cette décision doit selon elle être comprise comme le résultat d'un long processus qui s'est organisé autour d'une suite d'événements dont les conséquences et les effets sont demeurés insidieux et peu évidents jusqu'au moment où ils sont apparus très subitement sous la forme de manifestations physiques évidentes. Cette décision de consulter une deuxième fois est elle-même à l'origine d'un ensemble de décisions supplémentaires. Premièrement, elle a donné lieu à celle de rompre momentanément avec son conjoint. Deuxièmement, elle a été à l'origine de sa décision de changer définitivement de travail en abandonnant l'emploi qu'elle avait depuis plus de vingt ans pour se consacrer essentiellement à son travail d'artiste. Troisièmement, elle l'a amenée à faire le choix de vendre la maison qu'elle partageait avec son conjoint afin d'en acheter une autre pour elle seule. Voici d'ailleurs comment elle commente cette situation :

« Une grosse étape parce que j'ai laissé plusieurs choses à la fois sans savoir où cela allait me mener, c'était comme... il fallait que quelque chose se passe pis ça a craqué sur plusieurs plans en même temps et ça a été déclenché par un signe physique, j'ai fait une crise d'arthrite pis ça été un symbole pour moi... »

C'est aussi, rapporte-t-elle, suite à cette décision qu'elle a choisi d'arrêter de peindre pour la première fois de sa vie pour une période prolongée, soit pour une période de plus de trois mois, pour une raison qu'elle associe à la perte de sens qui accompagnait à ce moment-là son travail d'artiste.

Sa seconde consultation l'a amenée à réaliser qu'elle avait un immense travail à fournir pour apprendre à s'affirmer dans les situations qui étaient, d'un point de vue relationnel, conflictuelles ou menaçantes pour elle. Plus exactement, ce contexte particulier a été pour elle l'occasion de prendre conscience de ce qui suit :

« Dans le fond, le fait que ma mère était malade, elle ne m'a pas montré tout ça, elle m'a aimée ça c'est sûr... ma mère m'a aimée mais elle ne m'a pas montré ces choses-là, j'ai été longtemps en colère parce que je trouvais que je n'avais pas de mère je trouvais... elle ne me disait pas ça c'est inacceptable, on ne prend pas ça, on ne faisait pas ça... tsé encadrée, ce que moi je suis capable de faire maintenant, je le fais avec mes étudiants, ma fille, je ne l'ai pas eu ça fait que ça sortait... il fallait que ça se rende jusqu'à la dernière minute parce que je ne sais pas comment, bon... »

Motif de consultation et contexte de la deuxième partie

Différents motifs sont à l'origine de sa décision de poursuivre la psychothérapie. Le conflit qui l'opposait à son conjoint en raison de la façon dont il prenait soin de son enfant est pour elle au cœur des raisons qui l'ont incitée à la poursuivre. En particulier, elle explique qu'il était devenu inacceptable pour elle de continuer à vivre dans un contexte où elle refusait de prendre les responsabilités qu'elle souhaitait qu'il prenne lui-même pour le bien de son enfant. Elle était également très affectée, soutient-elle, par cette situation parce qu'elle lui permettait de comprendre que la façon dont le fils de son conjoint composait avec sa vie lui rappelait comment elle avait pu elle-même le faire pendant son enfance. Comme elle le précise :

« Je vois les stratégies de J (fils de son conjoint) et je vois qu'il me ressemble dans le sens où quand j'étais petite j'ai dû construire quelques chose de faux, J est beaucoup comme ça... donc c'est sûr que quand je le vois comme ça, ça m'énerve... »

« Comment pourriez vous décrire ça ? »

« J'aurais envie de lui botter le cul pis de lui dire, dis-lui qu'il t'énervé, dis-le donc que ça ne te fait pas de bien, de quoi tu as besoin, dis-le, parce que moi j'avais de la misère à exprimer mes besoins... »

Toute cette situation lui posait également problème parce que l'idée même de se retrouver dans une famille reconstituée n'était pas une chose facile à assumer pour elle. En fait, elle se sentait prise dans le dilemme qui opposait sa volonté d'offrir autant au garçon de son conjoint qu'à sa propre fille et celle de pas prendre auprès de lui des responsabilités qui devaient selon elle incomber à ses propres parents. De même, elle était contrariée par la façon dont celui-ci avait été conçu car il n'était pas, au sens où elle l'entendait, le fruit de l'amour entre deux personnes mais plutôt le résultat d'une concession que deux personnes ont fait pour avoir un enfant. Plus concrètement, la situation de cet enfant la mettait mal à l'aise car, comme elle le souligne, la mère de ce dernier aurait demandé à un homme qu'elle connaissait à peine de lui faire un enfant alors que lui, c'est-à-dire son conjoint actuel, serait subséquentement devenu amoureux d'elle alors qu'il n'avait été jusque-là qu'un simple colocataire dans sa vie. En somme, toute cette situation n'était pas facile à accepter pour elle au sens où elle n'était pas étrangère à la façon dont sa propre conception aurait été planifiée et au sens où elle conçoit que cet enfant a été un enfant laissé à lui-même sans autorité et sans encadrement de la même façon qu'elle-même a pu l'être dans sa propre famille.

Dans cette circonstance, elle boudait au lieu de se fâcher. Elle évitait le plus possible toutes les situations qui pouvaient donner lieu à des confrontations. Ou bien encore elle se réfugiait dans toutes sortes d'activités tout aussi exigeantes et accaparantes les unes que les autres (cuisine, jogging, tricot, etc.) pour ne pas faire face directement à ce qui la contrariait. Comme son père, elle ne voulait pas se plaindre. Plutôt que de s'apitoyer sur son sort, elle préférait, comme il le faisait lui-même, se montrer forte et impassible devant l'adversité et les obstacles en se défoulant physiquement plutôt qu'en se recueillant intérieurement. C'est d'ailleurs pourquoi elle juge que l'un des défis de la psychothérapie a été pour elle d'apprendre à s'affirmer

davantage dans de telles situations. Par ailleurs, elle comprend mieux maintenant en quoi et comment elle a pu se comporter à ce moment-là comme une personne qui voulait éviter de se laisser déprimer par les événements. Comme elle le commente :

« Les moyens que j'utilisais pour me défendre étaient tellement importants que ça ne pouvait plus durer... les moyens que je prenais pour me soulever étaient devenus trop lourds...j'étais épuisée à faire ce que j'aimais, je voyais que quelque chose n'allait pas ».

Elle voyait que quelque chose n'allait pas même si, de l'extérieur, tout pouvait sembler bien aller. Ce n'était pas ce qu'elle vivait concrètement dans les faits qui faisait l'objet de son insatisfaction et de son malaise. C'était plutôt un inconfort qu'elle associait à une fuite intérieure et qu'elle ressentait sans pouvoir le nommer. Comme elle le précise : « Je fuyais quelque chose de l'intérieur mais je ne savais pas exactement ce que c'était. »

Voici maintenant, en terminant, comment, lors de la dernière entrevue, elle décrit les enjeux importants qu'il lui faut reconnaître et éviter pour surmonter les difficultés qui sont les siennes habituellement.

« Y'a un piège ou des pièges en particulier ? »

« C'est presque un piège, je veux dire sous plusieurs formes... c'est comment dire, comment toujours me mettre en contact avec des choses nourrissantes pour moi... »

« Oui... »

« On va dire c'est ça... donc, de temps en temps je voyais que je m'éloignais de ça pis je ne comprenais pas pourquoi... »

« Comment vous pouviez vous éloigner de ce qui était nourrissant pour vous-même si ce n'était pas ce que vous souhaitiez ? »

« Ben exactement, c'est certain qu'y avait un mystère là, ça fait que c'est ça le piège, mais disons qu'il prenait des formes différentes là... »

« Et nourrissant, pour vous ça veut dire que... »

« Qui répond à mes besoins, il faut les connaître pis comme y répondre... »

Anticipation de la fin de la psychothérapie

Elle prévoit terminer bientôt la seconde tranche de la psychothérapie maintenant qu'elle affirme se sentir moins souffrante et surtout plus heureuse. Elle est ainsi parvenue selon elle à une étape de celle-ci où elle juge que les efforts qu'elle a déployés lui ont permis non seulement de surmonter les difficultés pour lesquelles elle a de nouveau consulté mais aussi d'envisager la possibilité de mener à terme, à partir de maintenant, avec plus de confiance et d'assurance ce qui lui reste à accomplir dans sa vie. Quant aux raisons qui peuvent expliquer l'amélioration de son état psychologique, elles sont selon elle largement attribuables aux décisions importantes qu'elle a été en mesure de prendre grâce aux bienfaits que lui a apportés notamment la combinaison de la psychothérapie qu'elle a entreprise et des médicaments qu'on lui a prescrits (antidépresseurs).

Le processus psychothérapeutique

La manière dont elle perçoit la psychologue et la façon dont se déroule selon elle la psychothérapie se résume à ce qui suit. Premièrement, elle explique que la psychologue a joué le plus souvent le rôle qu'elle aurait voulu que sa mère joue auprès d'elle pendant son enfance. Ainsi elle l'a, selon elle, pendant longtemps remplacée en étant celle qui pouvait la soutenir, voire même la critiquer positivement, tout en lui faisant comprendre de façon réaliste qu'elle pouvait compter sur ses propres ressources pour se réaliser. Voici d'ailleurs dans quels termes elle décrit, lors de la première

entrevue, la manière dont elle estime que la psychologue a pu ainsi se substituer à sa mère :

« C'est l'histoire d'une rencontre, c'est comme elle a remplacé ma mère, je lui dois beaucoup, beaucoup dans le sens de que... pour moi c'est une personne que je sens aimante, que je sens comme une alliée, mais qui je sens qui n'hésitera pas à me... elle ne va pas dire, tsé ma mère disait mettons ah mon dieu je ne suis tellement pas inquiète pour toi, ça fait que tout ce que je sentais d'inquiétude ou de peur c'était *blocking it*, ma mère n'était pas capable d'entendre ça, pis ma mère elle m'admirait, elle prenait des notes quand je parlais, donc j'ai en étant accompagnée en psychothérapie je me suis aperçue que personne ne prenait de notes, elle aurait pu, ça fait que personne, ce que je disais n'était pas si extraordinaire que ça et à la fois c'était extraordinaire parce que c'était moi, mais ce n'était pas tsé... »

La psychologue a également été son alliée en lui indiquant en quoi et comment elle a pu constituer dès les premières années de son enfance ce qu'elles ont nommé ensemble un « faux-self » et qu'elle a notamment compris comme étant le résultat du manque d'un reflet à la fois positif et réaliste attendu de sa mère.

En revanche, elle fait allusion à certaines périodes de la première tranche de sa psychothérapie pendant lesquelles elle a pu se révolter silencieusement contre sa psychologue en raison du sentiment d'inconfort et d'irritation qu'elle lui inspirait. En particulier, elle réfère à des moments où elle se souvient qu'elle était agacée par elle quand elle remarquait qu'elle était plus féminine qu'elle dans sa façon de se vêtir et de se comporter. Comme elle le fait remarquer :

« Elle me tapait sur les nerfs, j'enviais comment elle était habillée, comme une femme, curieusement dans ce temps-là je trouvais que j'étais moins féminine que maintenant... »

Quand la question lui est ensuite posée un peu plus loin de savoir comment la relation a pu changer ou ne pas changer à travers le temps avec la psychologue, elle revient sur cet aspect en répondant ce qui suit :

« Oui, c'est dur à dire... ben je pense que j'en ai parlé un petit peu, je me souviens, dans la première partie, tsé des fois dans la première partie elle pouvait m'énervé, elle pouvait me déranger, parce qu'elle était habillée... comme des affaires pouvaient me déranger, mais là ça n'arrive plus maintenant... »

« Ça n'arrive plus maintenant... »

« Mais non ce n'est plus ça maintenant, c'est clair pour moi que c'est une autre personne... probablement, que c'est la même chose qu'avec une mère... »

« Oui, c'est moins comme une mère... dans la première phase elle vous dérangeait, là c'est plus une alliée comme vous le disiez plus tôt... »

« Exactement... »

Elle apporte encore d'autres précisions au moment où, au début de la quatrième entrevue, la question lui est posée de déterminer les liens qui, selon elle, peuvent être établis entre les souvenirs qu'elle a rapportés jusque-là et la psychothérapie qu'elle poursuit. Ainsi, elle fournit des éléments de réponse additionnels à ce sujet quand elle répond à cette question en insistant sur les particularités de sa psychothérapie et moins sur les rapports qu'elles entretiennent avec ses souvenirs.

« Ben c'était clair pour moi qu'y avait eu deux épisodes avec la thérapie... »

« Y'a eu un premier lorsque y'avait eu plus, comme plus, comme je le comprends, la partie transfert, la partie d'accepter de communiquer avec quelqu'un pis de livrer qui j'étais le plus honnêtement possible... en sachant, ben pas en sachant... je ne

savais pas mais, livrer ma perception de moi-même à ce moment-là
pis prendre des choses pis me confronter dans les deux cas... »

« Vous aviez dit aussi le mot soutien pour cette partie là... »

« Pour cette partie là oui, parce que, je veux dire, je vais dire drôlement parce que je me sentais comme pas handicapée, pas malade, mais quelque chose dans ce genre là, c'est-à-dire besoin d'aide, en tout cas, un coup que je m'en suis rendu compte que, que je n'avais pas été équipée, mettons comme il faut, ça serait plutôt ça OK, je me sentais mal équipée, ça c'est juste parce que j'en ai pris conscience dans les débuts de la thérapie, là j'ai dit wow, y'a du chemin à faire en maudit, bon ça fait que c'est ça le soutien... »

Un peu plus loin, elle ajoute :

« Pis quand je parle de deuxième partie c'est que... la deuxième c'était plus précis ce que j'allais chercher, c'est-à-dire que là c'était, j'avais plus conscience de c'est quoi mon monde, c'est quoi mes forces, pis c'est quoi mes pièges, mettons les pièges auxquels je peux faire face compte tenu de comment je suis faite (voir motif de consultation), j'ai expérimenté ça par moi-même, j'ai trouvé toutes sortes de solutions pour y faire face... »

Enfin, elle précise un peu plus loin sa pensée en ajoutant que la deuxième partie a été affectée par le soutien qu'elle a reçue dans la première à partir du moment où comme elle le note :

« C'est comme si en le faisant la première fois, en faisant, en ayant le soutien, j'ai aussi observé comment cette personne-là faisait pis je l'ai un petit peu moi-même imitée dans mes relations avec les autres, vers les autres comme, comme on fait avec un parent dans le fond je pense... »

« Vous l'avez imitée en empruntant à sa façon de faire... »

« Exactement... »

« Vous pensez à quelque chose de particulier... »

« Ben dans la forme d'écoute, parce que ça m'a permis de voir, que regarde elle, j'ai dit regarde elle si elle fait cette job-là, pis si elle était, si elle était pas capable de faire la différence entre l'autre pis elle, ben là elle en mourrait, tsé je veux dire elle se donnerait, elle s'épuiserait parce qu'elle embarquerait dans ma bulle tsé, donc elle elle doit avoir compris quelque chose là-dessus que moi ça pourrait m'être utile parce que j'avais un peu, un type de piège comme ça, comme probablement beaucoup de monde pis surtout... »

Elle complète finalement son idée en ajoutant ce qui suit :

« Vous dites aussi que vous avez emprunté à elle, c'est-à-dire que vous vous êtes inspirée de ce que vous compreniez de sa façon d'être... »

« Pour aller chercher mon soutien moi-même, c'est pour ça que ça a changé... c'est pour ça qu'au lieu d'avoir une alliée, d'être moi-même dans la personne qui accompagne un autre mais aussi de voir que regarde, qu'est-ce que j'ai besoin, moi je vois que quand elle fait comme ça, c'est parfait pour moi, donc aller chercher ça chez une autre personne... »

Les souvenirs

Les souvenirs qu'elle rapporte remontent tous à des événements vécus pendant les six ou sept premières années de sa vie. Leur contenu est chaque fois étroitement, mais pas exclusivement, lié à la relation qu'elle a entretenue avec l'un ou l'autre de ses deux parents. Voici maintenant, en commençant par le premier, l'essentiel des passages qui rendent compte de ses souvenirs :

« Oui, j'en ai quelques-uns... »

« Oui, alors qu'est-ce que ça serait... »

« Ben j'ai dit que j'avais eu la (nom de la maladie) quand j'étais petite que ma mère s'est occupée beaucoup de moi, c'était l'épidémie en (année de l'épidémie), pis ma mère m'a gardée à la maison à ce moment-là au lieu de m'envoyer à l'hôpital, parce que les hôpitaux étaient pleins pis c'était débordé, ça fait que j'ai passé

plusieurs mois dans le bain avec ma mère, presque toute la journée, pis ma mère est devenue toute toute petite, mais moi j'étais dans le bain avec elle, ben à l'étroit, pendant longtemps pis je veux dire ça doit être pas mal vieux parce que je m'en rappelle, pis j'ai marché en même temps que tout le monde, ben ça veut que c'était les petits bébés... »

« Oui, vous avez marché... »

« Oui, j'ai remarqué comme les autres... »

« Sans séquelles de cette maladie... »

« Ben, j'avais des séquelles, un tout petit peu des séquelles qui pouvaient se corriger par une opération à 16 ans, pis j'ai eu une opération de... »

(explication de l'opération qu'elle a dû subir à cette occasion)

« Comment c'était, c'était quoi cette expérience d'être dans le bain avec votre mère... »

« C'était le fun, elle était en costume de bain, elle me tenait... on devait jouer, je ne sais pas ce qu'on faisait... »

« Est-ce que je comprends que ce n'était pas seulement un événement en particulier mais plusieurs... »

« Ben, c'est un *mood*, une atmosphère, cocon, chaleur... y'a pas de tristesse associée, même si je sais ma mère était malade, même si je ne la revois pas, mais ce que je me souviens c'est que c'était confortable, ce n'était pas triste parce qu'une partie de mon enfance, c'était quand même, c'était lourd, c'était triste parce que ma mère était malade, elle était ben drôle des fois mais elle n'était pas drôle pantoute... »

Elle rapporte une autre série de souvenirs un peu plus loin au moment où la question lui est posée de savoir quand a eu lieu selon elle ce dernier souvenir.

« C'était quand au juste vous diriez ? »

« Avant un an, c'est bébé là... après je me souviens que j'allais avec mon père recevoir des chocs dans les jambes pour pouvoir remarcher, pis ça c'était plus avec mon père parce qu'il fallait y aller en auto... pis je me souviens que j'étais assis sur le banc d'en avant avec lui, pis j'aimais ça parce que là c'était juste lui qui me menait... »

« C'était lui qui vous accompagnait... »

« Oui, j'étais gâtée... »

« C'était pour avoir des chocs, comment ça marchait... »

« Je ne sais pas, je sais que c'était le Dr (nom du médecin), ils me l'ont raconté tellement souvent, ben ils me mettaient... » (silence)

« Est-ce quelque chose qu'on vous a raconté ou c'est plus quelque chose dont vous vous souvenez ? »

« Ben c'est difficile à dire... je me souviens du banc, d'être assis sur le banc je me souviens du plaisir d'être comme sur le banc, je me souviens quasiment, tsé comme de regarder mon père, je n'étais pas malade mais, fait que, mais on s'occupait de moi beaucoup... »

« On s'occupait de vous... »

« Beaucoup... »

« Cette fois-là, c'était votre père... encore une fois, est-ce un événement unique ou c'est plusieurs fois... comme dans le bain ? »

« C'est plusieurs fois... »

« Est-ce que vous vous souvenez aussi de quand vous receviez les chocs ? »

« Non... »

« Vous vous souvenez plus d'y être allée avec mon père... »

« Pis je sais aussi, on me l'a raconté, que quand ils ont fait une ponction lombaire, pour savoir si c'était viral ou, en tout cas, parce

que des fois la (nom de la maladie) c'est juste viral, pis que c'était mon père qui me tenait, qui me tenait pliée en deux, un petit bébé pour pas que ça bouge... c'est avant les bains, ce n'est pas un souvenir, c'est vraiment qu'on me l'a raconté, pis je trouve ça très touchant, je trouve ça vraiment touchant, je veux dire, ben moi je l'interprète comme c'est, je m'imagine là que j'ai mon enfant chéri pis il ne faut pas bouger, pis t'imagines tu de savoir comment mon père devait être stressé d'avoir un petit trésor comme ça, plié en deux, pis qui devait hurler, ben je ne devais pas aimer ça, pis je ne sais pas, une piqûre dans le dos, pis de savoir il faut le faire, pis ça ma mère était absolument incapable de faire ça, de se concentrer là-dessus, ça fait que mon père, il a fait souvent... »

(allusion au fait que c'était surtout son père qui s'occupait des tâches domestiques dans sa famille)

Plus loin, elle rapporte une autre série de souvenirs après en avoir raconté un premier qui se rapporte encore une fois au fait d'être dans un bain. Voici maintenant cet autre extrait :

« Vous vous apprêtiez à dire un autre souvenir... »

« Pis un autre souvenir que j'ai pis là 3 ou 4 ans, on était en visite, j'étais allée, on était allé, pis moi j'étais allée dans le bain, tout habillée, ils faisaient couler un bain, je ne sais pas, peut-être pour moi, pis j'étais allée dedans... »

« Est-ce quelque chose dont vous vous souvenez ou encore quelque chose qu'on vous a raconté ? »

« Qu'on m'a raconté, ah que je me rappelle, quand j'avais 6 ans, pis ça ce n'est pas drôle, parce que c'est mon père qui avait dit quelque chose de vraiment pas gentil pis je m'en souviens, pis j'ai été blessée, c'est par rapport à un dessin... c'est que j'avais fait une carte pour la St-Valentin, pis j'avais fait un cupidon, un petit gars tout nu avec un pénis, mais je ne savais pas de quoi ça avait l'air, ça fait que, la seule chose dont je me souvenais c'est ce que j'avais vu dans des magasins, c'est *niaiseux*, ça devait être *cute*, des espèces de patentes en plâtre avec des petits mottons et des petites boules, comme un gésier, je ne sais pas quoi, ça fait que dans ma tête c'était confus, j'avais fait des petits mottons, avec des boules ça fait... pis

mon père avait été fâché, y'avait été fâché mais, en tout cas, par après, je ne sais pas pourquoi j'ai su ça mais j'ai su que mon père n'avait qu'un seul testicule, c'est ma mère qui m'a dit ça, je ne sais pas, ça n'a pas rapport... »

« C'est par la suite que vous l'apprenez... cet événement, c'est une carte que vous avez faite pour lui... »

« Pour lui... »

« Il a réagi en étant fâché, ça vous a blessée... ça vous a beaucoup... »

« Ah oui, ça m'a beaucoup dérangée parce que je me suis sentie rejetée... »

« Rejetée ? »

« J'ai senti qu'il ne comprenait pas... »

« Qu'est-ce qu'il ne comprenait pas ? »

« Ben que je ne connaissais pas ça pis que, tsé y'aurait juste dû, je ne sais pas moi j'aurais dit, ben mondou, c'est spécial ça regarde donc ça, où tu as vu ça, il aurait pu me montrer tsé que, je veux dire, pour un enfant un pénis ce n'est pas plus qu'un doigt, ce n'est pas plus que n'importe quoi, c'est un autre, c'est juste comme, c'est observé comme le reste, c'est plus vieux qu'on a une conception de... pis je trouve ça frais, je trouve ça mignon, justement, je trouve ça sain qu'un enfant est capable de traiter ça avec autant de naïveté, ça fait que je trouvais que vraiment ça faisait dur mais ils ont été traités durement mes parents... »

« C'est-à-dire... »

« Ben tsé mon père, il m'a déjà raconté... »

(Elle fait référence à une histoire où son père aurait été puni par ses parents quand il était enfant pour avoir lui-même commandé un camion jouet dans un catalogue.)

Pour elle, ce souvenir est non seulement le premier à susciter chez elle de fortes émotions quand elle le raconte mais aussi le premier qui se rapporte à des événements qu'elle se souvient avoir vraiment vécus et ressentis. Plus loin encore, elle rapporte un dernier ensemble de souvenirs.

« Y'a d'autres souvenirs dont vous vous souvenez ? »

« Y'a beaucoup de sensations... »

« C'est-à-dire... »

« Je me souviens des petits souliers vernis que j'aimais, je me souviens du plaisir de marcher au printemps, aussitôt que la neige arrête, avec le petit peu de sable qu'ils ont mis dans les rues, le vélo à ce moment-là, beaucoup d'odeurs aussi, beaucoup d'odeurs aussi mais c'est difficile à dire parce que... » (silence)

« Les sens... »

« Oui, beaucoup de choses avec les sens, avec les yeux, beaucoup de belles lumières, des espèces de... je jouais beaucoup avec toutes sortes, avec des ombres pis tout ça, je me mettais, je me faisais moi-même des expériences, que je me couchais par terre, pis je regardais, les ombres qui passaient, ça ça m'a toujours fascinée d'être... » (silence)

« D'être sensible à l'environnement... »

« Oui, c'est ça... pis quand j'étais petite, je trouvais ça plate chez nous, ça je m'en souviens, je trouvais ça ben ennuyant, pis je me souviens d'entendre les quilles à la télévision, les frères Carpentier, parce que je n'écoutais pas la télévision, moi j'ai toujours eu, parce que j'avais, ma mère trouvait que mon père écoutait trop la télévision, et elle n'aimait pas ça et effectivement mon père écoutait toujours la télévision, moi je n'aimais pas ça, ma mère non plus, même la radio, meublé l'environnement par d'autres choses, là-dessus je lui ressemble, tous les deux on aimait pas ça... »

Enfin, elle relate un dernier souvenir au moment où elle se rend compte en racontant les souvenirs précédents que son père pouvait à l'occasion, en vertu de

certaines gestes qu'il pouvait poser envers elle, lui faire peur sans lui donner ensuite ce dont elle avait besoin pour être réconfortée.

« Oui... me donner ce que j'ai besoin pour progresser... mais là on ne me le donne pas, on rit de moi ... (en faisant allusion au souvenir où elle a fait le dessin du petit cupidon pour son père) la même chose, ah c'est vrai, lui ça je m'en souviens, mon père il m'a lancée dans l'eau pour apprendre à nager... pis ils ont ri de moi, ils me regardaient faire pis je buvais de l'eau, pis là j'étouffais... »

« C'est un autre souvenir que vous avez... »

« Que j'ai vécu aussi, c'est affreux, c'était affreux, là ça non c'est affreux, pis c'est comme non, je ne peux pas compter sur personne... pis ça dit quelque chose qui reste... »

« Que vous ne pouvez pas compter sur personne... »

« Ben ça me trouble quand j'y pense que, c'est vraiment quelque chose qu'il ne faut pas faire à personne, j'étais toute petite, pis j'avais mon frère et pis ma sœur, plus vieux, parce que je disais qu'il y avait une différence, moi j'étais la plus jeune enfant à ce moment-là... je ne sais pas... on était dans un petit lac pis mon père pour me montrer à nager pis il m'a pris, pis il m'a lancé dans le creux, drôle de manière (fou rire) c'est pas évident, c'était pas évident... »

« Non, ce n'est pas évident pour vous... »

« Ça n'a pas de sens... ça fait que tsé, je ne pleure pas souvent mais je suis contente (elle pleure)... »

« Ça vous prend au cœur... »

« Oui, la petite fille, pauvre petite... »

« La petite fille c'était vous... »

« Ben oui c'était moi... » (rire)

Voici maintenant en terminant ce qu'elle révèle de ses souvenirs dans la troisième entrevue.

« Si maintenant si je vous demande de revenir sur les souvenirs que vous m'avez racontés la dernière fois... maintenant que vous y repensez, comment pouvez-vous vous souvenir de ce que vous m'avez dit de vos souvenirs. C'était quoi les souvenirs que vous m'avez rapportés ? »

« Ben c'est comique parce que là de même, pourtant j'ai une grande mémoire, mais je ne m'en rappelle pas trop, sauf que là ben là tu m'as parlé, c'est toi qui m'a reparlé tout de suite du dessin en lien avec ça pis là ça m'a fait un peu repartir dans ce sens-là... »

(allusion au fait que je lui ai fait remarquer qu'elle me rapporte avoir peint quelques jours avant notre rencontre un tableau sur lequel figure un enfant de six ans qui dessine et que cela peut être associé au souvenir du petit cupidon rapporté la fois précédente)

Mais les souvenirs que j'ai racontés, ah oui je m'en rappelle, là le bain, y'avait le bain... »

« Oui... »

« Y'avait le bain... »

« Mais c'est sûr que c'est ceux que j'ai choisis de te raconter la semaine passée je pense ben, parce que je pourrais t'en raconter peut-être d'autres... » (rire)

« La semaine passée, c'est ceux-là que vous avez choisis, le bain... le dessin... »

« Oui... »

« Pis je ne sais pas trop, y'avait tu, y'avait tu la personne qui m'avait comme enlevée en dessous de son manteau, non... »

(Allusion à une situation qu'elle rapporte lors de la première entrevue et selon laquelle elle aurait subi à l'âge de huit ans de la part d'une personne étrangère une tentative de viol qui l'aurait subséquemment beaucoup marquée parce qu'elle illustrerait bien

selon elle en quoi et comment, même si elle aurait réussi à s'en défendre adéquatement, elle n'avait pas pu jusque-là compter sur sa mère pour apprendre à se défendre correctement dans une situation pareille).

Ça c'est une histoire que vous m'avez racontée la toute première fois... »

« Ah OK... »

« Oui... »

« Une agression... »

« Une agression quand j'étais petite... oui c'est ça... »

« On a dit ça (les deux en même temps)... »

« Y'a eu le bain... »

« Ben le bain avec ma mère, quand j'étais petite petite... »

« Y'a eu aussi le bain quelques années plus tard... »

« En visite... »

« Qu'est-ce que c'était au juste ce souvenir, si vous me le dites un peu plus... »

« Oui c'est ça... ben ce que je me rappelle de ce qui a autour, de ce qui a avec... c'est que, c'était en, je ne sais plus si c'était en visite ou si on avait de la visite chez nous parce que je ne me souviens pas où est-ce qu'on restait, y'avait des adultes à table, pis moi j'étais comme un peu toute seule... »

« La seule enfant... »

« Oui... ce que je pense... »

« Pis là, j'ai décidé, ben là je ne sais pas le bain y coulait, donc y'a dû peut-être avoir un adulte qui pensait venir me donner mon bain ou quelque chose comme ça mais, pis là moi, je pense que je

m'ennuyais, ou en tout c'était trop long, je ne sais pas quoi pis là je suis allée de même, dans le bain comme ça toute habillée, c'est ça... c'est drôle pareil de penser ça, parce qu'on projette des choses, avec ce qu'on sait de nous maintenant... mais j'en sais rien de ce que j'avais dans la tête moi quand j'étais petite petite de même... »
(rire)

« Vous ne pouvez pas savoir quelle était votre intention... est-ce qu'on peut quand même faire la remarque que vous avez évoqué ce souvenir après avoir parlé d'un de vos premiers souvenirs d'avoir été dans le bain avec votre mère ? Et que là on se retrouve avec deux bains... »

« Deux bains oui (rire)... pis aussi j'ai parlé de la natation, pas la natation, mais le fait que mon père m'a lancée dans l'eau pour apprendre à nager, donc l'eau, y'a plein d'affaires, c'est sûr qu'on pourrait suivre le fil, c'est sûr que je pourrais le suivre longtemps... (voir plus loin ses commentaires au sujet du fil conducteur reliant selon elle ses souvenirs entre eux) »

Les liens entre les souvenirs et le processus psychothérapeutique

Les liens établis entre la psychothérapie qu'elle poursuit et les souvenirs qu'elle rapporte sont envisagés différemment selon les moments où, pendant les trois dernières entrevues, il en est question. Au début, elle répond aux questions qui s'y rapportent surtout en fonction des résultats que leur effet distinct a pu avoir sur elle et moins en fonction de la relation qui peut, selon elle, relier entre eux leur contenu respectif. En revanche, elle offre ensuite lors de la dernière entrevue des réponses qui réfèrent davantage à l'esprit d'ouverture qu'elle leur attribue et qui, selon elle, constitue l'un des facteurs déterminants qui a conduit aux progrès qu'elle a pu réaliser.

Sa première réponse est donnée à la fin de la deuxième entrevue immédiatement après qu'elle ait rapporté ses souvenirs. Dans l'ensemble, son contenu renvoie à l'effet de réparation qu'elle associe à ses souvenirs et qu'elle explique en mettant l'accent sur ce qui selon elle constitue leur impact positif. Elle répond également en soutenant que la psychothérapie a été pour elle l'occasion de ramener à

sa conscience des souvenirs enfouis et de lui offrir un contexte suffisamment favorable pour mieux comprendre comment certains d'entre eux ont pu exercer une influence sur sa vie ultérieure.

Enfin, elle fait valoir le caractère bénéfique qu'elle associe à l'impact que certains de ses souvenirs ont exercé sur elle en lien avec la psychothérapie. L'extrait suivant résume bien ses propos à ce sujet :

« Quels sont les liens que vous pouvez faire entre le contenu de vos souvenirs et celui de la psychothérapie que vous poursuivez ? »

« Oui, ah oui, c'est sûr que l'effet de réparation qu'on peut dire de, mettons d'une psychothérapie, d'un travail qu'on fait comme ça, comme ça, je pense que ça se fait avec ses... c'est comme si ça les re... ça les, ça, ça m'a permis moi en tout cas de, de me réapproprier ces souvenirs-là plutôt que de les laisser enfouis, pour pas m'en souvenir pis qui me fassent en sorte justement que tout ce que je vis, je le projette tout le temps, pis je, c'est ce qu'on voit souvent, c'est ça comme quand je parle de G (conjoint), avec J (fils de son conjoint), c'est un gros moyen de défense, mon organisme, la psyché en tout cas de projeter comme ça, pis G il travaille aussi en thérapie, il a fait aussi un bout de psychothérapie, mais c'est sûr qu'il a été beaucoup, c'est comme... mais je pense que le lien de ces souvenirs avec la thérapie c'est que, ça m'a permis plus de douceur, plus... plus de confort avec ma vie, avec les souvenirs de ma vie... »

Dans la dernière entrevue, elle fait une autre fois allusion à l'effet réparateur de ses souvenirs au moment où il est mentionné que ses souvenirs les plus anciens font contrepoids à ses souvenirs plus tardifs en raison de leur caractère plus positif. Voici une partie de ses propos qui permet de le constater :

« Et là ce n'est pas nécessairement des choses dont vous vous souvenez mais vous dites que... » (allusion aux souvenirs où ses parents prennent soin d'elle pendant les deux ou trois premières années de sa vie)

« Ça me fait plaisir de de... je veux dire ça me, il me le dit qu'en entendant ça, je me dis que eux autres ont dû m'aimer beaucoup, ils ont pris soin de moi beaucoup, j'ai... mais ce n'est pas nécessairement toujours le *feeling* que moi j'ai eu tsé... »

« C'est en contradiction jusqu'à un certain point avec d'autres souvenirs que vous avez rapportés où... »

« Oui... qui là c'est comme, ben oui parce que là je trouve que s'ils avaient été vraiment si aimants, mettons me semble qu'ils auraient pu faire attention à moi autrement que ça dans le sens que... » (fou rire)

« Alors ça vient faire le contrepoids... »

« Oui, oui, donc ils sont importants dans ce sens-là... »

Dans la troisième entrevue, elle répond à cette question en insistant sur l'importance du code auquel elle a dû recourir selon elle pour créer une alliance positive avec la psychologue. Plus exactement, elle y répond en faisant remarquer que c'est le recours à ce code qui a rendu possible la mise en place des conditions nécessaires pour qu'elle puisse faire une expérience positive des souvenirs qu'elle lui a rapportés. De même, elle fait allusion au rire et à son effet libérateur pour montrer qu'ils ont contribué à favoriser un relâchement des tensions et des contraintes qui l'empêchaient jusque-là de donner libre cours à ses véritables impulsions.

Dans la dernière entrevue, les réponses qu'elle fournit mettent l'accent sur l'ouverture d'esprit qu'elle associe à l'attitude qu'elle a eu face à ses souvenirs comme en font foi les passages suivants :

« Si on divise maintenant les souvenirs en deux... les premiers où vous êtes plus soutenue et les autres qui... »

« Sont des rejets... »

« Est-ce que cette dichotomie là, si on fait une dichotomie, est-ce qu'elle peut avoir sa correspondance aussi dans ce que vous avez pu vivre parfois dans la psychothérapie ? »

« Je dirais dans la première partie oui, parce que j'étais fâchée des fois, à cause qu'elle ne répondait pas comme j'aurais voulu... »

« Oui, elle ne répondait pas tout à fait... comme vous l'auriez voulu... »

« Oui, j'étais jalouse, pas jalouse, mais tsé comme je me souviens d'une époque où est-ce que je trouvais qu'elle mettait des vêtements que je trouvais beaux, mais que moi je n'aurais pas mis, ça m'achalait, je trouvais ça super beau, je me disais bon regarde ça doit être ça être bien mis, moi je ne sais pas si je les mettrais, y'avait quelque chose là-dessus, mais des affaires que là aujourd'hui je ne penserais même plus à ça c'est comme l'allure ou des choses comme ça, donc c'était plus dérangeant, maintenant je dirais ce n'est plus ça, parce que ce que ça ne traite plus tant de l'identité comme dans la première partie ou comme dans les premiers souvenirs que de plutôt les besoins, comment aller les chercher, que l'autre comprenne ce que je veux dire ou qu'il ne comprenne pas, c'est plus la communication, comment exprimer ce que je suis pour que ce soit bien reçu, bien compris, ça serait ça la différence... »

« Et qu'avec elle pour en revenir à... »

« Ben ça ça ne s'est jamais repassé en deuxième partie... »

« Et là maintenant la deuxième partie par rapport à ces souvenirs-là, est-ce qu'on pourrait plus l'associer aux souvenirs du début ou pas nécessairement... »

« Moi je dirais que la première partie on pourrait l'associer aux souvenirs du début... »

« Oui... en fait la partie... »

« Qu'on prend soin de moi pis tout ça... »

« Ça c'est plus la première partie... »

« Malgré que ça rush plus... c'est plus la première partie, parce que c'est prendre soin, sauf que le prendre soin il est moins si drôle que je le pensais OK, pis dans la deuxième partie, c'est le contraire, c'est-à-dire que la deuxième partie qui était confrontante tout le temps parce que heurk, ils sont supposés m'aimer pis il me lance dans l'eau bon ben là je suis lancée dans l'eau mais comment tu te sens, qu'est-ce que ça te fait, l'exprimer là le malaise, pis me donner des moyens de le vivre, parce que c'est normal d'arriver dans l'eau, dans un, c'est pas toujours ton père qui te lance (rire), mais c'est des expériences qui sont juste naturelles... »

Enfin, elle affirme pour une seconde fois, lors de la dernière entrevue, que les prises de conscience réalisées grâce à sa psychothérapie en général et à l'analyse de ses souvenirs en particulier ont contribué à lui apporter plus de confort et de douceur dans sa vie comme en fait foi l'extrait suivant.

« Maintenant, vous vous souvenez la dernière fois qu'on s'est vu, je vous avais dit qu'on allait s'attarder sur le lien qu'on peut faire entre les souvenirs qu'on a regardés et la façon dont ça s'est passé pour vous dans la psychothérapie... Autrement dit, comment le contenu des souvenirs que vous avez rapportés peuvent être reliés à la façon dont ça s'est passé avec la psychologue. Pour vous, est-ce qu'on peut faire un lien ? »

« Oui, comme je disais tantôt, y'a comme une question de perception qui rentre là-dedans, on interprète les souvenirs comme on est... pis je pense que c'est comme un code que moi je dis les choses comme ça, pis la thérapeute elle a comme compris ce code là, pis on s'est adressé sur ce mode là tout le long, pis ça pour moi c'est comme un gros signe d'alliance en tout cas, quand on parle le même langage pis tsé pis beaucoup dans la dernière période on a beaucoup ri, des fois on rit... le rire des fois c'est drôle, c'est proche, y'a beaucoup de choses qui se résolvent, autant, c'est comme une grosse crise de pleurs c'est la même chose, c'est une émotion qui est dense, qui en tout cas moi ça me gigote beaucoup, quand je ris beaucoup, je ne sais plus si c'est si drôle que ça, c'est plus comme un relâchement, un abandon, submergé qu'on parle aussi... »

« Oui... »

« Bon, sortir... c'est comme le corps est détendu, ça arrive... c'est comme si l'émotion se vit pis sort... »

« Plutôt que d'être crispé... »

« Plutôt que d'être crispé, c'est ça... »

« Alors il y a eu cette détente... »

« Qui s'est effectuée... »

« Qui s'est effectuée... »

« À deux... »

« Oui à deux...pis dans ce sens là, c'est très, je trouve que c'est très sain, pis très intéressant d'avoir cette expérience parce que tu peux la recréer en tout cas, ça montre comment que même que quand on rit comme ça ou qu'on va très loin dans une émotion, ben tsé on, ça nous permet juste d'être enrichi finalement tsé, y'a vraiment pas à avoir peur de ça... »

Les thèmes dégagés à partir de l'analyse

La poursuite de l'analyse a dans un deuxième temps permis d'extraire du matériel recueilli quatre thèmes. Elle a ainsi permis d'ajouter à celui de la réparation que le sujet rapporte d'autres qui sont mis en relief à partir de la division en diverses catégories du contenu de ses réponses. Les quatre principaux thèmes qui se dégagent de cette analyse sont les suivants.

Le premier thème touche à la formation et au choix des souvenirs. Il rassemble les réponses du sujet qui rendent compte du caractère construit de ses souvenirs et des facteurs qui ont pu influencer leur choix.

Le deuxième thème regroupe l'ensemble des réponses qui renvoient au constat fait par le sujet selon lequel certains de ses souvenirs ne sont pas communicables sous la forme que prend le langage parlé. Il renvoie, en ce sens, au registre sensoriel qu'il associe à la conception qu'il se fait de la manière

dont ces derniers peuvent autant se révéler à lui-même que se transmettre aux autres.

Les remarques et les commentaires faits sur le message qui est véhiculé selon le sujet dans le contenu de ses souvenirs forment le troisième thème.

Le quatrième thème renvoie à l'effet réparateur que le sujet associe autant aux contenus de certains souvenirs qu'au recours qu'il fait du code pour les exprimer et qui, pour mieux être compris, peut être mis en relation avec tous les autres en raison de leur complémentarité et de leur interaction mutuelle.

Le caractère subjectif des souvenirs et les facteurs influençant leur choix

Le premier thème renvoie aux facteurs qui selon le sujet déterminent le choix et la constitution de ses souvenirs. Il montre l'importance que prend pour le sujet, en tant que facteurs influençant le choix de ses souvenirs, le regard porté par les autres dans les situations qu'ils représentent ou plutôt le fait que les traces qui s'y rapportent sont importantes pour lui en raison du regard qu'elles lui permettent de poser sur lui-même.

Ce thème touche également au changement de sens accordé aux souvenirs en fonction du degré de conscience que le sujet leur assigne.

Elle soutient d'abord que le choix de ses souvenirs a pu être arbitraire au sens où elle aurait pu en choisir d'autres. Toutefois, elle se rétracte plus loin en ajoutant que cela l'est peut-être moins qu'elle ne semble l'avoir pensé au point de départ. Elle le réalise notamment au moment où elle réfère à un secret de famille qui a peu d'importance à ses yeux même si, en principe, il aurait pu selon elle la marquer :

« Ben là je dis ça pis après, quand là j'y pense pis que tu, je ne sais pas quels autres auraient pu vraiment sortir alors ceux-là sont vraiment, je ne sais pas ce que j'avais dans la tête tantôt quand j'avais dit ça... ben c'est sûr qu'y en a d'autres, pis quand j'ai dit qu'y en a d'autres, je vais faire juste une petite parenthèse, je pensais à, comme un secret de famille que ma mère m'a dit avant de mourir, pis ma fille a questionné ça la semaine passée, elle m'en a parlé, mais ça tu vois, ça c'est quelque chose qui me vient, comme

c'est pas vraiment, ceux que je t'ai dit, c'est vraiment ceux qui m'ont faite comme personne... »

Elle confirme de nouveau cette idée à la fin de la quatrième entrevue lorsqu'elle ajoute ce qui suit :

« Vous diriez quoi de la séquence de vos souvenirs que vous avez évoqués, dans vos mots ? »

« Je dirais que j'ai raconté des souvenirs importants qui m'ont formée, je dirais parce que c'est eux qui m'ont frappée, qui m'ont vraiment, je ne pense pas me tromper en... j'ai dit que j'en avais, je ne les ai pas tous nommés mais ceux que j'ai nommés c'est vraiment ceux que qui me *drivent* encore en fait, qui on encore une importance... »

« Une signification... »

« C'est ça, c'est ça... »

« Ils rendent compte des enjeux actuels... »

« Présents, exactement... c'est ça... »

Dans la dernière entrevue, elle complète sa pensée en mettant l'accent sur l'importance que prend pour elle le regard que les autres portent sur les situations vécues dans ses souvenirs. En particulier, elle explique en quoi et comment cet aspect particulier de son expérience a pu être déterminant dans le choix des souvenirs qu'elle a rapportés :

« Qu'est-ce qui vous reste de ce que vous m'avez dit des souvenirs que vous m'avez rapportés ? Quel est le souvenir que vous avez des souvenirs que vous m'avez racontés ? »

« C'est bon (rire)... ben j'ai l'impression que c'est en lien encore une fois même si je m'en étais peut-être pas aperçue, mais j'ai l'impression que c'est peut-être en lien avec qu'est-ce qu'on attend de moi pis qu'est-ce qu'on, y'a comme... je ne sais pas si je dirais

le mot censure mais entre les souvenirs que je peux garder et ceux que je ne peux pas garder, je ne sais pas comment dire, les souvenirs que j'ai vraiment pis ceux que... mais on dirait que ça fait partie de mon identité ceux qu'on m'a dit que j'avais faite, ben on dirait que si je les enlève, il ne restera plus rien de ce que les autres ont pensé de moi tsé genre (fou rire), donc il va y avoir juste ce que moi je pense de moi pis de ma vie... »

« Oui alors ça... »

« Pis là je n'ai plus de famille après ça, parce que c'est la famille qui... »

« C'est comme si vous perdiez une partie de vous en perdant une partie de la famille... »

« Ben oui parce je... que, en tout cas, c'est intéressant... » (silence)

Les différents types de souvenirs en fonction de leur origine

Au début de la troisième entrevue, elle se questionne au sujet de la distinction entre les souvenirs qui renvoient à des événements qu'on lui a racontés et ceux dont elle retrace avec plus de certitude les situations auxquelles ils réfèrent. En fait, elle s'interroge autant sur la nature que sur les effets de la différence qui les oppose. De plus, elle fait allusion à un livre qu'elle a lu suite à la rencontre précédente pour expliquer qu'il l'a aidée à mieux comprendre comment la constitution des souvenirs peut être comprise comme étant le résultat de la combinaison entre ce qui est perçu et ce qui est réellement advenu. Le passage suivant en rend compte :

« On avait parlé de... ben des souvenirs pis des choses que, que que quelqu'un nous a raconté, qu'on se rappelle... et des choses qu'on a vraiment vécues, qu'on se rappelle pis y'avait comme, pas une confusion mais un chevauchement, en tout cas entre ces deux perceptions-là qui m'a habitée depuis la dernière fois que je suis venue... »

« Oui... »

« Tsé bon, c'est quoi là des fois je me disais bon il faut que je fasse mon devoir là, qu'est-ce qui, pis là je me remettais, qu'est-ce que je peux apporter ici pour... pis tsé là, là là ça venait, pis de toute façon là je fais comme je fais d'habitude, je me fies à aujourd'hui ça sera ce que ça sera tout simplement, mais je veux dire parce que des fois j'avais ça en tête, pis ce que ça me faisait voir, c'est que ça glisse de un à l'autre en, pis c'est ça qui fait le souvenir finalement... »

« Pour vous c'est ça qui fait le souvenir, c'est autant ce qu'on vous a raconté que ce dont vous vous souvenez... et ça vous l'avez retenu... ça vous a marqué... »

« Oui ça m'a marquée la dernière fois que j'ai parlé de ça... »

« Est-ce que ça vous a surpris aussi ? »

« Ben ça m'en a fait comme plus prendre conscience, que finalement, c'était peut-être une partie de ces deux choses-là... pis y'a une chose aussi que je voulais te dire qui m'a, parce que j'ai lu un livre que ma fille m'a prêté, il s'appelle Pontalis... tu dois le connaître... »

« Oui... »

« C (fille) elle me l'a prêté comme ça... pis là j'ai dit ah mon Dieu lui doit connaître ça, ou ça doit l'intéresser, parce qu'il y en a toute une série de livres, moi j'ai lu « En marge des jours », pis ben c'est tout à fait là-dessus, ou en tout cas c'est tout à fait semblable à, à un espèce d'aller-retour de, de ce qu'on vit pis de ce qu'on introspecte ou, en tout cas quelque chose dans ce genre-là, c'est comme ça que je l'ai lu... »

« Oui... »

« Ben ça, je fais un lien avec les souvenirs, de ce qu'on vit, de ce qu'on introspecte, de ce qu'on retient, de qu'est-ce qu'on a vécu, parce qu'on, c'est une perception aussi de souvenirs, ça veut dire, tsé comme moi-même, ce que j'ai sorti, le tableau de ce que je viens de faire... » (Allusion à un tableau qu'elle a peint après la deuxième entrevue et sur lequel figure une petite fille de six ans qui est en train de dessiner)

Elle fait également remarquer qu'elle ne fait aucune différence entre les deux types de souvenirs (souvenirs qui renvoient à des événements qu'on lui a racontés et ceux dont elle retrace avec plus de certitude l'origine) à partir du moment où elle considère qu'ils ont tous la même importance sur le plan de la valeur affective qu'elle leur accorde. Elle soutient en fait qu'elle leur attribue une valeur comparable même si elle convient qu'ils n'ont pas, du point de vue de leur inscription dans sa mémoire, la même origine ni le même caractère.

« Comment comprenez-vous que certains souvenirs vous apparaissent plus comme quelque chose qu'on vous a raconté et d'autres plus comme quelque chose dont vous vous souvenez ? Quelle est pour vous la différence entre ces deux types de souvenirs ? »

« C'est dur à dire parce que je trouve que je finis par développer autant d'affectivité, d'affection, ou en tout cas une réaction affective dans un cas comme dans l'autre même si... »

« Oui... »

« Si c'est quelqu'un qui me l'a raconté, on dirait que c'est à moi, on dirait que, pas que je réagis mais que je réponds à ça... c'est comme si c'était mon souvenir... »

Le changement de sens accordé aux souvenirs en fonction du niveau de conscience qui leur est associé

Ses souvenirs peuvent être compris différemment selon les périodes où elle se les remémore au sens où, comme elle le fait remarquer, la compréhension qu'elle en a peut changer en fonction du niveau de conscience qui les accompagne. Elle explique ceci notamment quand la question lui est posée de savoir comment elle comprend ses souvenirs dans leur ensemble. Voici maintenant ce à quoi ceci correspond pour elle :

« Ben ces niveaux-là, c'est le niveau de conscience qui joue dedans ben tu es tout petit tu ne te connais pas beaucoup, ben là tu es plus

vieux, tu as plus de, ce n'est pas nécessairement que tu te connais plus, mais tu as plus de bagages donc, les souvenirs, les interactions y rencontrent plus d'obstacles, de pensées, de contradictions, de possibilités, de malaises ou de bien-être ou de... »

« Plus vous avancez en âge, plus vous pouvez comprendre les choses différemment... »

« Oui je dirais... »

« Et là vous pouvez voir des significations qui se développent autrement... »

« Pis ça laisse plus de choix, y'a plus de façons là on se rend compte que c'est vraiment une façon de le prendre, pis là je trouve que ça devient à ce moment-là presque de la philosophie plus qu'une guérison, tsé je veux dire, je pense au début je pense qu'on est en feu, je ne sais pas quoi... »

Le registre sensoriel des souvenirs

Un autre thème renvoie à l'importance que prend pour le sujet le sens et le ressenti dans l'encodage, le rappel et la communication de ses souvenirs. Il repose sur le rôle que jouerait pour lui ce mode d'expression autant dans la transmission de leur contenu que dans leur forme. Ce thème se subdivise à son tour en différents éléments qui sont les suivants : le primat des sensations comme fil conducteur des souvenirs, la prépondérance du ressenti dans l'encodage et le rappel des souvenirs, l'effet de l'absence de mots pour rendre compte des souvenirs dans leur totalité, la primauté des sens dans les conditions favorisant l'évocation des souvenirs rapportés pendant la psychothérapie et à la primauté des sens dans le contenu des derniers souvenirs rapportés.

Le primat des sensations en tant que fil conducteur des souvenirs

Le fil conducteur qui relie ses souvenirs s'articule autour de ce qu'elle associe au sentiment d'immersion (ou de submersion) qu'ils suscitent en elle. Il est aussi ce

qui lui fait réaliser que l'eau et son usage ont souvent occupé une place déterminante dans sa vie. Ce sentiment est associé à l'ensemble de ses souvenirs et il renvoie au conflit qui oppose selon elle son besoin de contrôler à celui de réaliser ses désirs.

La prépondérance du ressenti dans l'encodage et le rappel des souvenirs

La prépondérance du ressenti dans l'encodage et le rappel des souvenirs qu'elle rapporte est un autre aspect qui s'avère important pour elle. D'un côté, elle y fait allusion pour rendre compte des bienfaits qu'elle attribue à la capacité dont fait preuve selon elle la psychologue d'être sensible à son univers psychique en prenant en considération tous les sens qui contribuent à son expression. De l'autre, elle y réfère pour montrer que certains souvenirs sont transmis (assimilables) sous une forme de langage qui appartient au domaine du ressenti (langage non verbal) et moins sous celle que prend normalement le langage verbal. Le passage suivant illustre ce qu'elle veut signifier par là :

« Je n'ai pas d'image, je n'ai donc pas, peut-être que l'affaire qui ferait la différence, c'est les sensations, euh... »

« Physiques... »

« Physiques... »

« Le ressenti... »

« Le ressenti qui serait la différence... »

« Alors ça serait quoi au juste ? »

« Mais... » (silence)

« Dans certains cas la sensation physique ça serait... »

« Mais des fois y'ont même pas de mots en... parce qu'à cause que justement t'es petit... »

« Pas de mots pour le dire... »

« Pour le dire... parce que c'est vécu par les sens... »

L'absence de mots pour rendre compte des souvenirs dans leur totalité

L'absence de mots pour rendre compte complètement de certains de ses souvenirs peut avoir l'avantage selon elle de lui avoir permis de les transformer dans un sens plus favorable. Par exemple, elle croit qu'elle a pu se forger de sa mère, à partir des sensations qu'elle associe à un de ses souvenirs plus anciens, une image plus positive que celle que d'autres souvenirs plus tardifs lui permettent de se représenter. Mais plus encore, elle ajoute que l'image qu'elle conserve de sa mère à partir de ce souvenir peut avoir dans sa vie actuelle plus d'importance que celle que ses souvenirs subséquents l'ont amenée à se former de cette dernière.

« Est-ce que ça peut être le cas de votre tout premier souvenir à un an quand vous êtes bébé ? »

« Ben dans le bain avec ma mère, les premières fois, c'est ça, je n'ai pas vraiment de, mettons, en tout cas, ben dans le fond d'une certaine façon, je suis bien contente, parce que j'ai eu une mère, même si d'une, même si ce n'était pas celle qui aurait répondu à une grande partie mettons de ce dont j'aurais eu besoin, parce que je pense mettons je ne sais pas, en tout cas, mais j'en ai eu une parce qu'elle était toute, vraiment toute là pour moi, pis il s'est vraiment passé beaucoup beaucoup de choses qui étaient en dessous du fait que ma mère était malade tsé, je veux dire ma mère était maniaco-dépressive, dans le bain, euh mais probablement que ça aussi ça l'a passé parce que ça a passé avec toutes sortes d'autres affaires aussi, ça fait que c'est plus ça que je me souviens qui est rentré en moi, pis qui je pense qui, qui m'ont, qui est un matériel qui, un matériau qu'on dit (rire), qui a été utile pis euh... »

« Oui... c'est une expérience positive... »

« Oui... qui a été... un terreau... c'est fertile, c'est le mot que je cherchais... »

« Fertile... de ne peut-être pas vous souvenir exactement de ce que c'était...mais de savoir que ça a eu lieu, que ça a pu être comme ça... »

« Justement... »

« Avec une mère attentive, qui prenait soin de vous... »

« Oui pis tsé comme les intentions étaient positives, ça ça a beaucoup d'importance, pis ça eu même des fois ça a même comme dépassé les choses qui se sont passées, pis qui étaient difficiles, mais ça encore c'est toujours un peu mystérieux pour moi... »
(silence)

La primauté du registre sensoriel comme condition favorisant l'évocation des souvenirs rapportés pendant la psychothérapie

L'évocation de certains des souvenirs qu'elle rapporte dans la psychothérapie a d'abord été rendue possible, pense-t-elle, grâce à la rêverie que lui inspirait un tableau qui se trouvait dans le bureau de la psychologue. En d'autres mots, elle a été facilitée d'après elle grâce aux réflexions que favorisait chez elle la perception d'une petite partie de ce tableau qui, comme elle le relate, était propice à l'introspection de son passé en raison de ses particularités. Voici comment elle commente cela :

« Y'avait, y'avait un tableau de Monet dans le bureau de J (psychologue), que j'ai déjà même, que j'ai déjà repeint parce que ça, il est tellement, il est associé, je le vois, c'est associé, mais c'est une image qui est associée mais c'est une image qui... » (silence)

« Qui a suscité... »

« Qui a suscité beaucoup de rêves... par la rêverie, beaucoup d'états pis OK parce que je, que dans ce temps-là moi j'étais couchée sur un divan, avec J derrière... » (allusion aux changements de modalité de traitement qui ont eu cours pendant la psychothérapie)

Encore ici, les sens prennent toute leur importance en se présentant comme le moyen dont elle a pu disposer pour se remémorer les souvenirs qui sont apparus pendant la psychothérapie. Un peu plus loin, elle poursuit en affirmant ce qui suit :

« Ça fait que je disais ça, c'est que non c'est là-dedans, dans ce petit, je me souviens de l'image, dans c'est un cercle, un point d'intérêt net là, avec quatre carreaux un peu plus roses, c'est là-dedans que plusieurs de ces souvenirs-là sont revenus, c'est à force de regarder ça que... »

« Un petit tableau... »

« Non, c'est un grand tableau, mais dans une petite partie... c'est qu'y a un centre d'intérêt, dans le chemin y'a comme un spot, pis c'est intéressant je trouve comme, comme support à la thérapie finalement, moi je trouve ça intéressant, il doit en avoir comme moi, d'autres... moi je trouvais ça intéressant... »

La primauté du registre sensoriel dans le contenu des derniers souvenirs rapportés

Les derniers souvenirs qu'elle rapporte sont essentiellement marqués par les impressions générales qu'a laissés sur elle l'environnement qui l'entourait à des moments précis de son enfance. En particulier, ils sont marqués par les perceptions qu'elle associe à certaines situations spécifiques de cette période de sa vie en raison des sensations qu'elle a éprouvées au moment où elle les a vécues. Ils constituent, en ce sens, une autre indication comme quoi plusieurs de ses souvenirs se sont constitués et organisés sous une forme de langage qui ne se traduit pas en mots précis mais qui appartient au domaine du ressenti.

L'importance du message contenu dans les souvenirs et de ses conséquences sur le rappel ultérieur

Pour le sujet, l'intérêt que représentent ses souvenirs tient beaucoup au message qu'ils véhiculent. En particulier, il repose sur le sens que les souvenirs permettent de

donner à certaines expériences vécues pendant son enfance. De même, il repose sur la constatation que la conservation de ce message est tributaire de l'état d'esprit qui a dû prévaloir selon lui au moment initial où ce message a été enregistré.

Le fait d'avoir conservé certains souvenirs plutôt que d'autres est attribuable selon elle à l'état d'esprit dans lequel elle devait être quand les événements auxquels ils renvoient sont survenus. Elle croit qu'elle les a conservés d'autant plus facilement qu'elle a dû être au moment où ces derniers se sont produits dans un état propice à la réception d'un message précis. Notons également que l'importance des sens est encore ici évidente comme en témoigne la séquence suivante :

« Ben moi ça me fait en tout cas, c'est comme si c'est des moments que, où tout mon être a reçu le message, un message, je l'ai reçu par plus que... assez fortement pour que encore aujourd'hui il soit très très clair et net dans ma pensée, ben j'ai vécu plein d'autres affaires, pourquoi c'est ça qui a rentré... »

« Ces souvenirs-là... »

« Ces souvenirs-là que je retiens, ben moi je crois que j'étais dans un état où je devais être très très réceptive pis, je devais me sentir moi-même en tout cas, assez moi-même, pour que ça rentre partout (rire), pas congestionnée... »

« Plutôt réceptive... »

« Plutôt réceptive, ben moi quand j'ai offert ça à mon père, j'étais toute toute contente, j'étais vraiment contente, j'étais vraiment comme eh je lui donne la lune... (allusion au souvenir où elle fait un dessin à son père pour lui faire plaisir à l'occasion de la St-Valentin)... mais là tu es vraiment désemparée parce que tu es toute ouverte pis voup... là il arrive quelque chose qui, qu'il ne comprend pas comme toi en tout cas, c'est pas... pis là ça fait comme un choc... »

Elle a retenu plus facilement, pense-t-elle, les souvenirs qui peuvent le mieux rendre compte de ce qui pendant les moments où elle vivait les situations qui leurs sont

associées a eu des conséquences plus tard au cours de sa vie adulte. La déception de ne pas avoir été soutenue par son père quand elle lui a dessiné une carte en guise de cadeau est pour elle un reflet fidèle de cette réalité au sens où, comme elle l'indique, elle témoigne de son sentiment de ne pas avoir pu être réconfortée à un moment où elle en aurait eu besoin. Mais plus encore elle pense que le fait de ne pas avoir reçu de la part de son père à ce moment particulier de son histoire une réponse favorable à son besoin de validation et d'encouragement a contribué à la rendre plus sensible à ce souvenir. Par là, elle fait valoir que ce souvenir est selon elle porteur d'un message particulier dont le sens et les conséquences sont encore présents dans sa vie actuelle. Voici d'ailleurs maintenant comment elle comprend ce message :

« Vous diriez quoi de ce message-là ? »

« Oui c'est intéressant, je ne sais si, mettons, ben peut-être que ça a pas rapport, mais je vais le dire parce que... quand même mais bon... j'ai longtemps été complexée de mon dessin, parce que je suis peintre, ça fait que... »

« De la technique du dessin plutôt que celle de la peinture... »

« Ah oui oui, ben pour moi la peinture c'est associé aux émotions pis à... mettons j'ai toujours eu confiance en ce que je ressentais mais pas en ce que je percevais... pis je pense que entre autres ça pu être là que ça a été... que la grosse question a été posée pis où est-ce que l'on ne m'a pas rassurée nécessairement, je pense que si à ce moment-là on était intervenu d'une façon différente, ça aurait pu donner quelque chose de complètement différent... c'était si on m'avait apporté de la documentation, un livre, si on m'avait proposé des façons pour pousser plus loin ma connaissance de... au lieu de rire de moi, parce que moi je l'ai pris mal... »

Le code et les bienfaits associés à son utilisation

Le recours au code auquel elle réfère à différents moments des entrevues est utile autant pour comprendre le message que pour en exprimer le contenu. Il est

également bénéfique en raison des avantages qu'il représente en tant que moyen servant à consolider l'alliance thérapeutique avec la psychologue.

Le recours au code

Elle accorde une grande importance au code dont le recours est nécessaire selon elle pour transmettre à la psychologue autant le sens de ses souvenirs que les sensations qui les accompagnent (non verbal). De même, le recours à ce code est le moyen par lequel la réparation dont il a été question plus tôt peut s'effectuer.

Les bienfaits associés à l'utilisation du code

Les bienfaits qu'elle associe à l'utilisation de ce code varient en fonction des périodes de la psychothérapie et des enjeux qu'elle met en jeu. Dans la première partie, ils ont été reliés selon elle au sentiment qu'elle avait d'être bien comprise par la psychologue en dépit de sa difficulté à rendre compte clairement de ses expériences et des sentiments qui les accompagnaient. Dans la deuxième partie, ils ont davantage été liés, croit-elle, à la possibilité qu'elle lui a offert de créer avec la psychologue une relation où elle a pu se rendre plus autonome tout en se sentant accompagnée et soutenue par cette dernière. De même, son utilisation dans la deuxième partie a un caractère positif pour elle dans la mesure où elle lui donne l'occasion de réparer (effet de réparation) dans la relation avec la psychologue les aspects difficiles qui, dans certains de ses souvenirs, lui rappellent l'absence du soutien dont elle s'est sentie privée pendant son enfance.

L'effet de réparation

Pour elle, la comparaison entre les souvenirs précoces et les souvenirs plus tardifs donnent lieu à deux observations qui mettent en évidence les facteurs qui sont associés à l'effet de réparation qu'elle relie autant à ses souvenirs qu'à sa psychothérapie. Premièrement, cette comparaison permet d'opposer aux souvenirs

pour lesquels elle conserve le sentiment d'avoir été bien traitée d'autres où, au contraire, elle estime avoir été laissée à elle-même. Deuxièmement, elle contribue à indiquer en quoi l'effet de réparation est rendu possible selon elle grâce aux souvenirs qui reposent avant tout sur ce qu'elle a pu imaginer autant à partir de ce qu'on lui a raconté qu'à partir des sensations qu'elle a associées à des situations particulières de son enfance. L'effet de réparation auquel elle fait allusion dépend ainsi moins de ceux où prédomine une conviction quant à leur véracité.

Discussion

Comparativement aux sujets de la première étude, ce sujet a pu fournir plus de matériel en raison de la possibilité qui lui a été donnée d'élaborer davantage et du plus grand nombre d'entrevue auquel il s'est prêté.

De plus, le caractère plus complet et plus riche de ses réponses a permis de mieux respecter les principes de la théorie ancrée. La qualité de cette étude est ainsi d'avoir pu utiliser la méthode retenue davantage comme un mode de découverte que comme un moyen de catégorisation des données même si cela aurait dû pour être plus valide se faire avec un nombre plus élevé de sujets. En effet, il aurait été absolument nécessaire d'inclure plusieurs sujets pour pouvoir atteindre cet objectif de façon plus satisfaisante.

Dans l'ensemble, les résultats montrent que ce sujet ne fait pas clairement de liens en fonction des contenus respectifs de sa psychothérapie et de ses souvenirs même quand cela lui est proposé. En effet, ils indiquent qu'elle met surtout l'accent sur leur effet et moins sur la similitude probable de leur contenu.

Dans le cas de ce sujet, le recours à certaines conceptions théoriques de Laplanche (1987) peut aider à mieux comprendre l'importance qu'il accorde au message contenu dans ses souvenirs. Il peut notamment être utile de recourir à la

notion de message énigmatique pour comprendre pourquoi ce qui lui importe vraiment correspond moins à l'événementiel pur et strict qu'aux messages qu'ils véhiculent. En fait, cette notion montre en quoi les événements reliés à certains de ses souvenirs peuvent n'avoir de l'importance pour lui que dans la mesure où ils lui livreraient des messages qu'il a dû être amené à comprendre progressivement (des messages énigmatiques à traduire plutôt qu'à interpréter) étant donné qu'il ne disposait pas, au moment où ils se sont produits, de moyens suffisants pour se représenter ce qui lui était communiqué.

Les réponses du sujet offrent également un appui indirect à la supposition de Laplanche selon laquelle la séduction doit être avant tout comprise comme l'effet des messages que l'enfant n'est pas en mesure d'assimiler, de comprendre, de traduire ou de symboliser au moment où il lui sont initialement transmis.

Les réponses fournies par le sujet peuvent également aller dans le sens des conceptions de Fonagy (2000) selon lesquelles le but du processus psychothérapeutique est de mettre en relief et de modifier, dans la relation transférentielle, des schèmes relationnels dont l'une des particularités essentielles serait de ne pas avoir pu être conservés sous forme de mémoire autobiographique. En d'autres mots, elles fournissent des appuis à la thèse selon laquelle les aspects qui contribueraient le plus à l'efficacité de son action reposeraient davantage sur les changements qu'il permettrait d'apporter aux modes de relation à l'autre qui seraient susceptibles de se déployer dans chaque nouvelle relation établie avec autrui que sur la recherche d'événements spécifiques pouvant expliquer les origines de tels ou tels comportements ou symptômes. En somme, un certain nombre de réponses du sujet corroborent la vision de Fonagy qui consiste à modifier les visées de l'investigation analytique en la dirigeant sur la reconnaissance et l'élaboration consciente de schèmes relationnels plutôt que sur la recherche de faits spécifiques du passé de la personne.

D'autres réponses fournies par le sujet suggèrent, en accord avec les résultats de travaux réalisés par Stern et coll. (1998), que les expériences qui contribuent aux représentations des relations d'objet se produiraient trop tôt, soit à une période trop précoce du développement, pour être rappelées à la mémoire de manière consciente et explicite. De la même façon, elles montrent que ces expériences peuvent avoir un impact déterminant sur le développement ultérieur de la personne même si elles ne sont pas encodées, conservées et récupérées sous cette forme de mémoire.

Le concept de « implicit relational knowledge » ou celui plus précis de « façon d'être avec les autres » (Fonagy, 1998, p. 903) prend ici tout son sens en permettant lui aussi de mieux comprendre certains aspects du matériel recueilli auprès de ce sujet. D'un côté, il est utile parce qu'il contribue à montrer comment il a pu être appelé à modifier pendant son développement sa façon d'être avec les autres en fonction de ce qu'il a initialement appris lors de ses expériences infantiles. De l'autre, il l'est en montrant que les toutes premières expériences significatives de son enfance ont pu laisser une marque ineffaçable en conservant les traces qui seraient à l'origine de la formation des modes relationnels que la psychothérapie a permis de mettre au jour.

En outre, le matériel recueilli met en évidence qu'il peut être avantageux pour amener un patient à des changements durables de mettre l'accent sur l'identification de modes relationnels qui reposeraient sur des expériences infantiles dont la mémoire autobiographique ne pourrait révéler aucune trace. De même, il permet de rappeler la possibilité que les souvenirs qui relèvent de la mémoire implicite tendent à persister sous la forme de modes comportementaux ou relationnels destinés à être répétés plus tard, soit tout au long de la vie, et qui surtout sont, d'un point de vue psychothérapeutique, susceptibles de se manifester dans la relation transférentielle avec l'analyste.

Les remarques du sujet sur la prépondérance du ressenti dans ses souvenirs soulignent l'importance de ne pas axer l'analyse et l'interprétation uniquement sur ce

qui est verbalisé mais aussi sur tout ce qui dans la relation transférentielle relève davantage des comportements non verbaux. En cela, elles indiquent que cette dernière doit, si elle veut être considérée comme étant pleinement achevée et valide, prendre également en considération l'ensemble des manifestations qui pour être reconnues et comprises doivent s'exprimer autrement que par la narration.

Enfin, les réponses fournies par ce sujet offre des appuis à la conception du travail psychothérapeutique voulant que de véritables changements psychothérapeutiques puissent être obtenus grâce à l'analyse, à la mise en perspective et à l'intégration des modes relationnels qui s'y trouvent et qui seraient liées à différentes expériences du passé du patient. En un sens, il offre des arguments en faveur de la thèse voulant que le travail qui consiste à analyser le transfert puisse davantage viser à atteindre le but non explicite de modifier les mémoires implicites que celui d'apporter des changements que l'on pourrait qualifier de plus superficiels aux mémoires autobiographiques ou explicites.

6. DISCUSSION

Dans la première partie de la discussion des commentaires sont faits au sujet des aspects qui contribuent à conférer à cette recherche son originalité. La deuxième partie de la discussion met en relief les aspects problématiques que la première étude comporte, de même que les points qui ont été considérés dans la deuxième étude pour s'assurer que les mêmes difficultés ne soient pas rencontrées. La troisième partie de la discussion examine autant les conclusions qui sont tirées des résultats que les retombées de la recherche. Enfin, des recommandations et des suggestions pour de futures recherches sont proposées.

Originalité de la recherche

Trois facteurs contribuent à conférer à cette étude son originalité. Le premier tient au caractère pluridisciplinaire de la recension des écrits présentée dans la première partie. Le deuxième relève du type de regard (point de vue épistémologique) que cette dernière porte sur le phénomène des souvenirs et sur celui de leur rapport avec la psychothérapie. Enfin, le troisième tient au type de méthodologie que cette étude adopte.

Les particularités de cette étude font qu'elle ne trouve pas son équivalent dans la littérature. D'un côté, cette étude repose sur l'utilisation d'un protocole de recherche qui s'inscrit dans une tradition de recherche qui a été peu explorée jusqu'à maintenant. De l'autre, elle marque une « coupure épistémologique » avec les autres recherches exposées dans les deux premières parties de la thèse, soit avec toutes celles qui ont conduit à constituer l'essentiel des connaissances acquises à ce jour sur les souvenirs. De même, cette étude s'inscrit en faux avec les recherches qui ont donné lieu jusqu'à

maintenant au débat opposant les tenants des faux souvenirs (*false memory syndrome*) à ceux des souvenirs retrouvés (*recovered memory syndrome*).

Cette étude est également innovatrice parce qu'elle offre un complément intéressant aux chercheurs en proposant un dispositif de recherche nouveau, soit un dispositif susceptible de constituer un ajout valable à l'ensemble des moyens qu'ils peuvent utiliser pour acquérir des connaissances au sujet des souvenirs. Elle l'est aussi en ne misant pas sur l'utilisation de protocoles qui reposent sur la passation d'instruments de mesure de différents types pour recueillir des résultats qui, sur le plan de la recherche, peuvent parfois avoir le défaut d'être trop réducteurs.

Commentaires critiques sur la méthode de recherche utilisée

Plusieurs raisons peuvent être invoquées pour expliquer pourquoi il s'est avéré difficile d'obtenir des données suffisamment riches et complètes pour répondre à la question de recherche de façon pleinement satisfaisante dans la première étude. Toutefois, deux facteurs d'ordre méthodologique semblent plus probants. Le premier renvoie à la façon dont une entrevue de type qualitatif (entrevue semi-dirigée et non-directive) comme celle qui a été utilisée ici devrait être menée pour atteindre les objectifs. En d'autres mots, elle concerne la façon dont il faudrait idéalement s'y prendre pour obtenir un matériel qui puisse être jugé à la fois plus riche, plus valide et plus représentatif des propos rapportés par les sujets. Le deuxième touche à la question de la valeur à accorder à une analyse de données effectuée par une seule personne. Il s'intéresse aux différences qui sont généralement établies entre une étude qui nécessite la contribution d'un seul chercheur et une autre qui, par opposition, requiert la participation de plus d'un chercheur. Ce deuxième point oppose, depuis déjà plusieurs années, ceux qui exigent la contribution de plus d'un chercheur dans toutes les étapes que comprend normalement une recherche à ceux qui, au contraire, défendent l'idée selon laquelle cela n'est pas absolument nécessaire.

Le choix du type d'entrevue utilisé pour recueillir les données

Le choix du type d'entrevue n'est pas sans conséquence au sens où il est représentatif de l'approche théorique à laquelle le chercheur souscrit. De la même façon, il peut exercer une influence qui n'est pas négligeable dans la mesure où elle peut déterminer la manière de recueillir les données et de les analyser. En cette matière, deux écoles de pensées s'opposent en fonction de la façon dont elles conçoivent et comprennent le rôle de l'interviewer et celui de son influence sur le matériel obtenu.

La première école stipule que des moyens concrets peuvent être pris pour éviter que le matériel recueilli soit indûment influencé, que ce soit par les caractéristiques intrinsèques du chercheur ou par les particularités distinctives de sa méthode. Elle rend ainsi pratiquement caduque et futile toute prétention selon laquelle il n'est pas possible de restreindre à sa plus stricte expression la portée que peuvent avoir dans ces circonstances les valeurs, les attitudes et les théories du chercheur. Par exemple, Elliot (1984a, 1984b, 1986) soutient que l'interviewer peut minimiser les effets de cette influence en réduisant au minimum ses interventions et l'étendue de ses propos. De plus, il fait valoir, à partir d'une méthode d'entrevue qu'il a élaborée pour s'enquérir de l'expérience psychothérapeutique de sujets (Brief Structured Recall, Elliot et Shapiro, 1988; Interpersonal Process Recall, Elliot, 1986) qu'il importe de restreindre le nombre d'interventions du chercheur, y compris les reflets et les reformulations tels qu'ils sont généralement compris dans une perspective rogéienne, pour accéder à une description de faits cliniques qui puisse être jugée indépendante de son influence. Les prémisses de la seconde école de pensée tranchent radicalement avec cette présomption. En effet, elles soutiennent exactement le contraire en montrant notamment qu'il est illusoire de penser que des données de ce type puissent être exemptes de toute influence et qu'il faut, pour cette raison, tenir compte de cette dernière plutôt que d'essayer de l'éliminer (Giorgi, 1989, Spence, 1982). En résumé,

cette position se base sur l'hypothèse opposée selon laquelle les propos des sujets varient inévitablement en fonction de plusieurs facteurs dont les principaux relèveraient principalement du type d'interaction que le sujet établit avec le chercheur. Elle tient également compte des particularités propres à chacun des deux protagonistes en présence pour justifier le fait qu'aucun moyen ne peut à lui seul offrir ce qu'il faut pour éviter qu'une telle influence puisse se manifester.

Dans la présente étude, c'est le deuxième point de vue qui a prévalu même si la question de sa pertinence et de son bien-fondé s'est posée. Autrement dit, c'est ce dernier point qui a été maintenu tout au long de l'expérimentation malgré les remises en question dont il a pu faire l'objet en cours de route. D'un côté, il a été conservé pour tenir compte du caractère inévitablement construit de chaque entrevue et pour préserver aussi intact que possible le principe selon lequel il est plutôt préférable de favoriser l'imprévisibilité et la singularité des propos rapportés. D'autre part, ce point de vue a été retenu pour faciliter l'expression libre et spontanée des sujets même si, de façon générale, un soin particulier a été apporté pour limiter autant que possible les interventions de l'interviewer aux lignes directrices qui sous-tendent les questions prédéterminées dans le schéma d'entrevue initiale. En conséquence, le rôle joué par le chercheur pendant les entrevues s'est limité chaque fois à poser les questions consignées dans le schéma d'entrevue sans insister pour obtenir plus de détails qu'il n'en obtenait spontanément à moins qu'il ne le juge absolument nécessaire. Aussi, son rôle a consisté à ne surtout pas compromettre la possibilité de comparer les sujets entre eux en évitant autant que possible de poser des questions trop différentes d'une entrevue à l'autre.

En faisant par ailleurs le pari qu'un matériel en apparence pauvre comprend généralement plus d'informations qu'il n'y paraît à première vue, le chercheur a également souhaité s'affranchir de la crainte d'omettre une partie importante du matériel et celle de le co-construire indûment. En conséquence, il s'est rallié à l'idée

selon laquelle il n'est pas nécessaire d'en influencer délibérément la production même si, comme le souligne Rennie (1990), aucun moyen concret ne permet de déterminer avec exactitude jusqu'à quel point le contenu de ce que rapporte le sujet a été influencé ou non par lui. Tout au long de l'expérimentation, il lui est donc apparu nécessaire d'avoir suffisamment confiance que le matériel recueilli pouvait être adéquat même quand il lui apparaissait aux premiers abords limité ou incomplet. De cette façon, le chercheur s'est prévalu d'un moyen supplémentaire pour ne pas induire indûment des données qui auraient pu par la suite être comprises ou interprétées comme étant le résultat d'une co-construction entre lui et les sujets de son étude.

Les moyens pris pour déterminer les catégories servant à organiser le matériel recueilli

Le deuxième aspect méthodologique à prendre en considération se rapporte au choix des moyens pris pour déterminer les catégories servant à classer et à organiser l'ensemble des énoncés recueillis. Plus spécifiquement, il se rapporte à la question de savoir s'il est préférable ou non, ou plutôt s'il est plus avantageux ou non de les déterminer en requérant la contribution de plus d'une personne. Est-il autrement dit nécessaire de requérir la contribution d'une équipe d'au moins deux chercheurs, ou inversement, peut-il être considéré adéquat de s'appuyer sur le travail d'une seule personne comme c'est le cas ici ? Encore là, les opinions divergent puisque deux écoles de pensée antagonistes s'opposent face à cette question. De son côté, Giorgi (1989) soutient que le chercheur qui travaille seul est habilité à faire ce travail sans avoir à recourir à un avis externe. En d'autres mots, il croit que le chercheur est apte à le faire sans rechercher absolument la contribution d'un tiers. Par exemple, Giorgi soutient que le chercheur est mieux placé que quiconque pour comprendre le sujet qui fait l'objet de son investigation et qu'en cette qualité, il est suffisamment qualifié et compétent pour en être le principal représentant. De même, il défend l'idée qu'il peut être l'unique analyste (interprète) des données qu'il recueille, traite, analyse et

interprète. Des tenants de la théorie ancrée défendent une position similaire bien qu'ils soient moins catégoriques dans leur assertion. Par exemple, Glaser et Strauss (1967) font valoir l'utilité et la pertinence d'effectuer un travail d'équipe dans le but d'établir des catégories sans nécessairement en faire une condition essentielle et obligatoire.

En revanche, d'autres dont Elliott et Shapiro (1989) croient qu'il est nécessaire de déterminer, de définir et d'analyser les catégories de départ comme les résultats finaux en misant sur l'apport de plusieurs chercheurs. Par exemple, ils soutiennent qu'il est absolument essentiel de mettre à contribution un ensemble de plusieurs juges (dont le nombre peut s'élever, selon eux, à plus de douze) dont le rôle principal est d'appliquer systématiquement le même cadre théorique et les mêmes consignes pour s'assurer de la validité de l'analyse et de l'interprétation des résultats.

Dans la présente étude, aucun regard externe n'a été retenu, c'est-à-dire qu'aucune tierce personne n'a été sollicitée, que ce soit pour déterminer les catégories, pour recueillir les données ou pour les analyser. En fait, cette possibilité n'a jamais été envisagée puisqu'il a été décidé très tôt dans le processus de recherche de se baser sur le postulat selon lequel il n'est pas absolument indispensable, comme le soutient par exemple Giorgi, d'y recourir dans une perspective de recherche qualitative. C'est aussi pourquoi l'accent a surtout été mis sur la description la plus rigoureuse et la plus cohérente possible des bases conceptuelles qui ont présidé à la détermination et à la définition des catégories plutôt que sur la constitution d'un groupe de juges (entente inter-juge) pour accroître la validité de l'analyse et son ancrage dans la réalité du phénomène étudié.

Toute analyse se faisant par ailleurs inévitablement dans le contexte d'un point de vue théorique particulier, le chercheur a souscrit au principe selon lequel la formation d'un groupe de chercheurs ne garantirait en rien qu'elle peut mieux remédier au problème de l'objectivité (Rennie, 1992). En réalité, le chercheur a plutôt misé sur le principe selon lequel le recours à un groupe de juges ne peut pas, à lui seul,

constituer un moyen sûr et fiable d'accéder à une appréhension plus juste de la réalité en raison notamment des biais qui peuvent inévitablement s'introduire tant à l'intérieur d'un groupe de juges, aussi compétents et consciencieux soient-ils, que chez une personne travaillant seule. Par contre, rien n'empêche ici de supposer que l'apport de juges extérieurs aurait pu contribuer à garantir une plus grande triangulation des données. De même, l'hypothèse peut être faite qu'il pourrait être avantageux, dans une éventuelle reproduction de cette étude, de mettre à contribution plus d'un chercheur afin de mettre à l'épreuve la démarche du chercheur, de confronter la validité de ses perceptions et de lui permettre d'établir des interprétations mieux adaptées à la nature de ses résultats.

Notons enfin que la réalisation de la deuxième étude a été l'occasion de palier aux lacunes présentées par la première parce qu'elle a permis de mieux respecter la méthode qui a été initialement retenue pour amasser les données. D'une part, la décision d'augmenter le nombre d'entrevues a eu l'effet positif de permettre la cueillette d'un matériel plus riche et plus complet. D'autre part, la deuxième étude a recouru à une façon d'analyser les données qui a la qualité de reposer davantage sur l'application des principes qui sous-tendent les principes de la théorie ancrée.

Commentaires critiques sur les résultats

Le caractère préliminaire et exploratoire que l'on peut attribuer à l'étude menée ici ne signifie pas nécessairement qu'il faille absolument limiter la portée de ses résultats. Bien au contraire, il dénote plutôt qu'il faut reconnaître à ses résultats l'importance qui leur revient en leur accordant une valeur égale à tout autre résultat de recherche qui ne présenterait pas ce même caractère. Il ouvre également la voie à de nouvelles perspectives de recherche qui permettront éventuellement d'accéder dans l'avenir à une plus grande généralisation des résultats et des conclusions qu'elle met en évidence.

Les résultats des deux études mettent en relief la nécessité de soumettre à un examen critique les raisons cliniques qui expliqueraient le mieux pourquoi peu de liens ont été faits par les sujets entre le contenu de leurs souvenirs et celui de leur psychothérapie. Deux motifs sont ici discutés. Il s'agit de celui qui se rapporte au degré de profondeur du refoulé et de celui qui renvoie aux caractéristiques intrinsèques des sujets.

Le degré de profondeur du refoulé

Un premier ensemble de considérations renvoie à la somme de travail qu'il serait nécessaire de fournir pour amener un sujet à effectuer par lui-même des rapprochements entre ses souvenirs et ce qu'il expérimente dans sa psychothérapie. En cela, on peut évoquer au moins trois observations qui peuvent être faites au sujet de la manière dont un sujet peut réagir aux questions qui lui sont posées pendant les entrevues. Une première observation rappelle qu'il est possible que l'absence de lien observée dans certains cas puisse être maintenue sans que rien ne puisse y changer quoi que ce soit, c'est-à-dire sans que rien ne puisse changer quoi que ce soit aux croyances dont elle ferait l'objet. Dans d'autres cas, cette absence de liens pourrait donner lieu à deux possibilités. Premièrement, elle pourrait faire l'objet d'une remise en question de la part des sujets sans nécessairement conduire ces derniers à un changement de perspectives notables. Deuxièmement, elle pourrait devenir l'occasion de faire apparaître chez certains sujets des doutes qui pourraient éventuellement les amener à mettre à jour une signification jusque-là ignorée de leurs souvenirs. Enfin, dans d'autres cas encore, un sens pourrait probablement être admis par les sujets après qu'une perspective différente et nouvelle leur soit proposée par une tierce personne, par exemple par un psychothérapeute ou, comme c'est le cas ici, par un chercheur. Ainsi, il est possible que ce qui échappe en premier aux sujets peut faire ou non ensuite l'objet d'une attention accrue et d'une prise de conscience inaccessible jusque-là selon leur prédisposition à envisager de nouvelles avenues ou à surmonter leurs résistances à

le faire. Dans « Introduction à la psychanalyse » (1916), Freud fait référence au degré de profondeur du refoulé pour rendre compte de ces possibilités. Plus concrètement, il oppose les différentes façons dont un patient peut réagir à la signification, ou plutôt à l'interprétation qui lui est proposée des différents matériaux psychiques qu'il soumet, délibérément ou non, au psychothérapeute. Le premier niveau est celui où le patient accepte d'emblée et sans grande résistance le sens qui lui est suggéré même s'il peut en même temps le considérer hors de propos, compromettant ou sans importance. Le deuxième est celui qui est observé quand un travail doit être opéré pour faire admettre ce sens. Enfin, le dernier niveau que Freud décrit renvoie à celui où le sens proposé est dénié sans que rien ne puisse y changer quoi que ce soit. En d'autres termes, l'absence de reconnaissance de liens témoignerait dans ce dernier cas, plus que dans tous les autres, de ce qu'il y a des sens que les sujets refuseraient d'admettre ou ne pourraient reconnaître comme tel.

Les facteurs méthodologiques pouvant expliquer les résultats obtenus

Un deuxième ensemble de considérations met en relief la possibilité que les différences observées entre les sujets puissent s'expliquer en fonction de leurs antécédents psychologiques, du type de psychothérapie dans lequel ils se sont engagés, de la durée de cette dernière et des motifs de leur consultation. Il met également en évidence la possibilité que ces différences puissent s'expliquer par le type et la sévérité de leurs difficultés psychologiques, par leurs attentes face au traitement et par les progrès thérapeutiques qu'ils estiment avoir réalisés ou non.

Un autre aspect tient à la nature du contenu des souvenirs et à la capacité d'introspection (réflexivité) dont feraient preuve ou non les sujets dans leur effort ou leur refus de comprendre leur sens et leur portée. Il référerait au type de relation que les sujets entretiennent avec les événements et les personnes qu'ils décrivent dans leurs souvenirs, à savoir notamment la place qu'ils y occupent et le rôle qu'ils y jouent. De

plus, il varierait selon que les sujets se perçoivent comme des agents actifs, des objets passifs, des victimes, des témoins directs ou indirects de la situation ou de l'événement qui fait l'objet des souvenirs qu'ils décrivent.

Conclusions sur les aspects cliniques et théoriques

Certaines données présentées dans le contexte théorique et celles obtenues dans la deuxième étude montrent l'intérêt de déplacer l'attention portée sur la nécessité de déterminer la véracité ou l'authenticité des souvenirs vers des considérations davantage centrées sur d'autres dimensions comme en font foi les observations suivantes.

Les études sur la formation des souvenirs

Les arguments qui ont été fournis jusqu'à présent pour valider la thèse des faux souvenirs et celle des souvenirs retrouvés sont nombreux. Cependant, aucun ne peut à ce jour être invoqué pour établir une distinction claire et précise entre ces deux types de souvenirs. De même, il est maintenant établi qu'il n'est pas possible de relier avec certitude un symptôme adulte particulier à une expérience spécifique de l'enfance (expérience qui ferait par exemple l'objet d'un souvenir traumatique).

Les recherches destinées à étudier le lien entre la suggestibilité et la mémoire soutiennent, quant à elles, que cette dernière peut facilement être influencée et transformée. D'un côté, elles indiquent que la confabulation peut contribuer à combler les manques qu'elle présente et que des sujets peuvent être amenés malgré eux à croire qu'ils ont vécu, été témoins ou ont expérimenté des événements qui n'ont jamais eu lieu. De l'autre, elles montrent que des souvenirs fictifs peuvent non seulement être soutenus avec conviction mais aussi décrits avec précision.

La compréhension de l'impact d'un événement traumatisant sur la mémoire se complexifie considérablement à partir du moment où ce qui s'est produit ne peut pas faire l'objet d'une corroboration externe et indépendante. Dans le cas d'un abus sexuel perpétré sur un enfant, les seuls témoins à pouvoir en parler en toute connaissance de cause sont habituellement les deux protagonistes de l'événement en question. En conséquence, les personnes qui sont ensuite appelées à en évaluer les effets sont réduites à le faire sans jamais pouvoir établir avec exactitude une correspondance étroite entre ce que le sujet rapporte et ce qui s'est vraiment produit plus tôt au cours de sa vie. Par opposition, les études effectuées en laboratoire, c'est-à-dire celles où il serait possible de créer, d'enregistrer et de mesurer de tels événements traumatiques (création artificielle d'événements traumatiques et exposition à de tels événements), posent d'importants problèmes. En effet, des contraintes éthiques évidentes empêchent de soumettre intentionnellement un individu à des conditions qui pourraient l'amener à vivre des situations comparables à celles d'un véritable abus sexuel ou autre.

Finalement, certains croient à la nécessité d'élargir le concept d'événement traumatique. Entre autres, Herman (1992) considère que les critères suggérés par le DSM-IV pour diagnostiquer les troubles post traumatiques, ou plus exactement l'état de stress post traumatique (ESPT) ne devraient pas mettre uniquement l'accent sur des événements spectaculaires et exceptionnels. En effet, elle croit que ces critères négligent de prendre en considération une forme de traumatisme plus complexe dans laquelle la victime fait l'objet d'un traitement traumatisant sur une longue période de temps, soit d'un événement traumatique pouvant être compris et décrit comme étant le résultat d'une succession de petits événements qui, pris séparément seraient inoffensifs mais qui, considérés dans leur ensemble, seraient nuisibles et préjudiciables à la personne qui en subirait les conséquences.

Les enseignements de la théorie psychanalytique

La théorie psychanalytique de la mémoire exige que l'on mette en suspens la question consistant à savoir si ce que nous dit un patient est vrai ou non, au sens de la vérité objective, même si nous avons vu que Freud et d'autres après lui n'ont jamais véritablement abandonné la croyance voulant que de véritables agressions puissent être à l'origine de troubles psychologiques. En fait, la contribution fondamentale de Freud en cette matière a été de montrer qu'il n'existe pas dans l'inconscient d'indice de réalité au sens où il croyait que nous ne disposons d'aucun critère valable pour distinguer la fantaisie du souvenir. Freud ne niait pas par là que de véritables abus sexuels puissent survenir au moment de l'enfance. Il affirmait plutôt qu'il ne pouvait prétendre l'établir avec certitude et exactitude. Enfin, il montrait de cette manière que le transfert constituait pour lui le moyen principal d'enrayer la compulsion de répétition et de la transformer en une raison de se souvenir.

L'intérêt d'établir des ponts avec d'autres disciplines

Il peut être pertinent pour bien comprendre le phénomène du rapport entre les premiers souvenirs et la psychothérapie de faire appel à une diversité de points de vue et de contributions. En effet, il peut être avantageux pour la psychanalyse d'établir des ponts avec des disciplines voisines en s'investissant de plus en plus dans des travaux qui transcendent les frontières de sa propre discipline pour créer des conditions nouvelles de recherches (Bucci, 2000, 2001; Fonagy, 2000).

Chaque point de vue et chaque façon de procéder devrait toutefois faire l'objet d'une attention indépendante et séparée avant d'être regroupé dans un ensemble unifié de connaissances au sens où il devrait être reconnu que chaque point de vue opère dans le domaine qui nous intéresse ici un découpage qui lui est propre. En d'autres mots, il devrait être établi dès le point de départ que chaque point de vue a des visées dont les conséquences et les retombées se complètent les unes aux autres sans nécessairement

se recouper. La différence établie entre les points de vue présentés dans la revue de la littérature offre à cet égard un exemple probant. Par exemple, celle-ci a pu montrer que l'approche psychologique s'intéresse davantage à la mémoire en tant que fonction adaptative alors que l'approche psychanalytique se consacre plutôt à son étude en tant que dimension de l'expérience humaine susceptible de rendre compte de la dynamique psychique de l'individu dans ce qu'elle a de plus singulier et de plus conflictuel.

Les buts poursuivis par le processus psychothérapeutique

Les différentes approches qui ont été présentées dans le contexte théorique peuvent être comparées en fonction de leur façon de concevoir les buts psychothérapeutiques et les moyens pour les atteindre. Plus exactement, elles peuvent toutes être distinguées en fonction de l'importance que chacune de ces approches accorde à la remémoration des souvenirs en tant que moyen de traitement psychologique.

La première approche est solidaire de la théorie de la séduction. Elle stipule donc que les névroses sont attribuables à un événement traumatique à caractère sexuel vécu au moment de l'enfance. Elle a pour corollaire la méthode cathartique (Études sur l'hystérie, 1895), soit une méthode psychothérapeutique qui vise à l'abréaction (décharge émotionnelle spontanée et intense par laquelle le sujet se libère de l'affect attaché au souvenir d'un événement traumatique). De même, elle a pour objectif psychothérapeutique d'indiquer au patient que ce qu'il reconnaît comme étant quelque chose de réel et d'actuel se rapporte ou peut, en fait, se rapporter à son passé. En d'autres termes, l'analyste considère, dans cette approche, qu'il a atteint son but à partir du moment où il juge que le patient a pu se rappeler, grâce au travail de remémoration, ce qu'il avait l'habitude d'exprimer sous forme d'action.

Pour expliquer pourquoi il peut être souhaitable, selon cette approche, de revivre les émois transférentiels dans l'analyse, Laplanche réfère à la théorie de l'après-

coup. Premièrement, il montre que l'expérience de l'analyse se présente « comme ce qui fournit l'occasion d'un après-coup supplémentaire, ce qui favorise une réouverture de la situation qui s'est fermée sur une impasse, sur une impossible relation au temps » (1997). Deuxièmement, il établit un rapport étroit entre la compulsion à traduire en actes les souvenirs et le transfert pour montrer qu'il est nécessaire que le patient utilise le transfert pour réactiver ce qu'il ne parvient pas à reconstituer sous forme de souvenirs (ce qui équivaut à la transformation de la névrose en névrose de transfert).

Dans la seconde approche (herméneutique ou constructiviste), l'analyste est plutôt appelé à amener le patient à constituer une histoire probable bien que non vérifiable, c'est-à-dire qu'il lui incombe de réunir pour lui les conditions qui pourront l'aider à privilégier par rapport à une remémoration « objective » du passé, ou à une reconstruction véridique de celui-ci, la construction d'une histoire cohérente et plausible pouvant rendre compte d'une certaine réalité telle que ce dernier a pu ou aurait pu la vivre. Le point de vue adopté ici met l'accent sur l'aspect créatif et inventif (narratif) des récits des patients plutôt que sur la remémoration fidèle du passé, ou à une reconstruction véridique de celui-ci. De même, il soutient que la recherche de la vérité n'est pas vraiment du ressort de la psychanalyse et qu'il faut, pour cette raison, plutôt miser sur la pertinence et la cohérence des histoires, vraies ou fausses, que les patients rapportent.

Un troisième point de vue est représenté par les travaux de Laplanche selon lesquels il est utile pour mieux comprendre les enjeux que révèle cette problématique de poser entre la réalité perceptive et la réalité psychologique, dont la fantaisie consciente-préconsciente constitue un élément majeur, celle du message énigmatique, c'est-à-dire celle du signifiant en tant qu'il est adressé à quelqu'un par un sujet se trouvant à être la source d'une énigme à traduire.

Un dernier point de vue est représenté par la thèse de Fonagy selon laquelle il faut, pour sortir la problématique de son impasse, tenir compte des expériences qui se

produisent trop tôt pour être rappelées à la mémoire d'une manière qui puisse se faire sous une forme consciente et explicite. Il se base sur l'idée voulant que les expériences qui contribuent à la formation de modes relationnels distincts et qui, par extension, peuvent influencer celle des souvenirs ont été vécues à une période trop précoce pour avoir pu être conservées sous la forme de mémoire autobiographique ou sémantique.

Retombées cliniques

Les résultats de l'étude menée ici font état de la pertinence et du bien-fondé d'accorder aux souvenirs un rôle important dans la relation psychothérapeutique. Premièrement, les résultats obtenus sont en accord avec certaines connaissances actuelles selon lesquelles il est utile de tenir compte de la présence des souvenirs dans la conduite d'une psychothérapie pour approfondir la compréhension des enjeux tant relationnels que conflictuels que cette dernière met au jour.

Deuxièmement, les résultats font état de la nécessité de reconnaître la possibilité que le rappel ou la réminiscence d'événements antérieurs puisse rendre compte autant, sinon davantage de la dynamique d'une situation psychothérapeutique actuelle que celle d'un passé plus ou moins éloigné dans le temps.

Troisièmement, les résultats mettent en relief l'importance de reconnaître l'opposition ou plutôt le décalage qui sépare le point de vue du psychothérapeute de celui du patient relativement à la façon de relier le contenu des souvenirs à celui de la psychothérapie proprement dite. En d'autres mots, les résultats font valoir qu'il peut être judicieux et avantageux de questionner ce décalage pour faire émerger, dans la relation psychothérapeutique, une dynamique susceptible de donner lieu à des prises de conscience tant du côté du patient que du côté du psychothérapeute. Par ailleurs, les résultats rappellent qu'il est impossible de se prononcer avec certitude sur la portée et les effets, tant immédiats que prolongés, des souvenirs sur le processus

psychothérapeutique et qu'il n'est pas nécessaire de poursuivre le but de le savoir, au sens où il importe avant tout de comprendre la singularité de chaque cas.

De même, les résultats permettent de réitérer le fait déjà connu que l'on ne peut prétendre disposer de données ou de moyens suffisamment rigoureux et éprouvés sur le plan scientifique pour déterminer ce qu'il faut faire d'un souvenir qui fait surface dans le contexte psychothérapeutique.

La question de savoir si le processus de remémoration est bénéfique ou non à un patient n'est pas sans poser des problèmes puisqu'il n'existe pas, là non plus, de réponses simples et faciles. En somme, à la lumière des connaissances acquises jusqu'à présent et de ce qui se dégage des résultats de la présente étude, il importe avant tout d'informer le clinicien de la nature complexe et variable des rapports que la mémoire entretient avec le processus psychothérapeutique. De même, il demeure pertinent et nécessaire de faire la même mise en garde auprès des patients eux-mêmes pour réduire le risque de les enfermer dans des illusions qui peuvent avoir toutes les apparences de la vérité mais qui en réalité sont fausses.

Recommandations

Il serait intéressant d'inclure dans une recherche subséquente une question visant à déterminer si le rappel, la divulgation, l'analyse ou l'interprétation des premiers souvenirs ont joué un rôle dans le processus psychothérapeutique des sujets. Dans l'affirmative, cette question aurait pour but supplémentaire de préciser la nature de la place qu'ils occupent (ou du rôle qu'ils jouent) en examinant le type d'usage que le sujet et le clinicien en font. Une autre question pourrait en même temps viser à déterminer la nature des facteurs (suggestion, influence, transfert, etc.) ayant pu contribuer à la récupération, à la remémoration et à la divulgation des souvenirs.

Le schéma d'entrevue et l'analyse des données devraient également tenir compte des avancées théoriques de Laplanche suivant lesquelles tout événement rappelé et rapporté ne trouve véritablement son importance que dans la mesure où il est porteur d'un message (énigmatique ou compromis) à traduire. Une attention particulière pourrait ainsi être portée à l'exploration du contenu et de la portée de ce message et à la façon dont il est formulé et transmis.

D'un point de vue plus pratique, d'autres études devraient faire une analyse plus détaillée et plus exhaustive du contenu des souvenirs rapportés par les sujets. Ces études devraient notamment viser à recueillir des données descriptives sur leurs souvenirs et à les présenter de la façon la plus systématique et organisée possible en tenant compte davantage de critères spécifiques retenus dans la présente étude. Par exemple, il serait souhaitable et avantageux de réaliser une étude axée essentiellement sur les premiers souvenirs (à quoi correspondent-ils, que sont-ils, comment se présentent-ils ?), c'est-à-dire une étude qui ne viserait pas nécessairement à établir quelque lien, ou quelque corrélation que ce soit avec d'autres dimensions de l'expérience psychothérapeutique.

Un nombre plus élevé de sujets garantirait, quant à lui, une validité écologique plus grande aux résultats. Des entrevues supplémentaires pourraient également, dans certains cas du moins, être envisagées afin de favoriser un approfondissement ou une clarification des propos.

Enfin, il pourrait être pertinent et opportun de réaliser une étude dont le but serait de demander directement le point de vue de psychothérapeutes pour ensuite le comparer à celui de sujets ayant poursuivi une démarche psychothérapeutique.

Conclusion

Au terme de cette étude, il convient de rappeler que la nature énigmatique du processus mnésique et la place unique qu'il occupe dans la psychothérapie n'a jamais cessé de susciter de l'intérêt depuis l'avènement des méthodes d'intervention psychothérapeutique basées sur la parole et qu'elle continuera sans doute à créer plusieurs autres controverses dans l'avenir en raison de la complexité des questions qu'elle soulève.

Les questions théoriques et pratiques qui concernent de plus près l'authenticité des souvenirs autobiographiques rapportés au cours d'une psychothérapie demeurent, quant à elles, non seulement insolubles mais aussi et surtout moins essentielles et moins fondamentales qu'elles ont pu l'être autrefois. En particulier, il apparaît que ces questions peuvent maintenant être reléguées au second plan pour faire place à des considérations davantage axées sur la signification intrinsèque des souvenirs qui émergent au cours d'un processus psychothérapeutique et pour faire valoir la nécessité de se pencher sur les moyens dont disposent les deux protagonistes qui y prennent part pour mieux comprendre les divers enjeux qu'elle est susceptible de révéler.

En cela, la nature énigmatique de la formation des souvenirs est problématique à plus d'un point de vue. Elle rappelle notamment que les psychothérapeutes qui sont enclins à remettre en question l'authenticité des souvenirs comme ceux qui, à l'inverse, sont plutôt favorables à l'idée de les prendre au pied de la lettre courent le risque d'induire leurs patients en erreur. Mais aussi elle montre qu'il peut parfois être heureux et sage de réexaminer ce qui apparaît à première vue comme des certitudes et des vérités irréfutables pour accéder à une représentation plus adéquate et plus réaliste de la vérité.

RÉFÉRENCES

Acklin, M. W., Bibb, J.L., Boyer, P., & Jain, V. (1991). Early memories as expressions of relationship paradigms : A preliminary investigation. Journal of Personality Assessment, 57 (1), 177-192.

Acklin, M. W., Sauer, A., Alexander, G., & Dugoni, B. (1989). Predicting depression using earliest childhood memories. Journal of Personality Assessment, 53 (1), 51-59.

Adler, A. (1931). What life should mean to you. New York : Capricorn Books

Adler, A. (1937). The significance of early recollections. International Journal of Individual Psychology, 3, 283-287.

Alpert, J. (1994). Analytic reconstruction in the treatment of an incest survivor. Psychoanalytic Review, 81, 217-235.

American Psychological Association. (1994). Diagnostic and statistical manual of mental disorders (4^e édition). Washington, DC : auteur.

American Psychological Association. (1987). Diagnostic and statistical manual of mental disorders. (3^e édition). Washington, DC : auteur.

Angus, L. & Rennie, D. (1989). Envisioning the representational world : The client's experience of metaphoric expression in psychotherapy. Psychotherapy, 26, 372-379.

Ansbacher, H. (1947). Adler's place today in the psychology of memory. Journal of Personality, 3, 197-207.

Ansbacher, H. (1973). Adler's interpretation of early recollections : Historical account. Journal of Individual Psychology, 29, 135-145.

Arnou, D., & Harrison, R. (1991). Affect in early memories of borderline patients. Journal of Personality Assessment, 56, 75-83.

Bardin, L. (1977). L'analyse de contenu. Paris : Presses universitaires de France, 233p.

Bachelor, A., & Joshi, P. (1986). La méthode phénoménologique de recherche en psychologie. Québec : Presse de l'université Laval.

Berhneim, H. (1886). De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique. Paris : Doin.

Bertaux, D. (1980). L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités. Cahiers internationaux de sociologie, 69, 197-225.

Binder, J. L., & Smokler, I. (1980). Early memories : A technical aid to focusing in time limited dynamic psychotherapy. Psychotherapy : Theory, Research, and Practice, 17, 52-62.

Bliss, E. (1980). Multiple personality : a report of 14 cases with implications for schizophrenia and hysteria. Archives of General Psychiatry, 37, 1388-1397.

Blum, H. P. (1994). Reconstruction in Psychoanalysis : Childhood Revisited and Recreated. Madison, Connecticut : International Universities Press, 196 p.

Blum, H. (1983). The Psychoanalytic process and analytic inference. International Journal of Psycho-Analysis, 64, 17-33.

Bonaparte, M. (1945). Notes on the analytic discovery of a primal scene. The Psychoanalytic Study of the Child, 1, 119-125.

Bouchard, M. A. (1995). The specificity of hermeneutics in psychoanalysis : Leaps on the path from construction to recollection. International Journal of Psycho-Analysis, 76 (3), 533-546.

Braun, B. (1990). Dissociative disorders as sequelae to incest. In Incest Related Syndromes of Adult Psychoapathology, pp. 227-245. Washington, DC : American Psychiatry Press.

Brenneis, B. (1994). Belief and suggestion in the recovery of memories of childhood sexual abuse. Journal of the American Psychoanalytic Association, 42, 1027-1053.

Brenneis, B. (1996). Memory systems and the psychoanalytic retrieval of memories of trauma. Journal of the American Psychoanalytic Association, 44, 1159-1181.

Brenneis, B. (1997). Recovered Memory of Trauma : Transferring the Present to the Past. Madison CT : International Universities Press, 191 p.

Brenneis, B. (1999). The analytic present in psychoanalytic reconstructions of the historic past. Journal of the American Psychoanalytic Association, 47, 187-201.

Brenneis, B. (2000). Evaluating the evidence : Can we find authenticated recovered memory ? Psychoanalytic Psychology, 17 (1), 61-77.

Brenner, I. (1994). The dissociative character. Journal of the American Psychoanalytic Association, 42, 819-846.

Brenner, I. (1996). On trauma, perversion, and multiple personality. Journal of the American Psychoanalytic Association, 44, 785-814.

Breuer, J., & Freud, S. (1895). Études sur l'hystérie. Paris : Presses universitaires de France, 254 p.

Brown, R., & Kulik, J. (1997). Flashbulb memories. Cognition, 5, 73-99.

Bruhn, A. R. (1985). Using early memories as a projective technique – The cognitive perceptual method. Journal of Personality Assessment, 49 (6), 587-597.

Bruhn, A. R. (1990). Cognitive-perceptual theory and the projective use of autobiographical memory. Journal of Personality Assessment, 55 (1,2), 95-114.

Bruhn, A. R. (1992a). The early memories procedure: A projective test of autobiographical memory : I. Journal of Personality Assessment, 58 (1), 1-15.

Bruhn, A. R. (1992b). The early memories procedure: A projective test of autobiographical memory : II. Journal of Personality Assessment, 58 (2), 326-346.

- Bruhn, A. R., & Bellow, S. (1984). Warrior, general, and president: Dwight David Eisenhower and his earliest recollections. Journal of Personality Assessment, 48 (4), 371-377.
- Bruhn, A. R., & Last, J. (1982). Earliest childhood memories : Four theoretical perspectives. Journal of Personality Assessment, 46 (2), 119-127.
- Bruhn, A. R., & Last, J. (1985). Distinguishing child diagnostic types with early memories. Journal of Personality Assessment, 49 (2), 187-192.
- Bruhn, A. R., & Davidow, S. (1983). Earliest memories and the dynamic of delinquency : A replication study. Journal of Personality Assessment, 54 (3, 4), 601-616.
- Bucci, W. (2000). The need for a psychoanalytic psychology in the cognitive science field. Psychoanalytic Psychology, 17, 203-224.
- Bucci, W. (2001). Toward a psychoanalytic science : The state of the current research. Journal of the American Psychoanalytic Association, 49 (1), 57-68.
- Ceci, S., M. Hufmann & Smith, E. (1994). Repeatedly thinking about an non event : Source misattribution among preschoolers. Consciousness and Cognition, 3, 388-407.
- Cohen, N & L. Squire. (1980). Preserved learning and retention of pattern-analysing skill in amnesia : Dissociation of knowing how and knowing what. Science, 210, 207-210.
- Davies, J. M. & Frawley, M. G. (1991). Treating the adult survivor of childhood sexual abuse: A psychoanalytic perspective. New York : Basic Books, 259 p.
- Davies, J. & Frawley, M. (1994). Treating the Adult Survivor of Childhood Sexual Abuse : A Psychoanalytic Perspective. New York : Basic Book.
- Denzin, N. K. (1978). The research act. New-York, Mc Graw-Hill (2^e édition.).

Elliot (1984a). A discovery-oriented approach to significant events in psychotherapy : Interpersonal Process Recall and Comprehensive Process Analysis. In L. Rice & L. Greenberg (Eds) Patterns of change, pp. 249-286. New York : Gilford.

Elliot (1984b). Helpful and nonhelpful events in brief counseling interviews : An empirical taxonomy. Journal of Counseling Psychology, 32, 307-322.

Elliot (1986). Interpersonal Process Recall (IPR) as a process research method. In L. Rice & L. Greenberg (Eds) The psychotherapy research, pp. 503-527. New York : Gilford.

Elliot, R., & Shapiro, D.A. (1988). Brief structured recall : A more efficient method for identifying and describing significant therapy events. British Journal of Medical Psychology, 61, 141-163.

Elliot (1989). Comprehensive Process Analysis : Understanding the change process in significant therapy events. In M. Parker et R. B. Adisson (Eds.) Entering the circle : Hermeneutic investigation in psychology, pp. 165-184. Albany : SUNY Press.

Elliot, R., & Shapiro, D.A. (1992). Client and Therapist as Analysts of significant events.. In Toukmanian, S & Rennie D (Eds) Psychotherapy process research : Paradigmatic and narrative approaches, pp. 163-186. New York Park, CA : Sage.

Deschamps, C. (1993). L'approche phénoménologique en recherche. Montréal : Guérin Universitaire.

Deslauriers, J. P. (1987). L'analyse de contenu : notion et étapes. In Les méthodes de la recherche qualitative. Sillery : Presse de l'Université du Québec.

D'Unrug, M.C. (1974). Analyse de contenu et acte de parole : de l'énoncé à l'énonciation. Paris : Les éditions universitaires.

Fenichel, O. (1953). The economic function of screen memories. In The Collected Papers of Otto Fenichel, pp. 113-116. New York : Norton.

Ferenczi, S. (1988). Confusion of tongues between adults and the child : The language of tenderness and of passion. Contemporary Psychoanalysis, 24 (2), 196-206.

Fonagy, P. (2000). On the relationship of experimental psychology and psychoanalysis. Comment on "Experimental psychology and psychoanalysis: What we can learn from a century of misunderstanding.". *Neuropsychoanalysis*, 2 (2), 222-232.

Fowler, C. (1994). A pragmatic approach to early childhood memories : Shifting the focus from truth to clinical utility. *Psychotherapy*, 31 (4), 676-686.

Fowler, C., Hilsenroth, & M., Handler, L. (1995). Early memories : An exploration of theoretically derived queries and their clinical utility. *Bulletin of the Menninger Clinic*, 59 (1), 79-98.

Fowler, C., Hilsenroth, & M., Handler, L. (1996). Two methods of early memories data collection : A empirical comparison of the projective yield. *Assessment*, 3 (1), 63-71.

Fowler, C., Hilsenroth, M., & Handler, L. (1996). A multimethod approach to assessing dependency : The early memory dependency probe. *Journal of Personality Assessment*, 67 (2), 399-413.

Fowler, C., Hilsenroth, & M., Handler, L. (1998). Assessing transitional phenomena with the transitional object memory probe. *Bulletin of the Menninger Clinic*, 62 (4), 455-474.

Fowler, C., Hilsenroth, M., & Handler, L. (2000). Martin Mayman's early memories technique : Bridging the gap between personality assessment and psychotherapy. *Journal of Personality Assessment*, 75 (1), 18-32.

Freud, S. (1895a). La naissance de la psychanalyse, Paris : Presses universitaires de France, 426 p.

Freud, S. (1895b). Esquisse d'une psychologie scientifique. In La naissance de la psychanalyse, pp. 307-396. Paris : Presses universitaires de France.

Freud, S. (1889). Des souvenirs- écrans. In Œuvres complètes de Freud. Psychanalyse (OCFP), vol. III, pp. 255-276. Paris : Presses universitaires de France

Freud, S. (1900). L'interprétation des rêves. Paris : Presses universitaires de France, 573 p.

Freud, S. (1905). Fragment d'une analyse d'hystérie : Dora. In Cinq psychanalyses, pp. 1-91. Paris : Presses universitaires de France.

Freud, S. (1910). Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, pp. 110-115. Paris : Presses universitaires de France.

Freud, S. (1914). Remémoration, répétition et perlaboration. In La technique psychanalytique, pp. 110-115. Paris : Presses universitaires de France.

Freud, S. (1916). Introduction à la psychanalyse. Paris : Presses universitaires de France.

Freud, S. (1918). Extrait de l'histoire d'une névrose infantile : L'homme aux loups. In Cinq psychanalyses, pp. 325-420. Paris : Presses universitaires de France.

Freud, S. (1937). Constructions dans l'analyse. In Résultats, idées problèmes, vol. II, pp. 269-281. Paris : Presse universitaire de France.

Freud, S. (1928) . Ma vie et la psychanalyse. Paris : Gallimard, 184 p.

Freud, S. (1937). Moses and motheism : an outline of psycho-analysis and other works
The standard edition of the complete psychological works of sigmund freud 23.
London : Hogarth Press London, 326 p.

Freyd, J. J. (1996). Betrayal trauma : The logic of forgetting childhood abuse.
Cambridge, MA : Harvard University Press, 232 p.

Friedman, S. (1997). On the « true-false » memory syndrome: The problem of clinical evidence. American Journal of Psychotherapy, 51, 102-122.

Frank, H., & Paris, J. (1981). Recollections of family experience in borderline patients. Archives of General Psychiatry, 38, 1031-1034.

Ganaway, G. K. (1989). Historical versus narrative truth : Clarifying the role of the exogenous trauma in the etiology of MPD and its variants. Dissociation, 2, 205-220.

Garry, M., Manning, C. G., Loftus, E. F., & Sherman, S. J. (1996). Imagination inflation : Imagining a childhood event inflates confidence that it occurred. Psychonomic-Bulletin-and-Review, 3 (2), 208-214.

Giorgi, A. (1975). Phenomenology and the foundations of psychology. Nebraska Symposium on Motivation, 23, 1-348.

Giorgi, A. (1989). Some theoretical and practical issues regarding the psychological phenomenological method. Saybrook Review, 7 (2). 71-85.

Glaser, B.G., & Strauss, A.L. (1967). The discovery of grounded theory: strategies for qualitative research. Chicago: Aldine Pub.

Good, M. I. (1994). The reconstruction of early childhood trauma. Journal of the American Psychoanalytic Association, 42, 79-101.

Good, M. I. (1998). Screen reconstructions : traumatic memory, conviction, and the problem of verification. Journal of the American Psychoanalytic Association, 46 (1), 149-183.

Greenacre, R. R. (1953a). A contribution to the study of screen memories. In Trauma, Growth, and Personality, pp. 189-207. London : Hogarth Press.

Greenacre, R. R. (1953b). The puberty trauma in girls. In Trauma, Growth, and Personality, pp. 174-188. London : Hogarth Press.

Greenacre, R. R. (1975) On reconstructions. Journal of the American Psychoanalytic Association, 23, 693-712.

Greenson, R. R. (1967). Technique et pratique de la psychanalyse. Paris : Presse universitaire de France, 509 p.

Guba, E. G., & Lincoln, Y. S. (1985). Naturalistic inquiry. Beverly Hills, CA : Sage.

Gudjonsson, G. H. (1992). The psychology of interrogations, confessions and testimony. Wiley series in psychology of crime, policing and law. Oxford, England: John Wiley and Sons, 362 p.

Gudjonsson, G. H. & Hilton, M. (1989). The effects of instructional manipulation on interrogative suggestibility. Social Behaviour, 4 (3), 189-193.

Harder, D. (1979). The assessment of ambitious-narcissistic character style with three projective styles : The early memories, TAT, and Rorschach. Journal of Personality Assessment, 43, 23-32.

Hartmann, H. (1958). Ego psychology and the problems of adaptation. New York : International Universities Press, 121 p.

Helson, R. (1993). Comparing longitudinal studies of adult development : Toward a paradigm of tension between stability and change. In D. C. Funder, R. D. Parke, C. Tomlinson-Keasey et S. K. Widaman (Eds), Studying lives through time : Personality and development, pp. 146-180. Washington, DC : American Psychological Association Press.

Herman, J. L. (1992) Trauma and recovery. New York : Basic Books, 276 p.

Herman, J. L., & Schatzow, E. (1987). Recovery and verification memories of childhood sexual trauma. Psychoanalytic Psychology, 4, 1-14.

Hyman, I., Husband, A., & Billings, F. (1995). False memories of childhood experiences. Applied Cognitive Psychology, 9, 181-195.

Hyman, I., & Pentland, J. (1996). The role of mental imagery in the creation of false childhood memories. Journal of Memory and Language, 35, 101-117.

Hyman, I.E. & Loftus, E. F. (1998). Errors in autobiographical memory. Clinical-Psychology-Review, 18, (8), 933-947.

James, W. (1890). The principles of psychology. New York : Dover.

Janet (1889). L'automatisme psychologique. Paris : Baillière.

Jones, D. P. & Krugman, R. D. (1986). Can a three-year-old child bear witness to her sexual assault and attempted murder? Child Abuse and Neglect, 10 (2), 253-258

Josselson, R. (2000). Stability and change in early memories over 22 years : Themes, variations, and cadenzas. Bulletin of the Menninger Clinic, 64 (4), 462-481.

Jung, C. G. (1944). Psychology and alchemy. Zurich : Rascher, 696 p.

Kächele, H. (1992). Narration and observation in psychotherapy research : Reporting on a 20 year long journey from qualitative case reports to quantitative studies on the psychoanalytic process. Psychotherapy research, 2, 1-15.

Karliner, R., Westrich, E., Shedler, J., & Mayman, M. (1996). The Adelphi Early Memory Index : Bridging the gap between psychodynamic and scientific psychology. In J. Masling et R. Bornstein (Eds), Psychoanalytic perspectives on developmental psychology, pp. 43-67. Washington, DC : American Psychological Association.

Kernberg, O.F. (1976). Technical considerations and borderline personality organization.. J. Amer. Psychoanal. Assn., 24, 795-830.

Kernberg, O. (1980). Internal World and External Reality: Object Relations Theory Applied. New York: Aronson

Kendal, L. (1972). Réflexions sur l'usage de l'entretien, notamment non directif et sur les études d'opinion. Épistémologie sociologique, 13, 25-46.

Klein, M, I. (1981). Freud's Seduction Theory : Its implications for Fantasy and Memory in Psychoanalytic Theory. Bulletin of the Menniger Clinic, 45 (3), 186-208.

Kluft, R. (1987). An update on multiple personality disorder. Hospital Community Psychiatry, 38, 363-373.

Koss, M.P., Tromp, S. & Tharan, M. (1995). Traumatic memories: Empirical foundations, forensic and clinical implications. Clinical Psychology Science and Practice, 2 (2), 111-132.

Kihlstrom, J. (1987). The cognitive unconscious. Science, 237, 1445-1452.

Kihlstrom, J., & Harackiewicz, J. (1982). The earliest recollection : A new survey. Journal of personality, 50 (2), 134-148.

Kris, E. (1954). The personal myth : a problem in psychoanalytic technique. Journal of the American Psychoanalytic Association, 4, 653-681.

Kris, E. (1956). The recovery of childhood memories in psychoanalysis. The Psychoanalytic Study of the Child, 11, 54-84.

Krohn, A., & Mayman, M. (1974). Object representations in dreams and projective tests. Bulletin of the Menninger Clinic, 38, 445-466.

Langs, R. (1965). First memories and characterological diagnosis. Journal of Nervous and Mental Disorders, 141 (3), 319-320.

Laperrière, (1997). La théorisation ancrée (grounded theory) : démarche analytique et comparaison avec d'autres approches apparentées, pp. 309-340. In Poupart, J., Deslauriers, J. P., Groulx, L. H. Laperrière, A., Mayer, R., & Pires, A. P. (1997). La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques. Montréal : Gaëtan Morin Éditeur.

Laplanche, J. (1986). Traumatisme, traduction, transfert et autres trans(es). Psychanalyste à l'université, 11 (41), 71-85.

Laplanche, J. (1987). Nouveaux fondements pour la psychanalyse. Paris : Presses universitaires de France, 206 p.

Laplanche, J. (1997a). L'interprétation entre déterminisme et herméneutique : une nouvelle position de la question. In Le primat de l'autre, pp. 385-415. Paris : Flammarion.

Laplanche, J. (1997b). La psychanalyse : histoire ou archéologie. In Le primat de l'autre, pp. 185-211. Paris : Flammarion.

Laplanche, J. (1998). Narrativité et herméneutique : quelques propositions. Revue française de psychanalyse, 62 (3), 889-893.

Laplanche, J. & Pontalis, J.B. (1967). Vocabulaire de la psychanalyse. Paris : Presses Universitaires de France.

Laplanche, J. & Pontalis, J.B. (1985). Fantasmes originaires, fantasmes des origines, origine du fantasme. Hachette, 115 p.

Last, J. M. (1997). The clinical utilization of early childhood memories. American Journal of Psychotherapy, 51 (3), 376-386.

Laurence, J. R., & Perry, C. (1981). The « hidden observer » phenomenon in hypnosis : some additional findings. Journal of Abnormal Psychology, 90, 334-344.

Laurence, J. R., & Perry, C. (1983). Hypnotically-created memory among highly hypnotizable subjects. Science, 222, 523-524.

Lavoie, G. (1988). Hypnose clinique. In Lalonde, P. & Grunberg, F. (1988), pp.1216-1241. Psychiatrie clinique : approche bio-psycho-sociale. Montréal : G. Morin.

Legras, D. (1971). Quelques contributions à la méthodologie de l'entretien non directif d'enquête. Bulletin du C.E.R.P., 20 (2), 131-141.

Lévy, A. (1974). L'interprétation du discours. Connexions, 11, 43-63.

Lévy, R. (1994). Croyance et doute : une vision paradigmatique des méthodes qualitatives. Rupture, revue transdisciplinaire en santé, 1 (1), 92-100.

- Livingston, R. B. (1967). Brain circuitry relating to complex behavior. In G. C. Quarton, T. Melnechuk et F. O. Smith (Eds), The neuroscience : A study program, pp. 449-515. New York : Rockefeller University Press.
- Loweinstein, R. M. (1951). The problem of adaptation. Psychoanalytic Quaterly, zzz., 1-14.
- Loftus, E. (1993). The reality of repressed memories. American Psychologist, 48 (5), 518-537.
- Loftus, E. F., & Pickrell, J. E. (1995). The formation of false memories. Psychiatric Annals, 25, 720-725.
- Loftus, E., & Loftus, G. (1980). On the permanence of stored information in the human brain. American Psychologist, 35, 409-420.
- Lynn, S., & Rhue, J. (1988). Fantasy proneness : hypnosis, developmenetal antecedents, and psychopathology. American Psychology, 43, 34-44.
- Massie, H., & Szajnberg, N. (1997). The ontology of a sexual fetish from birth to age 30 and memory processes. International Journal of Psycho-Analysis, 78, 755-771.
- McLeod, J. (1996). Qualitative approaches to research in counselling and psychotherapy : issues and challenges. British Journal of Guidance and Counselling, 24 (3), 300-316.
- Masson, J. M. (1984). The assault on Truth, Freud's Suppression of the Seduction Theory. New York : Farrar, Strauss and Giroux.
- Mayman, M. (1968). Early memories and character structure. Journal of Projective Technique and Personality Assessment, 32, 303-316.
- Mayman, M., & Faris, M. (1960). Early memories as expressions of relationship paradigms. American Journal of Orthopsychiatry, 30, 507-520.

Mayman, M., & Ryan, E. (1972). Levels and quality of object relationships : A scale applicable to overt behavior and projective data. Manuscrit non publié. Université du Michigan.

Mulhern, S. (1991). Embodied alternative identities : Bearing witness to a world that might have been. Psychiatric Clinics of north America, 14 (3), 769-786

Nash, M. R. (1994). Memory distortion and sexual trauma : The problem of false negatives and false positives. International Journal of Clinical and Experimental Hypnosis, 42, 346-362.

Nash, M. R., Lynn, S. J. & Givens, D. L. (1984). Adult hypnotic susceptibility, childhood punishment, and child abuse: A brief communication. International Journal of Clinical and Experimental Hypnosis, 32 (1), 6-11

Neisser, U. (1985). On the trail of the tape recorder fallacy. Social Action and the Law, 11 (2), 35-39.

Ryan, E. & Bell, M. D. (1984). Changes in object relations from psychosis to recovery. Journal of Abnormal Psychology, 93 (2), 209-215

Nigg, J., Silk, K., Western, D., Lohr, N., Gold, L., Goodrich, S., & Ogata, S. (1991). Object representations in the early memories of sexually abused borderline patients. American Journal of Psychiatry, 148, 864-869.

Nigg, J., Lohr, N., Western, D., Gold, L., & Silk, K. (1992). Malevolent object representations in borderline personality disorder and major depression. Journal of Abnormal Psychology, 101, 61-67.

Oakes, M.A., & Hyman, I. E. (2001). The role of the self in false memory creation. Journal of Aggression, Maltreatment and Trauma, 4 (2), 87-103

Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. Cahiers de recherche sociologique, 23, 147-181.

Penfield, W. (1952). Memory mechanisms. American Medical Association Archives of Neurology and Psychiatry, 67, 178-191.

Perry, J.C. (1990). The Defense Manual Rating Scale. Unpublished Manual. Mass., USA : Harvard Medical School.

Person, E., & Klar, H. (1994). Establishing Trauma : The difficulty distinguishing between memories and fantasy. Journal of the American Psychoanalytical Association, 42 (4), 1055-1081.

Polkinghorne, D. E. (1992). Research methodology in humanistic psychology. Humanistic Psychologist, 20, (2-3), 218-242.

Pope, K. S. (1996). Memory, abuse, and science : Questionning claims about the False memory Syndrome epidemic. American Psychologist, 51 (9), 597-974.

Politique d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'université du Québec en Outaouais (2001). <http://www.uqo.ca/recherche/ethique/>

Poupart, J., Deslauriers, J. P., Groulx, L. H. Laperrière, A., Mayer, R., & Pires, A. P. (1997). La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques. Montréal : Gaëtan Morin Éditeur.

Pourtois, J-P., & Desmat, H. (1988). Épistémologie et instrumentation en sciences humaines. Liège : P. Mardaga, 235 p.

Prince, M. (1906). Hysteria from the point of view of dissociated personality. Journal of Abnormal Psychology, 1, 170-187.

Rauschenberger, S., & Lynn, S. (1995). Fantasy proneness, DSM-III-R Axis I psychopathology, and dissociation. Journal of Abnormal Psychopathology, 104, 373-380.

Reider, N. (1953). Reconstructions and Screen Memories. Journal of the American Psychoanalytic Association, 1 (3), 389-405.

Rennie, D. L. (1992). The unfolding of reflexivity. In Toukmanian, S. et Rennie, D. L., pp 211-233. Psychotherapy Process Research : Paradigmatic and Narrative Approaches. Sage Focus Edition.

Rennie, D. L. (1994). Human science and counseling psychology : Closing the gap between research and practice. Counseling Psychology Quarterly, 7, 235-250

Rennie, D.L. (1990). Toward a representation of the client's experience of the psychotherapy hour. In G. Lietaer, J. Rombauts & R. Van Balen (Eds.), pp. 155-172. Client-centered and Experiential Therapy in the Nineties. New York: Wiley.

Rennie, D. L. (1996). Qualitative analysis of the client's experience of psychotherapy : The unfolding of reflexivity. In Toukmanian, S et Rennie D (Eds) Psychotherapy process research : Paradigmatic and narrative approaches, pp. 211-233. New York Park, CA : Sage.

Rennie, D. L. (1996). Fifteen years of doing qualitative research on psychotherapy. British-Journal-of-Guidance-and-Counselling, 24 (3), 317-327.

Rennie, D. L. (1997). Storytelling in psychotherapy : The client's subjective experience. Psychotherapy : Theory, research, practice, training, 31 (2), 234-243.

Rennie, D. L. & Brewer, L. (1987). A grounded theory of thesis blocking. Teaching of psychology, 14, 10-16.

Richards, A. (1988). Self mutilation and father-daughter incest : A psychoanalytic case report. In Fantasy, Myth and Reality : Essays in Honor of Jacob A. Arlow, pp. 465-478. Madison, CT : International Universities Press.

Ricoeur, P. (1965). De l'interprétation : Essai sur Freud. Paris, Seuil.

Richman, N. E. & Sokolove, R. L. (1992). The experience of aloneness, object representation, and evocative memory in borderline and neurotic patients. Psychoanalytic psychology, 9 (1), 77-91.

Rosen, V. (1955). The reconstruction of a traumatic childhood event in a case of derealization. Journal of the American Psychoanalytic Association, 3, 211-221.

Ross, C. A (1989). Multiple personality disorder : Diagnosis, clinical features, and treatment. Oxford, England : John Wiley and Sons, 382 p.

Ryan, E. R. & Bell, M. D. (1984). Changes in object relations from psychosis to recovery. Journal of Abnormal Psychology, 93 (2), 209-215

Sachs, O. (1967). Distinctions between fantasy and reality elements in memory and reconstruction. International Journal of Psycho-Analysis, 48, 416-423.

Scarfone, D. (1996). Traumatisme, mémoire et fantasme : la réalité psychique. Santé mentale au Québec, 21 (1), 163-176.

Scarfone, D. (1999). Oublier Freud. Montréal : Boréal, 288 p.

Schafer, R. (1976). A New Language for Psychoanalysis. New Heaven : Yale University Press, 394 p.

Schafer, R. (1980). Narrative Action in Psychoanalysis. Worcester, Mass : Clark University Press.

Schafer, R. (1982). Retelling a Life. New York : Basic Books.

Schafer, R. (1983). The analytic attitude. New York : Basic Books.

Schooler, J. W., Bendiixen, M., & Ambadar, Z. (1997). Can we accomodate both fabricated and recovered memories of sexual abuse ? In Recovered Memories and False Memories, pp. 251-291. Oxford, England : Oxford University Press.

Siegel, D. (1995). Memory, trauma, and psychotherapy. Journal of Psychotherapy Practice and Research, 4, 93-122.

Siebert, M. B. (1990). Reconstruction, Construction Or Deconstruction : Perspectives on the Limits Of Psychoanalytic knowledge. Contemporary psychoanalysis, 26, (1), 160-170.

Silberer, H. (1955). The dream : Introduction to the psychology of dream. Psychoanalytic Review, 42, 361-387.

Shobe, K. K. & Kihlstrom, J. F. (1997). Is traumatic memory special? Current-Directions-in-Psychological-Science, 6 (3), 70-74.

Spanos, N. P, Burgess, C. A. & Burgess, M. F. (1994). Past-life identities, UFO abductions, and satanic ritual abuse: The social construction of memories. International Journal of Clinical and Experimental Hypnosis, 42 (4), 433-446

Spence, D. P. (1982) On some clinical implications of action language. Journal of the American Psychoanalytic Association, 30, (1), 169-184

Spence, D. P. (1982). Narrative Truth and Historical Truth. New York : W.W. Norton.

Spence, D. P. (1987). The Freudian Metaphor. New York : W.W. Norton and Co., 230 p.

Spence, D. P. (2000). Remembrances of things past. Journal of Clinical Psychoanalysis, 9 (1), 149-162

Spence, D. P. (2001a). Dangers of anecdotal reports. Journal of Clinical Psychology, 57 (1), 37-41.

Spence, D. P. (2001b). Case reports in a two-person world. Psychoanalytic-Psychology, 18 (3), 451-467.

Spiegel, H. (1974). The grade 5 syndrome : the highly hypnotizable person. International Journal of Clinical and Experimental Hypnosis, 22, 303-319.

Spiegel, D., Hunt, T., & Dondershine, H. E. (1988). Dissociation and hypnotizability in posttraumatic stress disorder. American Journal of Psychiatry, 145 (3), 301-305

Spiegel, D. & Cardena, E. (1991). Disintegrated experience: The dissociative disorders revisited. Journal of Abnormal Psychology, 100 (3), 366-378.

Stolorow, R. D., Brandchaft, B., & Atwood, G. F. (1987). Psychoanalytic treatment : An intersubjective approach. Hillsdale, NJ, England : Analytic Press, 187 p.

Stolorow, R. D., Brandchaft, B., & Atwood, G. F. (1983). Intersubjectivity in psychoanalytic treatment : With special reference to archaic states. Bulletin of Menninger Clinic, 47, 117-128.

Stolorow, R. D. (1978). The concept of psychic structure : Its metapsychological and clinic psychoanalytic meanings. International Review of Psycho. Analysis, 5, 313-320.

Strauss, A. (1987). Qualitative analysis for social scientists. New York : Cambridge University Press.

Strauss, A. & Corbin, J. (1990). Basic of qualitative research : Grounded theory procedures and techniques. Newbury Park, Ca : Sage.

Taylor, J. S., & Bogdan, R. (1984). Introduction to qualitative research methods : The search of meaning. New York : A Wiley Interscience Publication, (2e edition).

Terr, L. (1988). What happens to early memories of trauma? A study of twenty children under age five at the time of documented traumatic events. Journal of the American Academy of Child and Adolescent Psychiatry 27 (1), 96-104.

Terr, L. (1994). Unchained memories: True stories of traumatic memories, lost and found. New York, NY, US: Basic Books, 282 p.

Tobey, L., & Bruhn, A. (1992). Early memories and the criminally dangerous. Journal of Personality Assessment, 59, 137-152.

Van der Kolk, B. (1987). Psychological Trauma. Washington, DC : American Psychaitric Press.

Van der Kolk, B. & Kadish, B. (1987). Amnesia, dissociation and the return of the repressed. In Psychological Trauma, pp. 227-245, Washington, DC : American Psychiatry Press.

Van der Kolk, B., & Van der Hart, O. (1989). Pierre Janet and the breakdown of adaptation in psychological trauma. American Journal of Psychiatry, 146, 1530-1540.

Van der Kolk, B. et Van der Hart, O. (1991). The historical truth of psychoanalytic reconstructions. International Review of psychoanalysis, 12, 187-197.

Van der Kolk, B. A, Van der Hart. O. & Marmar, C. R. (1996) Dissociation and information processing in posttraumatic stress disorder. In Van der Kolk, Bessel A. (Ed); McFarlane, Alexander C. (Ed). Traumatic stress: The effects of overwhelming experience on mind, body, and society, pp. 303-327. New York, NY, US: Guilford Press, 596 p.

Viderman, S. (1973). La construction de l'espace analytique. Paris : Gallimard, 348 p.

Viderman, S. (1974). Interpretation in the analytical space. International Review of Psycho-Analysi 1 (4), 467-480.

Viederman, M. (1995). The reconstruction of a repressed sexual molestation fifty years later. Journal of the American Psychoanalytical Association, 43 (4), 1169-1195.

Watkins, C. E. (1992). Adlerian-Oriented Early Memory Research : What Does It Tell Us. Journal of Personality Assessment, 52 (2), 248-263.

Whitfield, C. L. (1995). How common is traumatic forgetting? Journal of Psychohystory, 23 (2), 119-130.

Williams, L. M. (1995). Recovered memories of abuse in women with documented child sexual victimization histories. Journal of Traumatic Stress, 8, 649-673.

Wilson, S., T. Barber, T. (1983). The fantasy prone personality : implications for understanding imagery, hypnosis, and parapsychological phenomena. In Imagery : Current Theory, Research and Applications, pp. 340-387. New York : Wiley.

Wittgenstein, L. (1966). Philosophical investigations. Oxford, England : Macmillian.

ANNEXES

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Je, soussigné(e) _____, consens à participer à une recherche intitulée « Étude de la relation entre les premiers souvenirs et le processus psychothérapeutique ». Ses buts et sa nature ainsi que les risques et les avantages probables auxquels je m'expose en y participant m'ont été présentés et expliqués.

Conséquemment, je comprends que :

La recherche s'intéresse au lien entre les premiers souvenirs et le processus psychothérapeutique et que des questions me seront posées sur mes propres souvenirs et sur le processus psychothérapeutique auquel je prends part.

En participant à cette recherche, j'accepte de participer à une ou deux entrevue(s) d'une durée d'environ soixante (60) à quatre-vingt-dix (90) minutes.

Je ne cours pas de risques indus ou d'éventuels inconvénients se situant au-delà du seuil de risque minimal en acceptant de répondre aux questions qui me seront posées.

Toutes les informations que je fournirai resteront anonymes : un code paraîtra sur les divers documents et seuls les chercheurs auront accès à ce code. Les renseignements recueillis ne pourront être utilisés par les chercheurs qu'à condition de respecter l'anonymat des sujets. Je pourrai me retirer de cette recherche en tout temps sans aucune obligation de ma part ni préjudice.

Cette recherche est menée par Nikolas Paré, psychologue et candidat au doctorat en psychologie au département de psychologie de l'UQAM (522-4535) en collaboration avec Marie Hazan, Ph.D., psychologue et professeur au département de psychologie de l'UQAM (987-3000, poste 7684).

Signé à Montréal en duplicata, le _____

PERSONNE INTERVIEWÉE

INTERVIEWER

CONSENTEMENT ÉCLAIRÉ

Cette recherche porte sur le phénomène des souvenirs. Elle a pour particularité de recourir à une méthodologie de recherche qualitative et son intention est de parvenir à poser un regard nouveau et original sur les premiers souvenirs dans le cadre d'un traitement psychologique. Les buts qu'elle poursuit sont de deux ordres. Premièrement, elle vise à décrire le contenu des premiers souvenirs de sujets suivis en psychothérapie. Deuxièmement, elle vise à explorer la nature des liens entre les premiers souvenirs et le processus psychothérapeutique.

Sur le plan éthique, la prise en considération et le respect de la notion de « risque minimal » vise à vous prémunir les sujets contre la possibilité de subir des inconvénients indus en participant à cette étude. En conséquence, il est estimé qu'aucun préjudice ne sera porté aux sujets à partir du moment où l'on a toutes les raisons de penser qu'en y participant la probabilité et l'importance des éventuels inconvénients qu'ils pourraient être amenés à subir sont comparables à ceux auxquels ils sont exposés dans les aspects de leur vie quotidienne qui sont abordés dans le cadre de cette recherche.

SCHÉMA D'ENTREVUE

- 1 - **Questions générales sur le sujet (données socio-démographiques)**
- 2 - **Questions sur les origines familiales du sujet**
 - Elles visent à préciser la façon dont le sujet a vécu selon lui son enfance, notamment en rapport avec ses parents et sa fratrie.
- 3 - **Questions générales sur les difficultés pour lesquelles le sujet consulte**
- 4 - **Questions générales sur le processus psychothérapeutique**
 - Elles visent à recueillir des informations sur le type de psychothérapie auquel prend part le sujet (approche, fréquence, type, durée, etc.).
 - Elles visent à avoir une idée générale de la manière dont se déroule le processus psychothérapeutique, en insistant notamment sur les enjeux de la thérapie, sur la nature de l'alliance thérapeutique et sur la présence ou non d'éléments transférentiels.
- 5 - **Questions sur les premiers souvenirs**
 - Elles visent à demander au sujet de décrire son ou ses premiers souvenirs tel qu'ils lui apparaissent spontanément ou tel qu'il les connaît déjà.
 - Elles visent à déterminer le statut du souvenir en rapport avec son évolution dans le temps (le souvenir a-t-il déjà été évoqué ou raconté et si tel est le cas, à qui et dans quelles circonstances l'a-t-il été).
 - Elles visent à recueillir des informations spécifiques sur les souvenirs :
 - l'âge du sujet au moment du rappel du souvenir;
 - l'âge du sujet au moment où survient l'événement rapporté dans le souvenir;

- le degré de clarté du souvenir (vague, clair, vif);
- la fréquence de rappel du souvenir (jamais auparavant, occasionnellement auparavant, souvent auparavant);
- la tonalité affective du souvenir (positive, négative, neutre) et la nature des émotions qui y sont associées;
- les formes d'apparition du souvenir (visuelle, auditive, gustative, olfactive, tactile, kinesthésique) et leurs variations;
- le rôle joué par le sujet dans le souvenir (présence ou absence du sujet) et celui de ses protagonistes;
- le type de relation d'objet (relation interpersonnelle);
- le contenu du souvenir (abus physique, abus sexuel, négligence émotive, négligence physique, décès et perte, séparation, événement heureux, événement neutre, etc.);
- le mode d'apparition (progressif ou spontané)

6 - Questions sur le rôle joué par les souvenirs dans le cadre du processus psychothérapeutique

Elles visent :

- à déterminer si le rappel, la remémoration, l'analyse, la divulgation ou l'interprétation des premiers souvenirs ont joué un rôle dans le processus psychothérapeutique. Dans l'affirmative, elles ont pour but de préciser la nature de la place qu'ils occupent (ou du rôle qu'ils jouent) en examinant le type d'usage que le sujet et le clinicien en font.

7 - Questions sur les facteurs ayant pu contribuer au rappel, à la récupération, à la remémoration des souvenirs (suggestion, influence, etc.)

8 - Questions sur le lien entre les souvenirs rapportés et le processus

Elles visent à explorer la nature du lien existant entre le contenu des souvenirs et le processus psychothérapeutique (éléments constitutifs du traitement).

MÉTHODE D'ANALYSE DES ENTREVUES

L'analyse des données poursuit un double objectif. Une première étape vise à examiner et à décrire le contenu des premiers souvenirs rapportés par les sujets pour répondre aux questions se rattachant aux aspects descriptifs de l'étude. La deuxième étape de l'analyse a pour but de préciser et de mieux comprendre la place que les premiers souvenirs occupent dans la psychothérapie, les circonstances qui les voient apparaître et la nature du lien entre leur contenu et le processus psychothérapeutique proprement dit. Sur le plan pratique, chaque entrevue fait d'abord l'objet d'une analyse thématique individuelle et d'une analyse dynamique individuelle. Une analyse thématique comparative successive vise ensuite au découpage et à la catégorisation en divers thèmes des propos recueillis auprès de chacun des sujets. Cette procédure comprend trois principales étapes. Elles se résument de la façon suivante :

PREMIÈRE ÉTAPE

Une fois les entrevues terminées, deux étapes distinctes mais complémentaires sont suivies afin de prendre connaissance de la nature du matériel qu'elles contiennent.

- Obtenir un aperçu général de leur contenu;
- Se sensibiliser à leurs particularités spécifiques;
- Dégager un ensemble de paramètres (énoncés, thèmes, catégories) de base pouvant guider l'analyse subséquente du matériel recueilli.
- Procéder à une analyse de contenu suivant une méthode qui s'inspire de l'analyse comparative constante (Lapérière, 1982; Poupart et coll., 1998). Deux principales étapes sont alors prises en considération.

LE CHOIX ET LA DÉFINITION DES UNITÉS DE CLASSIFICATION

Dans un premier temps, le travail d'analyse consiste à choisir et à définir les unités de classification des données.

- Au point de départ, le matériel de chaque entrevue fait l'objet d'un découpage en divers énoncés de manière à en extraire ce que Bardin (1977) appelle des « unités de sens » et que Giorgi (1975) appelle des « unités de signification ».

- Une unité de sens est constituée d'un segment des données qui représente une idée, une pensée, un thème, une observation ou un processus identifié par le sujet et qui se détermine en fonction des changements de propos qui s'opèrent dans le discours du sujet (Angus et Rennie, 1989).
- Le recours aux énoncés ou unités de sens (signification spécifique en fonction du contexte général dans lequel l'unité apparaît) visent à appréhender dans ses grandes lignes les particularités essentielles du matériel afin d'orienter l'ensemble de son analyse ultérieure.

LE PROCESSUS DE CATÉGORISATION ET DE CLASSIFICATION

Subséquentement, le matériel est soumis à un traitement visant à classer en diverses catégories l'ensemble de ces énoncés.

- La création de catégories a pour but d'organiser le matériel en ressemblant sous une même appellation un ensemble d'énoncés qui partagent des caractéristiques communes (Bardin, 1977, d'Undug, 1974).
- Le choix des catégories, ou plutôt leur détermination, repose autant sur un ensemble de considérations théoriques issues de l'analyse de la littérature, sur la prise en considération des questions de recherche que sur le matériel qui apparaît au cours des entrevues.
- Certaines catégories sont choisies dès l'étape des lectures préliminaires ou de la rédaction du contexte théorique pour être mise à l'épreuve plus tard lors de l'analyse initiale du matériel recueilli.
- D'autres catégories, en revanche, s'ajoutent au fur et à mesure du déroulement de la recherche.

D'un point de vue pratique, ce modèle comprend quatre étapes.

- Les énoncés de base sont d'abord regroupés selon leur degré d'appartenance à l'une ou l'autre des catégories prédéterminées ou à celles qui sont précisées et définies en cours d'analyse.
- La deuxième étape vise à une réduction des catégories distinctives par élimination de catégories redondantes. Il s'agit d'une étape de remise en question où chaque énoncé est révisé en fonction de la catégorie dans laquelle il a été d'abord été associé de manière à en déterminer la pertinence.

- Dans la troisième étape, le chercheur s'emploie à proposer une définition définitive des catégories qui figureront sur la grille d'analyse.
- La dernière étape est réservée à l'analyse finale du matériel à partir de ce qui constitue la version finale de la grille d'analyse

DEUXIÈME ÉTAPE

Chaque entrevue fait ensuite l'objet d'une double analyse, à savoir une analyse thématique individuelle et une analyse dynamique individuelle, avant d'être soumise à l'analyse comparative finale.

- L'analyse thématique individuelle consiste à extraire du matériel de chaque entretien toute information relative à une catégorie en particulier de manière à pouvoir ensuite mieux comparer les différents contenus s'y rapportant. Elle nécessite de demeurer proche des propos des sujets sans pour autant se limiter à une technique de validation de contenu.
- L'analyse dynamique individuelle permet ensuite de préciser le sens de la communication et d'approfondir l'objet de la recherche (Kelly, 1984). Son but consiste davantage à dégager la ou les signification(s) probables des données recueillies en faisant des liens et des interprétations plus profondes.

TROISIÈME ÉTAPE

La dernière étape consiste en l'analyse comparative proprement dite. Il s'agit alors de comparer les contenus propres à chaque catégorie thématique plutôt que de comparer les sujets entre eux. Son intérêt tient à deux principaux aspects.

- Les données qu'elle permet d'obtenir transcendent l'individualité des individus tout en reposant sur la singularité de leurs expériences.
- Il s'agit moins autrement dit de comprendre en profondeur ce qui caractérise un seul individu (ou quelques individus), que de saisir les subtilités d'une expérience ou d'un processus en mettant en relief ce qui est similaire et différent d'un individu à l'autre.
- Elle fournit les fondements sur lesquels reposeront ensuite toute nouvelle élaboration théorique ou hypothèse du sujet à l'étude.

TABLEAUX SYNTHÈSE DES RÉSULTATS

Tableau 3 : Propriétés des premiers souvenirs rapportés et du processus psychothérapeutique

Premiers souvenirs		Processus psychothérapeutique
Sujet 1	<p>Menacé dans un bois par un garçon plus âgé que lui (intégrité physique menacée) (vers 5 ans)</p> <p>Angoissé par une fellation que lui fait une petite fille un peu plus âgée que lui en raison du plaisir qu'il en retire et malgré sa demande plusieurs fois répétée d'arrêter (vers 6 ans)</p> <p>Repoussé par sa mère à qui il fait <i>des</i> attouchements sexuels pendant qu'elle dort (vers 5 ans)</p>	<p>Rassurant</p> <p>Réconfortant</p> <p>Confiant de surmonter ses difficultés malgré les sentiments de honte qu'il associe à son passé</p> <p>Distanciation par rapport aux sentiments dépressifs en particulier et à tout autre sentiment susceptible d'entacher l'image positive qu'il se fait du processus psychothérapeutique en général (notamment en recourant aux mécanismes de défense d'idéalisation, d'intellectualisation et de rationalisation)</p> <p>Idéalisation de la psychologue (figure maternelle rassurante, bienveillante et aimante)</p>

Sujet 2	<p>Réconfortée et surprise par son père qui, en passant soudainement à côté d'elle, la chatouille pendant qu'elle joue avec deux autres enfants (vers 3 ans) (Rêve) Se dispute avec ses parents parce qu'elle refuse d'aller se coucher. Méfiant et suspicieux parce qu'elle croit qu'on lui laisse faussement croire que son père est mort (vers x ans) (Rêve) Abandonnée par son frère qui aurait dû en principe être présent pour prendre soin d'elle pendant l'absence de ses parents (vers 5 ou 6 ans)</p>	<p>Sentiments ambivalents face à la psychothérapie : doute quant à sa pertinence et son utilité Crainte de ne pas avoir suffisamment à dire pendant les séances (résistances) Remet fréquemment en question sa motivation à se rendre aux séances, surtout quand elle juge ne pas traverser d'épisodes assez difficiles pour requérir une aide concrète Sentiments ambivalents et contradictoires envers la psychologue : par moments, elle se sent abandonnée et peu soutenue alors qu'à d'autres, elle a le sentiment de faire des progrès en raison des qualités d'accueil et d'écoute qu'elle attribue à la psychologue</p>
Sujet 3	<p>Poursuivi et frappé par sa mère qu'il craint et redoute (vers 3 ou 4 ans) Insiste pour que ses parents le nettoient après qu'il ait fait délibérément, pendant la nuit, ses besoins dans ses pantalons (vers x ans) Désire coucher avec ses parents après s'être réveillé d'un cauchemar dans lequel il est angoissé par une voix d'outre-tombe qui lui rappelle celle d'un homme qui aurait très bien pu lui caresser les fesses (vers x ans)</p>	<p>Prend plaisir, surtout au début, à penser qu'il peut influencer les réactions de son analyste à ce qu'il lui raconte Irrité et contrarié par les silences de son analyste à qui il reproche de ne pas intervenir suffisamment Difficulté à faire confiance à son analyste en raison de sa crainte de ne pas être suffisamment bien écouté pour être bien compris Compare sa relation psychothérapeutique à celle qu'il entretient avec ses parents, notamment parce qu'il a le sentiment de ne pas être bien compris en raison de son orientation sexuelle (homosexualité)</p>
Sujet 4	<p>Captivée et intéressée par la pénétration de rayons de soleil qui s'infiltrent par la fenêtre d'une chambre dans laquelle elle est alitée dans une couchette de bébé (vers x ans) Pénétrée par son éléphant en peluche (vers x ans) Effrayée et menacée par des hommes qui s'infiltrèrent dans la maison familiale avec l'intention de venir lui faire du mal (vers x ans)</p>	<p>Au début, méfiance face à l'aide psychologique qui lui est offerte Se ferme à toute intervention destinée à se rapprocher d'elle en accédant à tout ce qui constitue son univers psychique et affectif Ensuite, en s'ouvrant à la possibilité d'être aidée, elle exprime ses besoins et ce qu'elle attend de la psychothérapie Impression favorable de la psychologue (lien de confiance) à partir du moment où elle lui reconnaît la capacité de tolérer son agressivité sans contre-attaquer</p>

Sujet 5	<p>Témoign d'une situation pendant laquelle sa mère est agressée par son père (vers x ans)</p> <p>Assise sur un crocodile (jouet) en compagnie de sa sœur qui lui précise ensuite qu'il ne s'agit pas d'elle mais bien d'un cousin (âge indéterminé)</p> <p>Se dispute avec une amie qui veut lui ravir les chiots que sa chienne vient de mettre au monde (vers x ans)</p> <p>Perplexe et irritée face à ce qu'elle juge être une conspiration de ses parents visant à lui cacher certains faits (vérité) à leur sujet et conviction que son père est hypocrite malgré son hésitation et ses scrupules à le penser et à le dire (vers x ans)</p>	<p>Se plaint de ne pas pouvoir parler, pendant les séances, de ce qui lui importe vraiment ou encore de ce qu'elle juge vraiment pertinent, en particulier, de tout ce qui touche au conflit qui l'oppose à sa sœur et qui se rattache aux souvenirs qu'elles conservent, l'une et l'autre de leur passé</p> <p>Se sent empêchée de traiter et de discuter de tout ce qui se rattache au conflit qui l'oppose à sa sœur, en prétextant que le psychologue le lui interdit du fait qu'il juge prématuré de s'y consacrer directement</p> <p>Se demande toutefois aussi si la contrainte de ne pas pouvoir traiter de certains thèmes précis correspond à des restrictions venant de son psychologue ou plutôt à des limites et à une inhibition qu'elle s'impose à elle-même</p>
----------------	---	---

Tableau 4 : Liens entre les premiers souvenirs et le processus psychothérapeutique et rôle joué par les premiers souvenirs dans le contexte psychothérapeutique

	Liens entre les premiers souvenirs et le processus psychothérapeutique	Rôle des premiers souvenirs dans le contexte psychothérapeutique
Sujet 1	<p>Ne fait aucun lien entre le rappel du seul souvenir qu'il évoque pendant la psychothérapie et le processus psychothérapeutique</p> <p>Ne fait aucun rapprochement entre l'ensemble de ses souvenirs et la façon dont la relation psychothérapeutique se construit et se déroule</p> <p>Soutient que ses souvenirs renvoient à trois épisodes distincts et indépendants de son enfance qui ne partagent rien de commun et dont les contenus respectifs n'entretiennent aucun rapport particulier avec la psychothérapie.</p> <p>Juge toutefois que ses souvenirs ont exercé une influence considérable sur son développement psychologique et sur la façon dont il a vécu sa vie, en particulier en raison du sentiment de honte qu'il leur attribue.</p>	<p>Un seul souvenir est rapporté à une seule occasion sans qu'il ne se souvienne quand exactement</p> <p>Ce souvenir ne fait pas l'objet d'un intérêt ou d'une utilisation (analyse ou interprétation) particulière</p> <p>Il est mentionné sans toutefois être approfondi, analysé ou interprété</p> <p>Les deux autres souvenirs rapportés ne font jamais l'objet d'une divulgation ni d'une attention particulière pendant la psychothérapie</p> <p>La psychologue ne lui demande jamais de rapporter ses souvenirs.</p>

Sujet 2	<p>Juge que ses souvenirs, dont deux sont des rêves, témoignent de ce qu'elle a vécu et de la façon dont elle a réagi et s'est adaptée à certaines conditions de sa vie.</p> <p>Ils rendent compte, en ce sens, selon elle, à la fois de ce qu'elle est devenue et de l'origine de ses difficultés.</p>	<p>Le souvenir de son père, soit celui où elle est chatouillée par lui vers l'âge de trois ans, est rapporté à une seule reprise pendant la première psychothérapie qu'elle entreprend. La psychologue lui fait alors réaliser qu'il s'agit du seul véritable souvenir qu'elle conserve de lui et qu'il signifie beaucoup plus que ce qu'il représentait jusque-là pour elle. Dans la deuxième psychothérapie, soit celle qu'elle poursuit au moment de l'entrevue, ce souvenir n'apparaît pas. Elle ne se souvient pas d'en avoir parlé ni d'y avoir porté, d'une manière ou d'une autre, une attention particulière.</p> <p>La psychologue ne lui demande jamais de rapporter ses souvenirs.</p> <p>Les deux autres souvenirs (rêves) n'ont jamais été mentionnés dans le contexte d'une psychothérapie comme c'est le cas pour tous les autres contextes de sa vie. Ils n'ont donc pas fait l'objet d'un intérêt particulier ou d'une analyse plus fouillée</p>
Sujet 3	<p>Le contenu de ses souvenirs lui rappelle clairement l'irritation qu'il ressentait face à la crainte que ses parents avaient qu'il ne devienne homosexuel.</p> <p>Le rappel de ses souvenirs lui fait penser qu'il prenait plaisir pendant son adolescence à être confondu avec une fille et qu'il a longtemps cru qu'il lui aurait absolument fallu être une fille pour gagner l'affection et l'attention de son père.</p> <p>Le rappel de ses souvenirs lui rappelle qu'il souhaitait souvent être protégé par son père quand, pendant son absence, sa mère s'en prenait à lui.</p> <p>Il s'aperçoit de la récurrence de thèmes à caractère sexuel (thème des fesses) dans le contenu de ses souvenirs.</p>	<p>Il fait allusion au premier souvenir à quelques occasions pendant son analyse mais ne se souvient pas des circonstances ni des motifs ayant présidé à son rappel ou à sa divulgation. Son deuxième souvenir est mentionné à deux reprises pendant l'analyse sans qu'il ne sache, ne dise ni ne comprenne pourquoi.</p> <p>Son analyste ne lui a jamais demandé de rapporter ses souvenirs et il n'a pas insisté pour lui imposer quelque idée que ce soit au sujet de ceux qu'il lui a racontés.</p> <p>Le psychologue ne lui demande jamais de rapporter ses souvenirs.</p>

Sujet 4	<p>Elle établit clairement et distinctement un parallèle entre la peur que lui inspire l'envahissement (intrusion) qu'elle redoute dans certains de ses premiers souvenirs et celle qu'elle vit, surtout au début, dans la psychothérapie</p> <p>Elle prend conscience que ce qui constitue, dans la relation psychothérapeutique, l'objet de ses peurs et de ses angoisses se retrouve exprimé dans d'autres termes et en rapport avec des circonstances différentes dans le contenu de ses souvenirs.</p> <p>Elle se rend compte que ses souvenirs partagent tous le point commun de représenter des intrusions même si le caractère de ces intrusions varie selon les cas.</p> <p>L'essentiel de ses angoisses, c'est-à-dire la menace d'envahissement et les craintes qui lui sont associées, s'expriment distinctement, tant dans ce qu'elle dit au sujet du processus psychothérapeutique que dans ses souvenirs</p> <p>Le besoin de se protéger contre l'intrusion d'autrui est clairement exprimé tant dans les allusions qu'elle fait au sujet de la manière dont elle se comporte dans la relation psychothérapeutique que dans les souvenirs qu'elle rapporte</p>	<p>Les trois souvenirs rapportés pendant l'entrevue sont tous mentionnés à au moins une reprise pendant la psychothérapie, soit à partir du moment où elle crée après quelques mois une alliance suffisamment bonne pour confier ses pensées et révéler ses sentiments</p> <p>Elle ne sait rien des circonstances exactes qui ont présidé à leur rappel ou à leur divulgation.</p> <p>Elle ne garde aucun souvenir précis du moment de leur apparition ni de la façon dont ils lui sont apparus.</p> <p>La psychologue ne lui demande jamais de rapporter ses souvenirs.</p>
----------------	--	--

Sujet 5	<p>Elle se limite à dire que ses souvenirs partagent tous le point commun de se rapporter à son père.</p> <p>Elle ne fait toutefois, d'elle-même, aucun rapprochement entre leur contenu et tout autre aspect de ses difficultés ou de son histoire qu'elle relate pendant le processus psychothérapeutique.</p>	<p>En aucun temps, elle ne mentionne pendant la psychothérapie, d'une manière ou d'une autre, les premiers souvenirs qu'elle rapporte pendant l'entrevue.</p> <p>Le psychologue ne lui pose jamais de questions à ce sujet et elle n'a pas pour sa part jugé opportun de le faire.</p> <p>Elle reste avec l'impression qu'il ne lui a pas été possible de parler de tout ce que sa sœur lui rapporte (souvenirs), donc de tout ce qui, au premier chef, a motivé sa décision de consulter.</p> <p>Elle se plaint de ne pas être autorisée par le psychologue à évoquer tout ce dont elle s'est souvenue elle-même en prenant connaissance des souvenirs rapportés par sa sœur.</p> <p>Le psychologue ne lui demande jamais de rapporter ses souvenirs.</p>
----------------	--	--